

AUTOUR D'ORGEVAL

DE LA BOUCLE DE POISSY AU PAYS DE CRUYE

YVELINES



IMAGES
DU PATRIMOINE

AUTOUR D'ORGEVAL

DE LA BOUCLE DE POISSY AU PAYS DE CRUYE

YVELINES

Textes

Isabelle Duhau

Avec la participation de

Roselyne Bussière
Sophie Cueille
Jérôme Decoux
Jean-François Dautenwill
Laurence de Finance
Serge Pitiot

Photographies

Jean-Bernard Vialles



Cet ouvrage a été réalisé par

la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France,
Service régional de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France
sous la direction de
Dominique Hervier, *conservateur général du Patrimoine, conservateur régional*

**Il est édité dans le cadre d'une convention Etat-Conseil général des Yvelines
et avec le soutien des communes.**

Relecture

Bureau de la méthodologie, *Sous-direction de l'Inventaire général et de la documentation du Patrimoine*

Enquêtes d'inventaire topographique
Chantal Waltisperger

Nous remercions particulièrement

Madame Aubin, *maison d'Émile-Zola, Médan.*
Madame Baillet, *service des archives, mairie de Carrières-sous-Poissy.*
Madame de Blic, *Conservation des Antiquités et Objets d'Art, Archives départementales.*
Madame Bossuat, *Villennes-sur-Seine.*
Madame Bresc-Bautier, *conservateur général, département des sculptures, musée du Louvre.*
Madame Dieudonné du *Cercle d'études historiques et archéologiques de Poissy.*
Jacques Lacheret †.
Madame Loisel du *Cercle historique de Villennes-sur-Seine.*
Monsieur Mangot, *Carrières-sous-Poissy.*
Monsieur Merriot, *Physiopolis, Villennes-sur-Seine.*
Monsieur Ramière de Fortanier, *directeur des Archives départementales.*
Monsieur et Madame de Robichon, *Carrières-sous-Poissy.*
Et tous les propriétaires qui nous ont accueillis et permis cette publication.

L'ensemble de la documentation établie est consultable à la :

Direction régionale des affaires culturelles
Centre régional de documentation de l'Architecture et du Patrimoine
Adresse postale : 98, rue de Charonne 75011 Paris
Adresse visites et livraisons : 127, avenue Ledru-Rollin 75011 PARIS
01 56 06 51 30

INVENTAIRE GENERAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES
DE LA FRANCE, Région Île-de-France.
Autour d'Orgeval. De la boucle de Poissy au pays de Cruye, Yvelines.
Sous la direction de Dominique Hervier, par Isabelle Duhau et al.,
photogr. Jean-Bernard Vialles.
Paris : APPIF, 2000. 96 p. : Ill. en coul. ; 30 cm
(Images du patrimoine ; ISSN n° 0299-1020 ; n°200)
ISBN 2-905913-30-4

© Inventaire général, APPIF et ADAGP
Édité par l'APPIF
Dépôt légal : 4^e trimestre 2000. ISBN 2-905913-30-4

Sommaire

Introduction	5
Honorer Dieu : l'architecture religieuse	18
Honorer Dieu : l'art sacré	26
Vivre et travailler à la campagne : les villages	40
Résider aux champs : les châteaux	52
Organiser le rêve d'évasion : les lotissements et les équipements de loisirs	68
Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville	78
Le long de la Seine : des réalisations d'ingénieurs	90
Bibliographie sommaire	94
Glossaire	94
Index des noms d'architectes et d'artistes	95



L'été. Charles Meissonier (1844-1917). Musée d'Art et d'Histoire de Poissy.

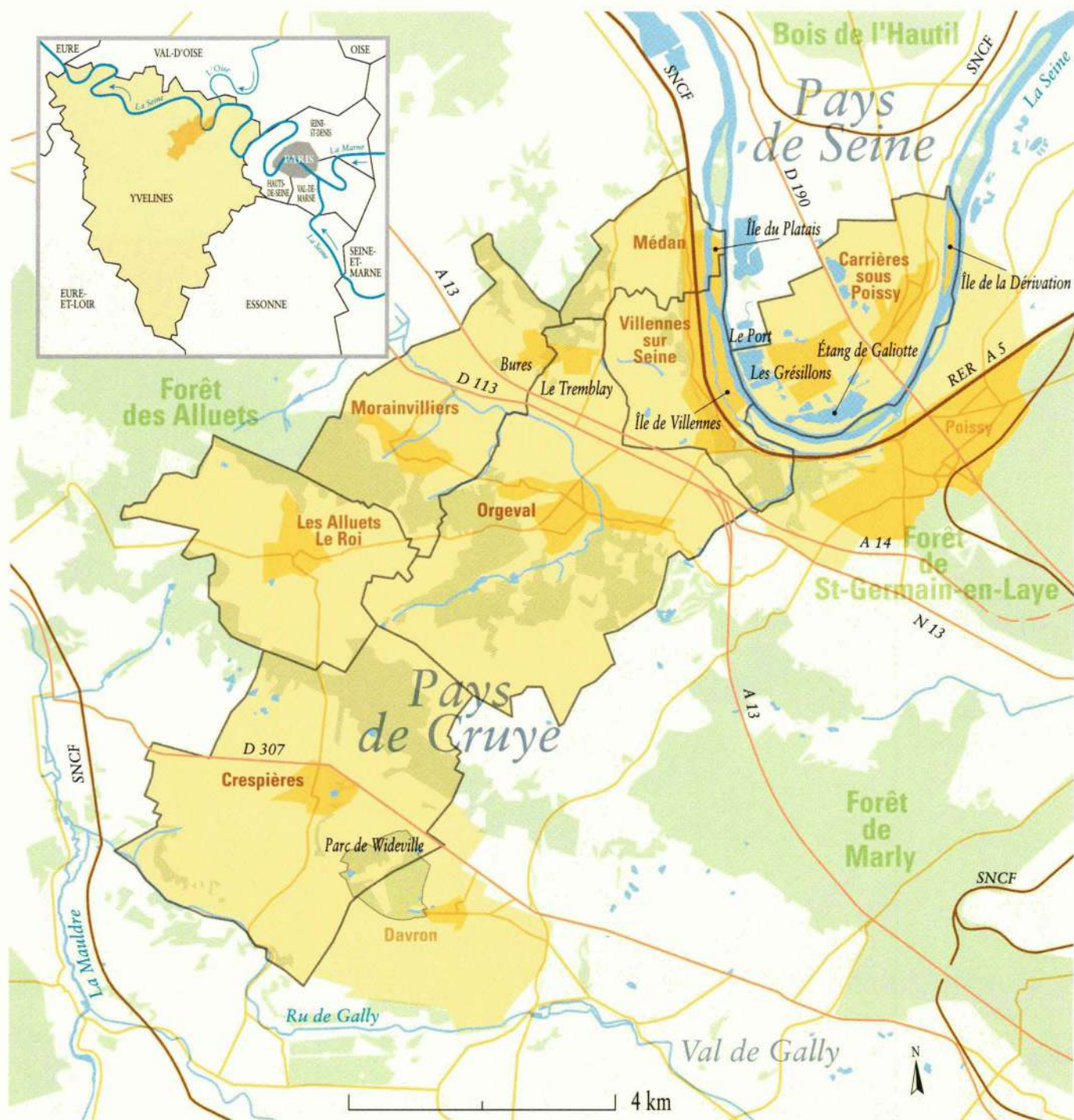
L'auteur, qui vécut toute sa vie à Poissy, peignit de nombreux paysages aux alentours. Ce tableau représente une baignade sur les berges de Carrières-sous-Poissy et de Poissy, dont on aperçoit les clochers de la collégiale au fond.

Un cadre géographique diversifié

Cet ouvrage est consacré à sept communes du nord des Yvelines. Elles se situent plus précisément au nord et à l'ouest de la ville de Poissy, occupant le méandre le plus étroit de la Seine – la boucle de Poissy – et le plateau de Cruye (ancien nom de la forêt de Marly) qui le domine, au sud. Il s'agit de Médan, Villennes-sur-Seine, Carrières-sous-Poissy – appartenant au canton de Poissy-nord – et Morainvilliers, Orgeval, Les Alluets-Le-Roi et Crespières – appartenant au canton de Poissy-sud. La commune de Davron, rattachée administrativement à ce dernier canton, est davantage liée au pays du Val de Gally et figure déjà dans la publication Val de Gally, Saint-Nom-La-Bretèche, Yvelines, éditée dans cette collection des Images du Patrimoine.

Le découpage cantonal trouve un écho dans le paysage. Médan, Villennes-sur-Seine et Carrières-sous-Poissy appartiennent au pays de Seine, tandis que Morainvilliers,

Orgeval, Les Alluets-Le-Roi et Crespières font partie du pays de Cruye. Le pays de Seine, à la hauteur de la boucle de Poissy, est formé d'une vallée bordée de buttes ou de coteaux : la forêt de Saint-Germain-en-Laye à l'est, la butte de l'Autil au nord, le versant raide où s'implantent pourtant les villages de Villennes et de Médan à l'ouest, et les rebords boisés du plateau du pays de Cruye au sud, délimitent ce territoire. Quant au pays de Cruye, il s'agit d'un plateau qui s'étire en longueur (près d'une trentaine de kilomètres) sur environ trois kilomètres de large, disposé d'est en ouest, et culminant à 187 mètres. Il est encadré au nord par le pays de Seine, au sud par le Val de Gally (plus couramment appelé plaine de Versailles) et est limité à l'est par le ru de Chaville, à l'ouest par la Mauldre. Le versant sud, d'une cinquantaine de mètres de dénivélé, est assez régulier, tandis que le versant nord, plus puissant (environ cent mètres de dénivélé), est entaillé de nombreux vallons. Morainvilliers, Orgeval et Crespières se succèdent sur les coteaux, et seul le village des Alluets-Le-Roi est



Situation des sept communes étudiées

implanté sur le plateau à 186 mètres d'altitude. Il domine ainsi les paysages alentour ; autour de 1750, son clocher est d'ailleurs choisi comme station pour dresser la carte de Cassini.

Les particularités géologiques et les événements climatiques qu'a connus ce territoire expliquent son relief. Une butte de sable puis d'argile à meulière forme le plateau et ses versants, l'ensemble étant recouvert de limons favorables à l'agriculture. La présence d'une nappe aquifère explique les nombreuses mares et trous d'eau. Avant les périodes glaciaires du quaternaire, le plateau de Cruyè fait partie intégrante du plateau de Beauce. Ces périodes froides font éclater les calcaires, tandis que les importantes débâcles qui suivent façonnent la grande vallée de la Seine – plus étendue que le lit actuel du fleuve – et déposent les alluvions qui la recouvrent. À l'époque contemporaine, l'exploitation intense des sables et graviers sur une

profondeur allant de sept à dix mètres à Carrières-sous-Poissy, entraîne la formation de plans d'eau, cependant que d'autres carrières sont remblayées.

La forêt des Alluets, important massif boisé s'étendant sur plusieurs communes dont Morainvilliers et Les Alluets-Le-Roi, recouvre une partie du plateau, voué également à l'agriculture. Le paysage des coteaux, rythmé par les villages et leurs hameaux, fait alterner lui aussi les bois et les champs, dans la continuité de la plaine de Versailles. Enfin, les activités industrielles et l'urbanisation la plus forte se concentrent le long du fleuve, l'activité agricole y ayant presque disparu. La carte des zones naturelles à intérêts écologique, floristique et faunistique (ZNIEFF), dressée par la direction régionale de l'Environnement, distingue trois entités sur ce territoire, dont deux zones "d'intérêt majeur". La première, comprenant les bois d'Abbécourt, une partie des bois de Montfaucon et le lieu-

dit le Gros Chêne à Orgeval, présente des milieux de boisement humide et de plans d'eau. La seconde, couvrant la zone d'épandage autour de la ferme des Grésillons (essentiellement sur Triel mais débordant sur Carrières-sous-Poissy), se caractérise par ses milieux agricole, d'exploitation de carrières et aquatique ; elle accueille de nombreux oiseaux nicheurs, migrateurs et hivernants et dispose d'une flore riche de quelques espèces rares. Enfin, une troisième zone présente ces mêmes caractéristiques ; elle englobe quasiment tous les terrains non bâtis de Carrières, depuis le lieu-dit la Reine Blanche au sud jusqu'aux limites de l'urbanisation de Triel au nord. Pourtant, la diversité paysagère traditionnelle de ces terroirs, fondée sur la poly-



Les vergers d'Orgeval en fleurs.

culture et l'élevage, tend à disparaître au profit d'une monoculture céréalière regroupant les petites exploitations en grands domaines. En 1990, la production agricole occupe encore 43 % du territoire du département, la production horticole (fruitière, légumière et ornementale) utilisant 6 % de cette surface. Orgeval, l'un des principaux sites de production fruitière des Yvelines, est traditionnellement et principalement consacré à la poire de table avec les variétés de Doyenné du Comice, de Passe Crassane ou de Beurré Hardy. Mais les vergers sont anciens et leur renouvellement est très faible car cette activité est menacée, depuis quelques années, par la pression foncière, tout comme l'exploitation céréalière ; l'urbanisation atteint désormais tous les villages.

L'ensemble de cette zone, peu éloignée de Paris, située en bordure de Seine et de surcroît toute proche de Poissy, bénéficie de cette implantation très favorable. Poissy est l'une des rares villes de la région (avec Mantes et Meulan) qui, dès le Moyen Âge, dispose d'un pont pour franchir le fleuve, ce qui accroît son importance commerciale et militaire. En effet, les conditions de circulation sur la Seine sont telles (faible pente, débit régulier, profondeur satisfaisante) que la rivière est exploitée dès l'Antiquité. Principalement au XIX^e siècle, des travaux incessants, comme la création de nouvelles écluses telles que celle de Carrières, perfectionnent ce réseau afin de permettre le passage d'embarcations de gros gabarits. À la même époque, l'introduction du bateau à roues à aubes, d'origine anglaise, facilite la découverte des beautés de la région et contribue à son succès. S'ajoutant aux communications fluviales, le chemin de fer traverse depuis 1843 les communes bordant la rive gauche de la Seine, grâce à la ligne Paris-Rouen, prolongée jusqu'au Havre en 1847. La ligne ne dessert alors pas les petites localités de Villennes et Médan - le train s'arrêtant dans les villes plus importantes de Poissy, Meulan ou Mantes -, mais la création d'un service d'omnibus à chevaux permet d'atteindre ces villages en venant de Paris, beaucoup plus rapidement qu'auparavant. La rive droite de la Seine n'est desservie qu'à partir de 1892 par la ligne Argenteuil-Mantes. En outre, depuis quelques années, Poissy est la dernière sta-

tion de la ligne A5 du Réseau Express Régional (RER). Les éléments les plus notables de la voirie sont constitués, d'est en ouest, par l'ex route nationale 13 (ancienne route de Saint-Germain-en-Laye à Mantes) aujourd'hui déclassée en route départementale et l'autoroute de l'Ouest A13 (il s'agit de la première autoroute française, commencée en 1941 et poursuivie après la guerre) doublée désormais depuis Orgeval en direction de Paris par l'A 14. Ces deux voies isolent irrémédiablement Orgeval de son hameau du Tremblay, ainsi que Morainvilliers de celui de Bures. L'ex nationale 190 également déclassée (route de Saint-Germain-en-Laye vers Rouen) traverse Carrières-sous-Poissy du nord au sud et divise aussi la ville en deux, séparant, le centre ancien, à l'est, des lotissements récents implantés aux Grésillons, à l'ouest. Les futurs aménagements de la Francilienne (A104) destinés à poursuivre l'encerclement de la capitale à distance du périphérique, devraient encore bouleverser le paysage de certaines communes.

Permanence de l'occupation du territoire, la Préhistoire et l'Antiquité

Les découvertes archéologiques attestent de la présence de l'homme sur le territoire de l'actuel département des Yvelines depuis le paléolithique*. Les traces aujourd'hui connues sont néanmoins ténues. Un seul site est actuellement répertorié dans les sept communes ; il est localisé à Crespières, au lieu-dit de la fontaine d'Aulu, où des vestiges d'outils et des déchets de pierres sont trouvés en 1980, tandis que des défenses de mammouth sont exhumées en 1972 dans une sablière de Carrières-sous-Poissy.

En revanche, les occupations néolithiques* sont plus nombreuses, constituées non pas de sites d'habitat, d'enceinte ou de palissade, mais de trouvailles de surface, d'industries lithique et céramique. Des indices d'occupation ou des découvertes isolées - haches et outillages de silex ramassés - sont localisés ainsi aux Alluets-Le-Roi, à Crespières (aux Grands Prés par exemple), à Morainvilliers (au hameau de Bures), enfin à plus de dix reprises sur la commune d'Orgeval. En 1880, durant les travaux menés

*cf. glossaire p.94

à l'écluse de Carrières-sous-Poissy, émergent des silex, des haches polies, des ciseaux, des ossements de cervidés et un crâne humain.

Aucune découverte de l'Âge du Bronze ou de l'Âge du Fer n'est aujourd'hui répertoriée sur ces terres. En revanche, les sites archéologiques attestant présences et activités aux périodes gauloises puis gallo-romaines sont nombreux, comme d'ailleurs dans le reste des Yvelines où la colonisation romaine a laissé des marques conséquentes. Le réseau routier préexistant est nettement perfectionné : les tentatives de localisation d'anciennes routes romaines, au gré des découvertes effectuées lors de travaux de voirie aux XIX^e et XX^e siècles, en rendent compte. Dans l'état actuel des connaissances, il est probable que la voie antique allant de Paris à Rouen en suivant la Seine, franchissait cette dernière à Poissy et remontait côté rive droite, en traversant Carrières, à l'emplacement de l'actuelle D 190. En 1880, toujours lors des travaux de l'écluse de Carrières-sous-Poissy, sont repérées quatre séries de pilotis immergés, disposés en quinconce sur 60 mètres de long et 20 mètres de large, peut-être vestiges d'un pont antique comme le laisse supposer la découverte d'une amphore, de haches et marteaux en fer, de lames de couteaux et de faucilles, d'une clé antique, de crocs de mariniers ainsi que de tuiles à rebord et de briques. La période gallo-romaine est encore attestée par un trésor monétaire trouvé entre 1822 et 1837 sur le territoire des Alluets-Le-Roi et qui pourrait dater du II^e siècle - mais les informations fiables à son sujet font irrémédiablement défaut ; des tuiles antiques sont également ramassées dans deux lieux-dits d'Orgeval (les Bergeries et la Vieille Ville). Ces dernières années, un certain nombre d'enceintes sont localisées grâce à des prospections aériennes. Crespières en compte trois, Orgeval une, mais la plus spectaculaire est implantée dans la forêt des Alluets, à Morainvilliers. Elle consiste en un espace quadrangulaire de 120 mètres sur 90 mètres, bordé d'un talus interne et d'un fossé de 10 mètres de large. Faute de campagne de fouilles, la datation de ces probables camps gaulois est difficile. La découverte majeure de cette période se trouve à Crespières. Lors de travaux réalisés en 1982, un ensemble gallo-romain est mis à jour. Dans un rectangle de 28 mètres de long sur 16 mètres de large, il comprend une série de galeries souterraines entourant des bâtiments de surface. Certains murs portent les traces d'un décor peint et des vestiges d'une colonnade (tambours, bases et chapiteaux de colonnes) sont exhumés. La nature de cet ensemble monumental important reste inconnue à ce jour.

Un territoire sous l'influence de Poissy, le Moyen Âge

Le Haut Moyen Âge, plus précisément la période mérovingienne, est documenté par l'étude de nécropoles. Celles d'Andrézy ou de Maule, toutes proches de notre territoire,



On ignore si la chapelle Saint-Jean d'Orgeval appartenait à une institution religieuse ou s'il s'agit de la chapelle du château de Tressancourt, aujourd'hui détruit. Elle est attestée en 1273, mais est à plusieurs reprises restaurée au cours des XIX^e et XX^e siècles.

comprennent plusieurs centaines de sépultures s'échelonnant entre le V^e et le VIII^e siècle. La raison de leur importance est mystérieuse car la densité de l'habitat est alors faible. De cette période, quatre sarcophages, dont celui d'un d'enfant, sont également découverts à Orgeval.

Entré dans le domaine royal dès les premiers temps féodaux, Poissy constitue un centre important durant toute la période médiévale. C'est dans cette ville, en 1214, que la reine Blanche de Castille met au monde le futur Saint Louis ; le roi manifeste d'ailleurs à plusieurs reprises son attachement pour la ville. La cité marchande s'enrichit notamment grâce à ses marchés aux bestiaux (veaux, moutons, bœufs...), les plus importants d'Île-de-France ; il nourrissent la capitale. Les villages alentour gardent mémoire de cette activité dans la toponymie ancienne, connue grâce aux cartes des XVIII^e et XIX^e siècles : chemin de Poissy ou chemin aux bœufs à Crespières, chemin aux bœufs à Villennes, chemin des bœufs à Orgeval. Durant cette longue période, les villages entourant Poissy bénéficient de cette prospérité, mais souffrent aussi des conséquences des conflits et notamment de la guerre de Cent Ans qui fait de terribles ravages dans cette région.

Les premières mentions manuscrites attestant de l'existence de communautés apparaissent au XII^e siècle, corroborées par quelques vestiges archéologiques. Ainsi, en 1174, le village des Alluets reçoit-il du roi Louis VII des privilèges pour en faire une ville neuve, destinée à protéger ses domaines contre les ducs de Normandie et les comtes de Meulan. Les vestiges d'une enceinte et d'un château fortifié subsistent encore en 1821. Le manoir Saint-Sylvestre, au centre du même village, est attesté dans la seconde moitié du XV^e siècle. À Crespières, près du lieu-dit la Grande Pièce, une maison forte cantonnée de quatre tours et entourée de fossés, accolée à une ferme, apparaît encore - mais avec la mention "ruiné" - sur la carte topographique des Environs de Versailles dite "Carte des Chasses du Roi", établie à partir de 1764. Les cartes postérieures ne font plus figurer que la ferme de l'écart de l'Aunay, encore mentionnée sur le cadastre napoléonien de 1821, mais aujourd'hui aucun vestige ne subsiste. Si le haut du village de Médan est toujours

occupé par un château d'origine médiévale, ceux d'Orgeval ont moins de chance ; le château du Grand Tressancourt, ravagé durant la guerre de Cent Ans, est démoli en 1431, tandis que le château d'Orgeval remanié au cours des siècles, est entièrement reconstruit au XIX^e siècle.

Les fondations religieuses connaissent les mêmes destinées chaotiques. L'une des plus anciennes, l'abbaye féminine de Saint-Benoît à Crespières, remonterait au XI^e siècle. On peut en observer quelques vestiges, transformés en habitation, au 9 de la rue de Moncel. Le doyenné du Pincerais (appellation du pays de Poissy avant l'An Mil), dont dépendent toutes les paroisses prises en compte ici, à l'exception de Carrières-sous-Poissy, n'accueille qu'une seule abbaye bénédictine, celle de Saint-Pierre à Neauphle-le-Vieux. Fondée en 1078 par Philippe I^{er}, cette institution crée quatorze prieurés dont un à Villennes et celui de Médan. Les autres établissements bénédictins dépendent d'abbayes extérieures au doyenné, comme le prieuré Saint-Benoît à Villennes, fondé vers 1225-1230 par Robert III de Poissy et rattaché à l'abbaye de Coulombs (Eure-et-Loir). Il se trouvait au bord de la Seine, à l'emplacement du château d'Acqueville. Encore attesté en 1738, il ne figure plus sur les cartes dès 1750. Les Prémontrés* ont, eux aussi, essaimé dans cette région : tout d'abord, avant 1180, sont fondés le prieuré Saint-Médard plus tard dénommé Saint-Marc, à Orgeval, et celui de Saint-Gilles à Morainvilliers. Ils survivent tous deux à la guerre de Cent Ans, mais leurs biens sont ensuite progressivement annexés par l'abbaye d'Abbécourt, à Orgeval. Fondé en 1180 par Gasce V, seigneur de Poissy, ce couvent, aujourd'hui détruit, est maintes fois ruiné durant la guerre de Cent Ans. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que l'abbaye reconstitue ses possessions, grâce à la protection du roi François I^{er}. Saint-Blaise à Carrières-sous-Poissy, dépendant de Saint-Nicolas de Marcheroux (aujourd'hui à Beaumont-les-Nonains dans l'Oise), appartient également à l'ordre des Prémontrés. Laisse trop longtemps à l'abandon, le prieuré est supprimé en 1717.

Le réseau paroissial est déjà en place au XII^e siècle, comme le confirment documents écrits et études archéologiques. La plus

ancienne mention retrouvée concerne l'église d'Orgeval qui est cédée en 1036 par le roi Henri I^{er} à l'église de Paris. Viennent ensuite l'église de Morainvilliers, donnée en 1083 à l'abbaye normande du Bec, et celle de Crespières mentionnée en 1119. Curieusement, l'église de Villennes, dont les bâtiments datent du début du XII^e siècle sont les plus anciens, n'est attestée par les sources qu'un siècle plus tard. Cet édifice exceptionnel à de nombreux égards est le seul dont la nef soit voûtée et qui dispose de deux bas-côtés. Toutes les autres églises médiévales ont un collatéral unique et une nef charpentée, du moins à l'origine. Cette différence tient peut-être à la nature du bâtiment de Villennes, prieuré de l'abbaye de Neauphle-Le-Château, alors que les autres sont de modestes églises rurales, construites à l'économie et agrandies selon les besoins. Ces extensions datent pour la plupart des XIII^e et XVI^e siècles. Au siècle de Saint Louis, la prospérité permet d'agrandir les édifices, comme aux Alluets-Le-Roi où les arcades qui séparent la nef du collatéral reposent sur des chapiteaux à crochets de la première moitié du XIII^e siècle, ou à Saint-Martin de Crespières. Par la suite, la désolation des églises du fait de la guerre de Cent Ans, rend nécessaire la réparation de celles endommagées. Certaines sont voûtées, telles Orgeval ou Morainvilliers. Mais on reconstruit aussi des charpentes comme aux Alluets-Le-Roi.

Trois siècles paisibles, les Temps modernes

Tandis que les terres voisines, entre Paris et le Val de Gally, connaissent d'importants bouleversements à partir du XVI^e siècle, les environs de Poissy traversent alors une période plus calme. Sur le plan administratif, ce territoire dépend de l'élection de Paris pour l'impôt, du Parlement de Paris pour le judiciaire et du diocèse de Chartres pour le religieux, à l'exception de Carrières-sous-Poissy. Cette paroisse est rattachée au diocèse de Rouen, comme celle de Triel, dont elle semble n'être séparée qu'à la Révolution, malgré la constitution d'une collecte autonome entérinée en 1734.

Ces terres restent trop éloignées du roi, installé à Saint-Germain-en-Laye puis à Versailles, pour être choisies par les nombreux courtisans qui préfèrent bâtir dans les environs immédiats du lieu du pouvoir. D'ailleurs, en 1690, Louis XIV échange 600 arpents de terre qu'il possède dans la forêt des Alluets, contre des biens ecclésiastiques dans les forêts de Marly et de Saint-Germain, afin d'étendre son domaine de chasse autour de Versailles et de créer le Grand Parc. Cependant, la forêt des Alluets demeure toujours l'un des terrains de chasse privilégié des Bourbons. Les routes de chasse sont régulièrement entretenues durant les XVII^e et XVIII^e siècles. Une "route royale" traverse le village des Alluets, aboutissant à sa pointe nord (au lieu-dit actuel le Carrefour) à l'entrée de la forêt et à un "pavillon royal", en fait



Château de Morainvilliers. Séduit par les qualités paysagères du site, le baron Charles Davilliers fait construire un nouveau château sur les hauteurs du parc, autour des années 1830, transformant l'ancien édifice en communs.

déjà sur le territoire d'Ecquevilly. Seul le plan d'Intendance de Berthier de Sauvigny, dressé autour de 1780, mentionne cette construction qui n'a laissé aucune trace. L'unique domaine de grande envergure est celui que Benoît Milon, contrôleur des finances du roi rapidement enrichi grâce aux guerres de Religion, se fait construire à partir de 1579 sur la terre de Wideville au bout de la plaine de Versailles, sur les communes de Crespières et de Davron. Quelques décennies plus tard, Claude de Bullion (v. 1580-1640), surintendant des finances, commande des décors et des aménagements aux plus grands artistes du temps. D'autres propriétés parsèment le territoire. Mais aucune de ces modestes demeures de plaisance de la

noblesse de robe, qui réside le plus souvent dans ses hôtels parisiens, n'est parvenue jusqu'à nous dans son intégrité. à la fin du XVIII^e siècle et au cours du XIX^e siècle, elles connaissent toutes d'importants travaux avant d'être délaissées, au gré des fortunes de leurs propriétaires successifs, bourgeois, commerçants ou banquiers rapidement enrichis mais parfois aussi vite ruinés. Il faut toutefois souligner que c'est l'attrait de la nature et des panoramas qui attire de nouveaux habitants, et que ceux-ci portent essentiellement leurs efforts financiers sur les aménagements paysagers de leurs domaines. Les dégradations du temps et les pressions foncières ont raison de ces domaines. Il en va ainsi de celui de Carrières-sous-Poissy dont le parc est loti et le logis transformé en centre d'hébergement pour enfants, du château du hameau de Bures à Morainvilliers transformé en centre de formation après avoir abrité dans les années 1920 une école américaine. Villennes est très touchée par ces mutations : son château

est détruit, celui d'Acqueville transformé en hôtel-centre de séminaires et leurs parcs lotis, comme celui du château de Médan, tout proche. D'autres, laissés longtemps à l'abandon par leurs propriétaires, comme le château de Migneaux à Villennes ou le château dit hôtel du Grand Sautour à Crespières, devraient voir leurs destinées se préciser ; la tempête de la fin de 1999 a causé d'importants dégâts qui s'ajoutent à ceux des squatters et pilliers en tous genres.

Certaines grandes fermes, attestées sous l'Ancien Régime, où le territoire n'a qu'une vocation agricole, existent toujours. Leurs bâtiments sont très remaniés, la permanence de l'exploitation nécessitant des adaptations techniques. Ils s'agit de grands domaines soit implantés à l'écart, comme la ferme de Marolles à Villennes ou la ferme de Beaugard au Haut-Orgeval, soit installés au cœur des villages comme la ferme du château de Morainvilliers ou celle 3, rue de Crespières aux Alluets-Le-Roi.

L'église, déjà relativement bien pourvue, réalise peu de travaux d'envergure. Sans doute faute de donateurs, elle enrichit faiblement son patrimoine mobilier et les œuvres d'art ornant les églises ne constituent pas la richesse patrimoniale majeure de ce territoire. Toutefois, l'édifice de Médan est bâti en 1635 grâce aux largesses de Jean Bourdin. Ce seigneur se montre très généreux et offre également à la paroisse une vaste composition ornementale dont trois éléments subsistent. Les tableaux, toujours conservés dans l'église, Saint Germain de Paris et le martyr de saint Clair, la Cène et la Crucifixion, comportent ses armoiries. Un siècle plus tard, l'abbaye d'Abbécourt à Orgeval connaît une recon-

struction complète. En 1741, l'abbé Louis Crisard, aumônier de Louis XV, entreprend une réfection totale des bâtiments conventuels et de l'église sous la direction de l'architecte Louis-François Herbet. Devant l'augmentation des dépenses, il fait appel au cours du chantier à un autre praticien, Claude-Louis d'Aviler. Celui-ci achève, selon H. Grisot, de transformer le monastère en un "vaste et beau château", pourvu d'une église, d'un cloître reliant cette dernière aux bâtiments des religieux, d'un bâtiment pour les hôtes, de communs (écuries, colombier, pressoir...) et d'un jardin d'agrément orné d'une pièce d'eau centrale. Tous les biens sont confisqués et vendus en 1793 tandis que l'on disperse les religieux. En 1812 l'église est déjà détruite, et à partir de 1827 les autres bâtiments servent de carrière de matériaux. Orgeval conserve des stalles classées Monuments historiques en 1970 qui proviendraient de l'abbaye détruite.

Durant les troubles de la période révolutionnaire, les proprié-

tés nobiliaires et ecclésiastiques changent de mains et les églises sont interdites au culte catholique. Celle de Médan se transforme en temple de la Raison. Pour éradiquer toute référence au passé honni, Les Alluets-Le-Roi deviennent un temps Les Alluets-La-Montagne, en référence à leur situation sur le plateau, comme non loin Saint-Germain-en-Laye se fait appeler La Montagne-du-Bon-Air. Plus durable, l'entité administrative nouvellement créée du district de Saint-Germain-en-Laye voit le rattachement des sept villages. Les activités artisanales ou agricoles se poursuivent : extraction de meulière aux Alluets ou de moellons de calcaire à Carrières-sous-Poissy (activité éponyme), culture de la cerise à Orgeval (qui céda ensuite la place à la poire), des céréales sur le plateau ou dans la plaine alluviale de Carrières. Ce dernier village connaît en outre une importante activité viticole dont aucune trace ne subsiste. Triel, paroisse à laquelle Carrière reste rattachée jusqu'au XVIII^e siècle, constitue avec Andrésey et Chanteloup un



*Saint Germain de Paris et le martyr de saint Clair.
Chœur de l'église paroissiale de Médan.*

important centre de production alimentant la capitale ; le plan d'Intendance, explicite à cet égard, précise que les vignobles occupent 2 066 arpents 96 perches du territoire, sur une totalité de 4 487 arpents 16 perches. La culture de la vigne cesse définitivement dans cette région lorsqu'en 1899 le phylloxéra anéantit tous les plants.

Entre monde rural et villégiature, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale

La seconde moitié du XIX^e siècle constitue un tournant dans l'histoire de ce territoire qui connaît alors des bouleversements plus ou moins brutaux, renouvelés jusqu'à nos jours. L'intérêt pour ces hameaux, qui se manifeste chez de nombreux citadins en mal de campagne, entraîne un engouement sans commune mesure avec les siècles passés, même si l'agrément pittoresque des paysages de Médan et de Villennes est apprécié dès le XVI^e siècle. Ainsi, Jean Brinon, seigneur de Médan et Villennes, né en 1524 et conseiller au Parlement, devient le protecteur du groupe de poètes *la Brigade*, animé par François Ronsard. Ce dernier dédie plusieurs pièces ou poèmes à son protecteur, mais il revient au naturaliste Pierre Belon de raconter dans son livre sur la nature des oiseaux, une réunion de la Brigade : "C'était en l'an 1551... au temps d'esté, plusieurs poètes de notre nation s'étant alliez ensemble en faveur de M. Jean Brinon, conseiller du roi, près Poissy sur la rivière Seine, l'accompagnaient voir les muses : Médan et Villaines, Iceluy s'estant mis en devoir de les recevoir humainement, les festoye comme il appartenait. Donc étant parvenus là eurent bonne issue en toutes choses, car errants plusieurs jours par les confins, trouvèrent mains appareils récréatifs de diverses manières de passe temps [...] Et là trouvant infinis arguments nouveaux, y firent sonnets, odes et épigrammes". Brinon meurt prématurément en 1555, quasiment ruiné par sa prodigalité. Si depuis cette époque le goût des artistes pour cette nature ne se dément plus, tout comme celui des seigneurs puis des bourgeois plus ou moins fortunés, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que ce phénomène de la villégiature transforme fondamentalement la physionomie du territoire. La bourgeoisie, cherchant à s'éloigner le plus souvent possible de Paris et de son air vicié, se répand dans les campagnes environnantes. Souhaitant jouir d'un panorama, profiter de la campagne tout en continuant d'être servi et de paraître, adoptant ainsi les modes lancées par la haute société du Second Empire dans les stations balnéaires, elle bâtit de nombreuses résidences dont la diversité constitue la richesse et l'intérêt. Toutefois, plusieurs étapes marquent ces transformations. Dans un premier temps, la ligne de chemin de fer Paris-Rouen dessert Poissy en 1843, puis Villennes vers 1879. Une fréquentation estivale se développe alors, liée notamment aux plaisirs de l'eau, et des constructions voient le jour, exploitant les sites des coteaux d'Orgeval, de Médan et surtout de Villennes. Puis les lotissements se multiplient accueillant des propriétés plus modestes. Enfin, bien plus tard, le développement de l'automobile facilite, dans l'ensemble des villages, la mode de la résidence secondaire rurale, réhabilitant un habitat local assez modeste et parfois en voie

de désaffectation. Ainsi, les villages des Alluets-Le-Roi, de Crespières et de Morainvilliers ne participent que tardivement à cette évolution.

Médan jouit d'une célébrité singulière en accueillant Émile Zola à partir de 1878. L'écrivain achète une maison rurale, dans un hameau à l'époque encore mal connu, pour y passer les beaux jours. Il la transforme en quelques années en une vaste demeure de villégiature dotée d'une ferme et se trouve ainsi en mesure de vivre en autarcie et d'accueillir ses nombreux amis qui se pressent à Médan (dont Cézanne avant leur brouille). Le village connaît même la gloire littéraire puisque *les Soirées de Médan*, publiées en 1880, réunissent des nouvelles de la jeune génération de romanciers - Joris-Karl Huysmans, Guy de Maupassant, Henri Céard, Léon Hennique et Paul Alexis - ralliés au naturalisme du maître et assidus visiteurs. Entre 1908 et 1909, Octave Mirbeau se fait construire une vaste villa sur les coteaux de Triel, à Cheverchemont. Il peut alors plonger



Corbillard, église paroissiale des Alluets-Le-Roi. Ce meuble funéraire datant sans doute du début du XX^e siècle dispose encore de sa garniture. Il évoque les rites d'une vie villageoise dont les accessoires, devenus obsolètes, sont rarement conservés.

à chaque instant ses regards vers Médan et la demeure de son ami trop tôt disparu. Puis en 1924, Maurice Maeterlink, l'écrivain majeur du courant symboliste, ami de Mirbeau, acquiert le château de Médan, où il demeure jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Carrières-sous-Poissy accueille Octave Mirbeau quelques étés, avant son installation à Triel. Il emménage au début de 1893 dans la propriété entourée de cinq hectares du Clos-Saint-Blaise, qu'il a achetée au nom de sa femme. Georges Pissaro, fils du célèbre peintre impressionniste Camille, est à la même époque locataire aux Grésillons. Avec l'un de ses frères, Félix, il est chargé par Mirbeau de décorer sa maison. La demeure accueille par la suite l'association protestante caritative *la Cause* durant près de cinquante ans et est finalement détruite dans les années 1980 pour laisser place à la nouvelle mairie. Carrières connaît un autre épisode immobilier dont il ne reste malheureusement aujourd'hui que peu de traces. À partir de 1865, Louis-Honoré David et le banquier Delacou réalisent un premier lotissement dans la vaste plaine agricole des Grésillons, au lieu-dit Saint-Louis-sous-Poissy. À la fin du XIX^e siècle, la ville de Paris utilise ce territoire pour l'épandage de ses eaux usées, les cultures maraîchères se déve-

loppent alors rapidement sur ces terres enrichies. Au même moment apparaissent les premières installations d'écuries de courses. Les Grésillons se situent à proximité de Maisons-Laffitte, second centre d'entraînement français ; leur topographie, de vastes prairies en bord de Seine, est sensiblement identique. Lorsque les États-Unis commencent à prohiber les jeux et les paris mutuels, interdisant de fait les courses dans leur pays, les écuries américaines se transportent en Europe et notamment en France dans les boucles de la Seine. William-Kissim Vanderbilt (1849-1920), milliardaire américain, achète les premières installations de Carrières-sous-Poissy avant 1899 et fait construire les écuries dites de Saint-Louis-de-Poissy. Outre un vaste champ d'entraînement et des écuries aux dispositions sophistiquées, ce complexe comprend une somptueuse demeure entourée de jardins (achevés en 1914). Frank Jay Gould, autre milliardaire américain concurrent de Vanderbilt, s'installe à Maisons-Laffitte en 1910 et y fait construire un complexe similaire à celui de Carrières, cherchant sans doute à surpasser son compatriote. Vanderbilt fait venir d'Amérique une maison préfabriquée métallique afin d'être logé sur place durant les travaux. Cette maison qui existait encore dans les années 1980 a malheureusement disparu, nous privant d'un témoin précieux d'une architecture particulièrement innovante pour l'époque en France. Afin de réaliser toutes ces installations, Vanderbilt fait appel à plusieurs maîtres d'œuvre, Henri Guillaume pour le "cottage", Pierre Sardou pour l'entrée du haras et Eugène Touret pour les jardins. Précédemment, Sardou a construit le manoir Denouval - grande villa signalée par son campanile - sur les bords de Seine, à la limite de Carrières et d'Andrésy, achevé en 1908. La propriétaire, Madame Hershey-Marsh, appartient à la riche colonie américaine et l'on peut supposer que Vanderbilt apprécie le talent de l'architecte de sa compatriote, car avant de le faire intervenir à Carrières, il lui commande un petit hôtel particulier dans Paris, achevé en 1909. À la mort du milliardaire, les écuries changent de propriétaires pour finalement être abandonnées au moment de la Seconde Guerre mondiale. La plaine de Carrières est alors confrontée à un nouveau destin et seules une avenue Vanderbilt et une partie de l'ancienne demeure, transformée en bureaux, conservent désormais le souvenir de ce passé hippique.

Orgeval, qui cède à Morainvilliers en 1843 la moitié du hameau de Bures qui lui était rattaché, voit son bâti se densifier à partir de 1850. À la fin du XIX^e siècle, ses nombreux écarts finissent par ne plus former qu'une seule agglomération. En 1892, Frédéric Chartier (1845-1926), issu d'une famille d'Orgeval, devient maire. Il a d'abord exercé la profession de boucher puis épousé la fille d'une restauratrice d'Andrésy qui l'a incité à se lancer dans cette profession. Il s'est associé à son frère Camille et tous deux ont ouvert en 1896, le premier "Bouillon Chartier", rue du Faubourg-Montmartre, tenu par Frédéric. Camille a ouvert peu après celui de la rue Racine. Avant la Première Guerre mondiale, la famille dirige une vingtaine de restaurants dans Paris. Frédéric, fidèle à sa ville natale, occupe le fauteuil de premier magistrat de 1892 à 1925, soit 33 ans. C'est sous son administration et en partie à l'aide de financements personnels que sont entrepris de grands travaux d'équipements : égouts, gaz, électricité, amélioration de la distribution d'eau... qui donnent au village les

commodités de la ville. La résidence qu'il se fait bâtir vers 1902 est aujourd'hui occupée par la mairie.

Quant à Villennes-sur-Seine, durant le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, elle connaît des campagnes de lotissement successives qui transforment le petit village rural en destination privilégiée pour les citadins à la recherche d'une nature apprivoisée. Les cartes postales anciennes gardent la mémoire



Collection Jallabert
Villennes (S.-et-O.) — La Terrasse du Restaurant JALLABERT
Terrasse du restaurant Jallabert à Villennes-sur-Seine (coll. part.)

re des guinguettes des bords de Seine accueillant les Parisiens pour une journée au bord de l'eau ou bien des spectacles nautiques organisés notamment par la Société Sportive et Nautique. Au centre du village, le domaine du château est d'abord morcelé (son potager puis son parc) à partir de 1893. Ensuite viennent le tour des berges de la Seine, la prairie de la Nourrée, autour de 1900, puis l'île de Villennes, accessible par un pont, parcellisée à partir de 1912. Peu de maisons sont alors construites, le lotissement reprenant son essor surtout après la Première Guerre mondiale. À partir de 1925, les maisons se multiplient sur les coteaux. À cette date, la commune obtient le statut de station de tourisme qui lui permet de percevoir une taxe de séjour, sa population augmentant considérablement dès les beaux jours. Enfin, la partie villennoise de l'île du Platais accueille une surprenante communauté : Physiopolis. André et Gaston Durville, deux frères médecins, fondent la société Naturiste qui acquiert sur l'île un important terrain, en 1928. Ils installent un complexe pour les adeptes de leur doctrine, valorisée dans leur revue *Naturisme, le grand magazine de culture humaine*. Il s'agit d'associer "une philosophie large, optimiste et d'action, à une médecine qui sort du cadre étiqué de la drogue". Une alimentation saine (proche du régime végétarien et proscrivant tous les excitants), l'exposition du corps au soleil, le pratique intense du sport et un mental sain forment les quatre piliers de cette doctrine. En 1931, les frères Durville fondent également le centre d'Héliopolis sur l'île du Levant à Hyères. L'usage du slip et du "cache-seins" pour les femmes y est rapidement abandonné (au contraire de Physiopolis) et l'île devient le célèbre village de nudistes. À Villennes, dès les beaux jours, les adeptes du Naturisme se retrouvent le dimanche (puis lors des vacances) pour pratiquer de nombreuses disciplines sportives (basket-ball, volley-ball, tennis, natation, athlétisme, catch, haltérophilie...). Des compétitions et des rencontres avec les équipes de la région sont organisées. Physiopolis existe toujours, mais sa philosophie a été peu à peu abandonnée au profit d'un fonctionnement en copropriété ordinaire. Toutefois, l'insularité développe chez les résidents des sentiments forts d'amitiés, et l'entraide y est très efficace.



Vue prise des hauteurs du village de Crespières. On aperçoit la mairie-école en vis-à-vis de l'église.

Vivre ou résider à la campagne, de la maison rurale à la maison de lotissement

Si les sept communes sont toutes d'origine rurale, elles se caractérisent par une partition manifeste entre habitat rural en partie préservé et habitat résidentiel, de la luxueuse villa au très modeste pavillon. L'étude minutieuse, menée en 1992 par l'Inventaire général, permet notamment de mieux connaître cette architecture privée.

S'appuyant sur la comparaison entre le cadastre napoléonien réalisé en 1821 et le cadastre actuel, cette étude montre - et ce n'est pas une surprise - la faible densité des constructions à cette époque. Un seul village, Orgeval, comporte de nombreux écarts. Le réseau de circulation est constitué de quelques rues et sentes desservant des parcelles cultivées à l'arrière des jardins. Les rares places publiques ne sont créées qu'au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. De modestes cours communes - moins d'une dizaine de maisons - permettent encore quelquefois de desservir des habitations situées en cœur d'îlot. Comme dans l'ensemble du département, cet habitat vernaculaire est implanté en bord de parcelle. Mais ici, les alignements le long de la rue sont souvent discontinus. D'ailleurs la moitié des maisons observées disposent de deux corps de bâtiment distincts : habitation et annexes. Généralement, le logis est en bord de rue et les annexes en fond de cour ou en retour d'équerre. Les bâtiments des fermes sont construits en pourtour de parcelle ; ils délimitent une grande cour quadrangulaire au centre. Les ensembles isolés sont en retrait de la route et disposent d'un bâti quelque peu discontinu entourant une très vaste cour. Ces maisons rurales ne possèdent qu'un seul étage parfois construit sur un soubassement à usage de cellier, ce qui témoigne d'une activité viticole disparue. On note alors la présence d'un escalier extérieur desservant le rez-de-chaussée surélevé. Il est en pierre lorsqu'il s'implante sur la façade ou en bois lorsqu'il s'accroche sur un pignon ; il est alors protégé par une cloison en bois et un toit en appentis et dessert

plutôt des annexes de stockage. Les caves sont fréquentes, pour certaines semi-enterrées, et disposent d'un accès extérieur. Ces constructions utilisent exclusivement la toiture à longs pans avec pente douce et pignons couverts sans débordement. Aujourd'hui, dans bien des cas, les tuiles mécaniques remplacent les tuiles plates. Les baies, le plus souvent disposées en travées, sont essentiellement percées dans les murs gouttereaux*. Toutefois, la recherche de symétrie provient parfois de réfections. La construction en moellon caractérise cet habitat traditionnel. Ces moellons de calcaire sont extraits, bien entendu, à Carrières mais aussi à Morainvilliers ou Crespières. Le plateau des Alluets fournit par ailleurs une assez grande quantité de meulière jusqu'au XVIII^e siècle, matériau souvent utilisé seul ou avec le moellon dans les constructions anciennes de ce village. L'appareil traditionnel à joints beurrés* n'est plus guère visible ; en revanche, les enduits, vraisemblablement nombreux à l'origine, ont été mieux préservés mais sont souvent refaits. Ces mêmes maçonneries sont largement utilisées pour les murs de clôture des cours et des jardins le long de la rue. Lorsque les portails ou les portes



Entrée de carrière non localisée à Carrières-sous-Poissy. Carte postale. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (BHVP).



Maison. 17, rue de l'Hermitage, Morainvilliers (hameau de Bures). Elle est reconstruite autour de 1900 sur une construction primitive du XVIII^e siècle dont la cave subsiste. L'étable, au fond de la cour, est transformée en habitation dans les années 1950.

piétonnes sont en fer, ils témoignent de l'usage résidentiel de ces constructions. Enfin, l'élément décoratif est absent de ces compositions dont la simplicité ne laisse même pas place à des garde-corps ou à des mises en œuvre mixtes ou colorées. Comme ailleurs dans les Yvelines, seul l'enduit a tout naturellement fait l'objet d'un peu de raffinement, entourages de baies, bandeaux et corniches soulignés. Cette architecture vernaculaire très modeste, sans décor ni chronogramme, est difficile à dater. Sa nature même la prête à des extensions, ou reconstructions variées. Toutefois, au vu de certains escaliers et vestiges d'enduit, on peut penser que la majorité des édifices portés sur le cadastre napoléonien date du XVIII^e siècle. En outre, cet habitat apparaît aujourd'hui assez largement transformé, en regard de sa vocation agricole originelle, et son observation est rendue difficile. Le temps et les évolutions économiques l'expliquent aisément : la disparition de la vigne et la reconversion des activités agricoles dans l'arboriculture ou le maraîchage, laissent place à leur tour à l'extraction de sable à Carrières, ou ailleurs au développement de l'habitat résidentiel.

L'architecture de villégiature se développe autour des centres anciens, occupant des sites privilégiés. Les demeures sont bâties au milieu des parcelles. Lorsque celles-ci sont trop étroites, l'alignement s'imposant d'un côté, la mitoyenneté est évitée grâce à un jeu de retraits différents par rapport à la rue. Il s'agit alors de résidences plus modestes comprenant parfois des chambres de domestiques au dernier étage, tandis que les plus vastes propriétés sont complétées d'une serre et d'une maison de gardien-jardinier, située en bord de rue ou en léger retrait à proximité du portail. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, ces demeures comprennent également une écurie pour le cheval et une remise pour la voiture. Après 1920, le garage est intégré à la construction principale dans le niveau de soubassement. Les longues grilles entre piliers de maçonnerie, doublées de haies ou de plaques de tôles, isolent les jardins des indiscretions. Durant le premier tiers du XX^e siècle, les clôtures en bois au caractère agreste se mul-

tiplient. Le portail, également de bois, est alors abrité sous une charpente couverte de tuiles.

Ces maisons disposent souvent de deux étages et de combles habitables. Le désir de jouir du panorama justifie l'importance numérique de ces constructions à plusieurs niveaux. La fréquence des soubassements s'explique soit par la morphologie du terrain, soit par les risques d'inondation en bord de Seine. Ils servent alors de communs, de garage à bateaux pour les maisons au bord du fleuve, ou de garage automobile. Conçues d'abord selon un plan massé quadrangulaire, ces villas se caractérisent, après 1880, par une recherche de composition des volumes en corps différenciés. Cependant, cette structure reste discrète en plan : décrochements en angle, entrée dotée d'un

porche en saillie et rejetée dans l'angle ou sur une face latérale. Elle est surtout mise en évidence par les élévations et les toitures. L'implantation en milieu de parcelle autorise les ouvertures sur toutes les faces. Elles restent disposées en travées symétriques jusqu'aux alentours de 1880. Puis les formes et les dimensions des baies se diversifient, les balcons procurant une alternative supplémentaire. Les maisons de maître utilisent les toitures à longs pans mais associés à des croupes* par référence aux châteaux. Une des autres caractéristiques de l'architecture de la villégiature après 1880 réside dans la diversification des toitures. Les pentes s'atténuent jusqu'à 30° ou au contraire s'accroissent jusqu'à 60°. Mais surtout la toiture joue un rôle essentiel dans la mise en valeur de la composition d'ensemble. Elle associe plusieurs formes, voire plusieurs toits. On parle alors de toitures polymorphes qui



Portail en bois protégé par un auvent de tuiles à Villennes-sur-Seine.



Maison. Villennes-sur-Seine. Vers 1930, Victor-Louis Gross, secrétaire général du Palace, commande cette villa à l'architecte parisien Henry Favier, membre du groupe des Architectes modernes. Dans ce bâtiment dont la structure est en béton armé complétée de parements de brique, le maître d'œuvre sait tirer parti du désir du commanditaire lui demandant une architecture moderne, mais pas "d'avant-garde" sur un plan de tradition classique.

comprennent au moins deux faîtières perpendiculaires, des pignons à croupe ou demi-croupe parfois débordantes pour les fortes pentes. Les coyaux* augmentent le nombre de plans. Les lucarnes de dimensions variées ou les lucarnes pignons servent de couronnement à des travées ou des corps de bâtiment. Les nombreux auvents protègent les balcons de bois.

Tandis que la composition de ces villas se libère, les matériaux qui les constituent se diversifient. Toutefois la meulière est largement utilisée pour ses possibilités de polychromie et la fantaisie de sa mise en œuvre en parements : meulière rocaillée, meulière mosaïque... L'usage de plusieurs matériaux ou de plusieurs mises en œuvre sur une même façade apparaît : meulière, faux pan-de-bois, brique, enduits aux coloris variés, céramique... Ils composent des effets décoratifs pittoresques et soulignent les étages ou les différents corps. Les toitures sont essentiellement couvertes de tuiles plates ou mécaniques (moins onéreuses grâce à leur principe de fabrication). Cependant, par référence aux châteaux des XVII^e ou XVIII^e siècle, l'ardoise est le matériau privilégié des toitures à croupes des grandes maisons bourgeoises. Quelques garnitures de zinc - crête de toit, lambrequins* - ou de terre cuite - acrotères*, bordures de rives - sont parfois conservées.

L'architecture de la villégiature multiplie les possibilités de fantaisie dans le courant du XIX^e siècle. Les sources d'inspiration sont diverses et plongent dans toute l'histoire de l'architecture passée. La référence au château classique s'impose pour les plus vastes résidences, mais on observe aussi, ici une villa néo-Louis XIII, là une maison néo-classique, ici un cha-

let en bois. Surtout, à partir du dernier tiers du XIX^e siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, deux sources de références se mêlent : le style anglo-normand des réalisations côtières et celui de la villa rustique à l'italienne. Mixité des matériaux, recherches chromatiques, décor des murs, dessin des charpentes (aisseliers, fermes débordantes...), variété des pentes des toits, usage de la terrasse ou de l'arc en plein cintre, asymétrie... autant d'éléments constituant une grammaire de styles distincts à l'origine, qui se transforme en un répertoire de formes et de décors en libre service dans lequel les architectes puis les entrepreneurs puisent abondamment.

L'habitat rural traditionnel obéit à certaines logiques de fonctionnement et recherche l'utilisation optimum de la parcelle. La fonction des différents corps de bâtiments et leur implantation par rapport à la rue déterminent les types de maisons. L'habitat de villégiature ambitionne, quant à lui, de s'affranchir de la parcelle et s'implante plus librement, établissant entre le jardin et la maison une association aux modalités renouvelées. La parcelle devient le cadre de l'œuvre architecturale et de ses aménagements complémentaires. De la somptueuse villa au modeste pavillon de retraité ne subsiste qu'une différence d'échelle. Ces caractéristiques se retrouvent ailleurs dans les Yvelines, notamment le long des rives de la Seine. Toutefois l'éloignement progressif de Paris tempère quelque peu le phénomène ; les lotissements laissent la place à des résidences de villégiature isolées, implantées dans des villages ayant conservé plus longtemps leur caractère agricole.



Cité aux Grésillons, Carrières-sous-Poissy.

Depuis 1950, une banlieue parisienne au paysage diversifié

Un développement résidentiel d'un nouvel ordre s'amorce à partir des années 1950. Tandis que les fluctuations de la population restent minimales jusqu'au tournant du XIX^e siècle et même, à l'exception de Carrières et de Villennes, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'augmentation démographique prend des proportions spectaculaires ces dernières décennies. En cinquante ans, toutes les communes enregistrent une multiplication de leur population par trois, tan-

Habitants en :	1817	1851	1901	1946	1999
Les Alluets	531	523	583	319	1289
Carrières	438	500	973	2119	13545
Crespières	660	701	626	538	1491
Médan	188	190	265	437	1403
Morainvilliers	548	733	514	706	2235
Orgeval	1535	1399	1348	1525	4874
Villennes	415	448	680	1521	4864

dis que Carrières-sous-Poissy voit la sienne multipliée par plus de six. Les résidences secondaires sont désormais devenues des habitations principales. L'amélioration des réseaux de transports d'une part, et les réserves de terres agricoles ou les parcs de vastes propriétés délaissées d'autre part, permettent la création de nombreux lotissements de maisons individuelles, destinées surtout à une population de cadres et d'employés.

Seule Carrières-Sous-Poissy connaît une évolution absolument différente : ce village devient une agglomération d'ouvriers - de l'industrie automobile de Poissy, entre autres, installée en face sur l'autre rive du fleuve - logés dans un habitat social collectif, inexistant dans les autres communes. En effet, le schéma directeur de la Région parisienne (SDAU) de 1965 constitue

un tournant pour le développement de la boucle de la Seine : il y organise une urbanisation massive, projetant une population de 100 000 habitants pour l'an 2000. À la fin des années 1960, l'État impose la création de 1 600 logements sociaux à Carrières, implantés à l'écart du village, de l'autre côté de la nationale, dans la plaine des Grésillons. La population double en deux ans. Le schéma directeur de 1976 maintient la majeure partie de la plaine en "urbanisation agglomérée". L'ensemble de la boucle compte aujourd'hui environ 50 000 habitants, dont seulement sept agriculteurs déclarés (en 1995). Le souhait des communes serait de limiter la progression démographique à venir, mais le nouveau schéma directeur de la région Île-de-France (SDRIF), élaboré en 1994 confirme dans leur statut sursitaire d'espaces "urbanisables" ou "partiellement urbanisables" les terres agricoles qui subsistent au centre de la boucle. Les équipements urbains nécessaires à cette nombreuse et nouvelle population sont largement insuffisants, et les troubles sociaux que connaissent certaines cités de banlieues de grandes villes se produisent à Carrières. Le quartier des Grésillons est classé DSQ (Développement Social des Quartiers) par la Délégation interministérielle à la Ville. Une réhabilitation est décidée en 1990. Elle consiste d'abord à rebaptiser le quartier en "quartier des Fleurs". Les bâtiments sont identifiés, des îlots créés, on cherche à hiérarchiser la voirie, à revoir les aires de stationnement. Puis intervient la restauration des différents immeubles. Construits dans les années 1970, ils ne souffrent pas de problèmes de plan ou de structure ; dès lors le projet, confié à cinq architectes, le Groupe ARCANE, consiste à rhabiller les façades et à réaménager des parties communes, notamment les entrées d'immeubles. Les espaces verts, les équipements sociaux sportifs ou culturels, les réseaux de transports collectifs, les commerces, les aménagements urbains restent à améliorer. Cependant, le potentiel de cette commune apparaît vaste, du fait de ses réserves foncières riches d'un point de vue écologique et de ses berges de Seine. Les sablières, qui ont succédé à l'activité maraîchère dans les années 1950, abandonnent elles

aussi peu à peu le territoire, libérant de vastes espaces dont certains, déjà aménagés en plans d'eau, laissent entrevoir un avenir possible, protégé d'une urbanisation à outrance. En outre, les berges du fleuve attendent une mise en valeur, l'installation d'un parc de stockage de l'usine Simca (aujourd'hui Peugeot) ayant par exemple fait disparaître le chemin de halage. Pourtant, l'État projette aujourd'hui d'autres formes d'équipements : activités économiques diversifiées (industrielles, logistiques, technologiques, tertiaires, agricoles) favorisées par la réalisation d'équipements structurants : infrastructure routière (Francilienne), RER, port de commerce. La municipalité de Carrières relaie ces perspectives dans la révision actuelle de son plan d'occupation des sols (POS) : objectif de 20 000 habitants en 2015 ; poursuite de l'urbanisation du nouveau centre-ville afin de mieux lier le vieux Carrières aux nouveaux quartiers de Carrières Saint-Louis ; transformation des sablières des anciens terrains Vanderbilt en zone d'aménagement concerté (ZAC des Trois Cèdres) ; couverture partielle du futur tronçon de la Francilienne (qui traversera la ville du sud-ouest au nord-est) ; augmentation du coefficient d'occupation des sols (COS) pour les zones d'habitations basses. Assurément, l'avenir de la boucle de Poissy dépasse la destinée de chaque commune prise individuellement et réside dans la concertation de l'ensemble des collectivités concernées.

À l'évidence, les autres communes cherchent également à maîtriser leur développement. Mais le mouvement d'urbanisation est irrémédiable et, malgré les efforts de certaines pour maintenir une activité agricole sur leur territoire, les lotissements de maisons individuelles se multiplient. Récemment, Villennes ne réussit pas à préserver dans son intégrité le domaine d'Acqueville, pourtant protégé au titre des Sites, et accepte le lotissement partiel du parc et la transformation du château en hôtel. Médan lance dans les années 1970 une procédure de mise en valeur des terres en friche, non constructibles sur le plan d'occupation des sols. Leurs propriétaires sont mis en demeure de les remettre en culture. Pourtant la procédure, longue et lourde, s'avère finalement peu efficace. En 1987, le Conseil général des Yvelines

adopte le dispositif législatif des espaces naturels sensibles (ENS). Il choisit un secteur test, dans lequel figurent Orgeval (avec 635 hectares sur les 1 553 que compte la commune), Poissy et Villennes-sur-Seine (181 hectares sur 498) pour informatiser son atlas. Les résultats du croisement de nombreux paramètres rendent possible une démarche de planification écologique visant à mieux gérer ces espaces, notamment grâce à la possibilité d'exercer un droit de préemption. Cependant, le cap apparaît difficile à maintenir, tant les pressions foncières sont fortes. Orgeval se trouve en outre confrontée à une double urbanisation : résidences sur les coteaux et zones d'activités dans le couloir formé par l'autoroute et la nationale 13. Ces installations liées à l'usage de l'automobile (centres commerciaux, restaurations standardisées, PME) constituent un phénomène de "porte de ville" que l'on retrouve le long de tous les grands axes à la périphérie des métropoles. Leurs implantations, réalisées de manière anarchique, apparaissent aujourd'hui totalement déconnectées du bourg.

À nouveau, la destinée de ces communes des Yvelines est en renouvellement depuis trente ans. Elles perdent leur vocation mixte - agriculture et villégiature - au profit d'une vocation de banlieue résidentielle. Toutefois ce territoire, comme souvent "la banlieue", reste à la recherche d'une inventivité architecturale comparable à celle qui caractérise la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Aujourd'hui, dans les nouveaux lotissements, règne le stéréotype de la non-architecture de style "Île-de-France" forgée par certains promoteurs et vantée dans leurs publicités. Souhaitons que les efforts actuels pour la revalorisation de la profession d'architecte ainsi que les débats sur la ville et ses aménagements urbains bénéficient à ce territoire où perdure un cadre de vie agréable. Les Alluets-Le-Roi, la plus petite commune présentée dans cet ouvrage, donne l'exemple avec la construction, grâce à un contrat rural, d'un complexe comprenant école maternelle, école primaire et salle polyvalente. Cette architecture délibérément contemporaine, choisie sur concours, s'intègre dans le paysage environnant tout en jouant son rôle urbain de limite construite entre le village et la campagne.



Groupe scolaire et salle polyvalente aux Alluets-Le-Roi. L'agence d'architecture Fournier-Bathellier, installée à Clamart, réalise cet ensemble d'équipements publics, en deux phases successives, durant les années 1990. Les qualités plastiques du projet sont reconnues immédiatement puisque les auteurs sont lauréats des albums de la jeune architecture* en 1992.

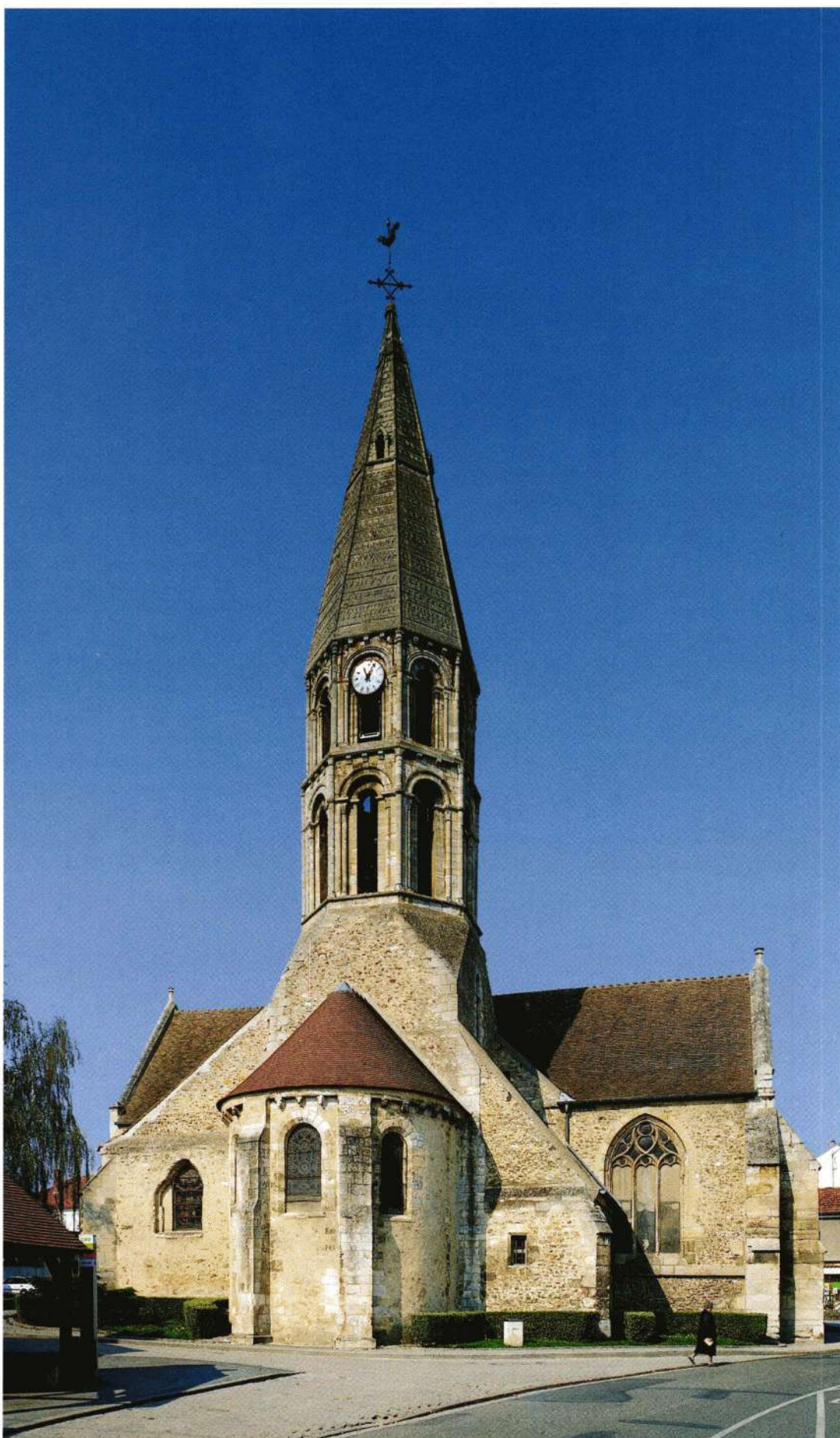
Honorer Dieu : l'architecture religieuse

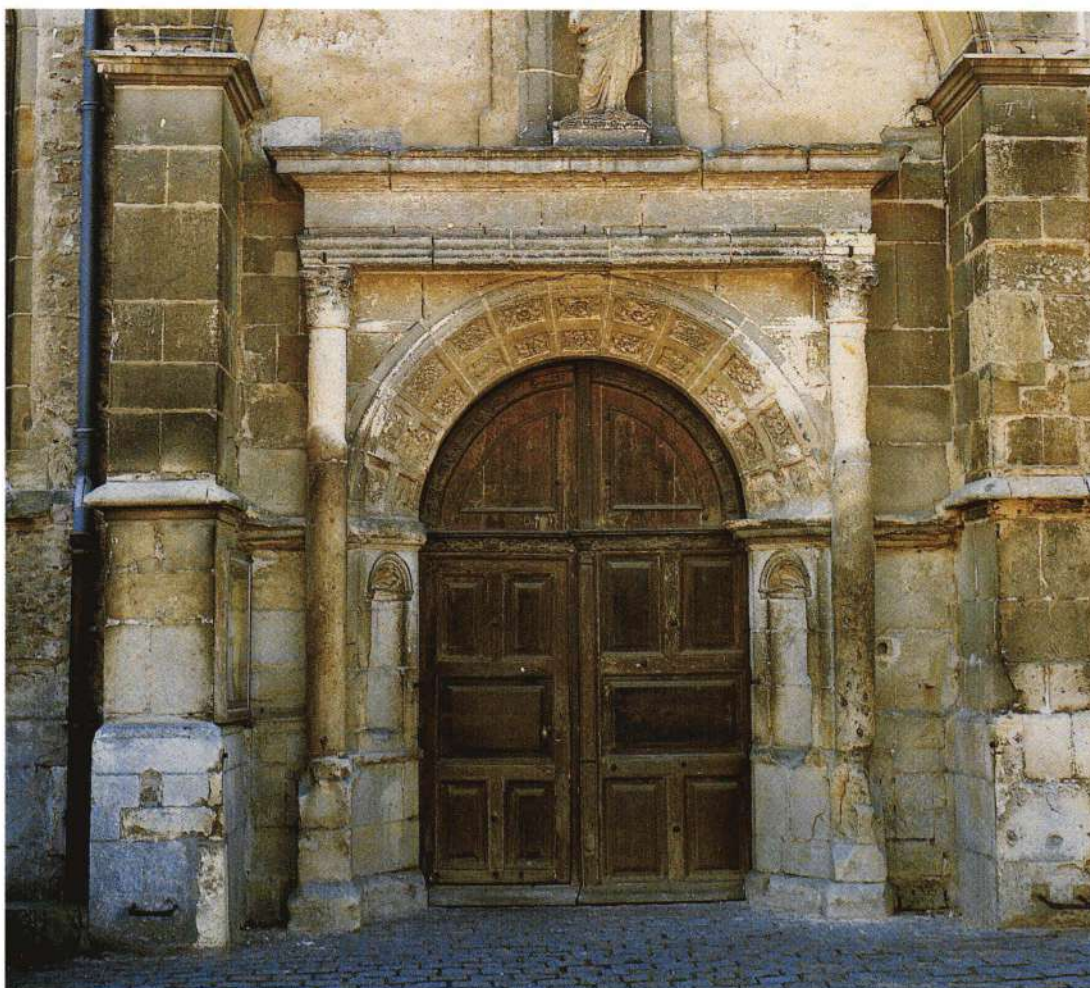
Église paroissiale Saint-Pierre-Saint-Paul Orgeval

Clocher Cl. M.H.
Église I.S.M.H.

Le chevet est dominé par un harmonieux clocher d'époque romane qui, comme l'abside* qui le précède, est édifié dans le second quart du XII^e siècle. Il subit une restauration drastique par l'architecte diocésain Blondel de 1845 à 1847. De plan octogonal, il est surmonté d'une flèche en pierre culminant à 32 mètres. On y retrouve à la fois les qualités constructives et la finesse décorative des bâtisseurs romans. En effet, le passage de l'assise quadrangulaire de la croisée aux étages polygonaux est assuré par des talus* triangulaires. Pour le décor, de fines colonnettes masquent les arêtes des faces et se prolongent au-delà par des tores* convergents. Bien que très restauré, ce clocher qui associe flèche de pierre ornée de motifs imbriqués et plan octogonal appartient à une série dérivée de Notre-Dame de Poissy où l'on retrouve aussi les petites lucarnes sous gâbles* disposées aux deux tiers de la hauteur. L'église voisine de Feucherolles, présente un parti similaire avec un étage en moins.

R. B.





Le portail latéral nord

Donnant accès à l'unique collatéral de l'église, il porte la date de 1549. Sa composition d'ensemble, avec un entablement* soutenu par des colonnes corinthiennes, est caractéristique de la Renaissance classique. Le plus bel élément en est l'intrados* à deux rangées de caissons ornés de motifs floraux et d'angelots joufflus. Cette sculpture très décorative est largement répandue dans le Val-d'Oise voisin (Livilliers, Marines).



Vue intérieure

L'absence d'éclairage direct de la nef ainsi que son couvrement à la même hauteur que le collatéral confèrent une originalité certaine à cette église en l'apparentant aux églises-halles. Le manque de conception d'ensemble et les différentes étapes de la construction se lisent aisément : au fond l'abside voûtée en cul-de-four* et la solide travée droite du chœur (second quart du XII^e siècle) qui supporte la tour, puis la croisée du transept dont les ogives au profil largement mouluré retombent en pénétration directe sur des piles cylindriques (vers 1490). Enfin, au premier plan, les ogives surbaissées et les arcs doubleaux* en anse-de-panier reposent sur des piles aux chapiteaux ioniques simplifiés qui datent de l'adjonction du collatéral au nord (1549).

R. B.

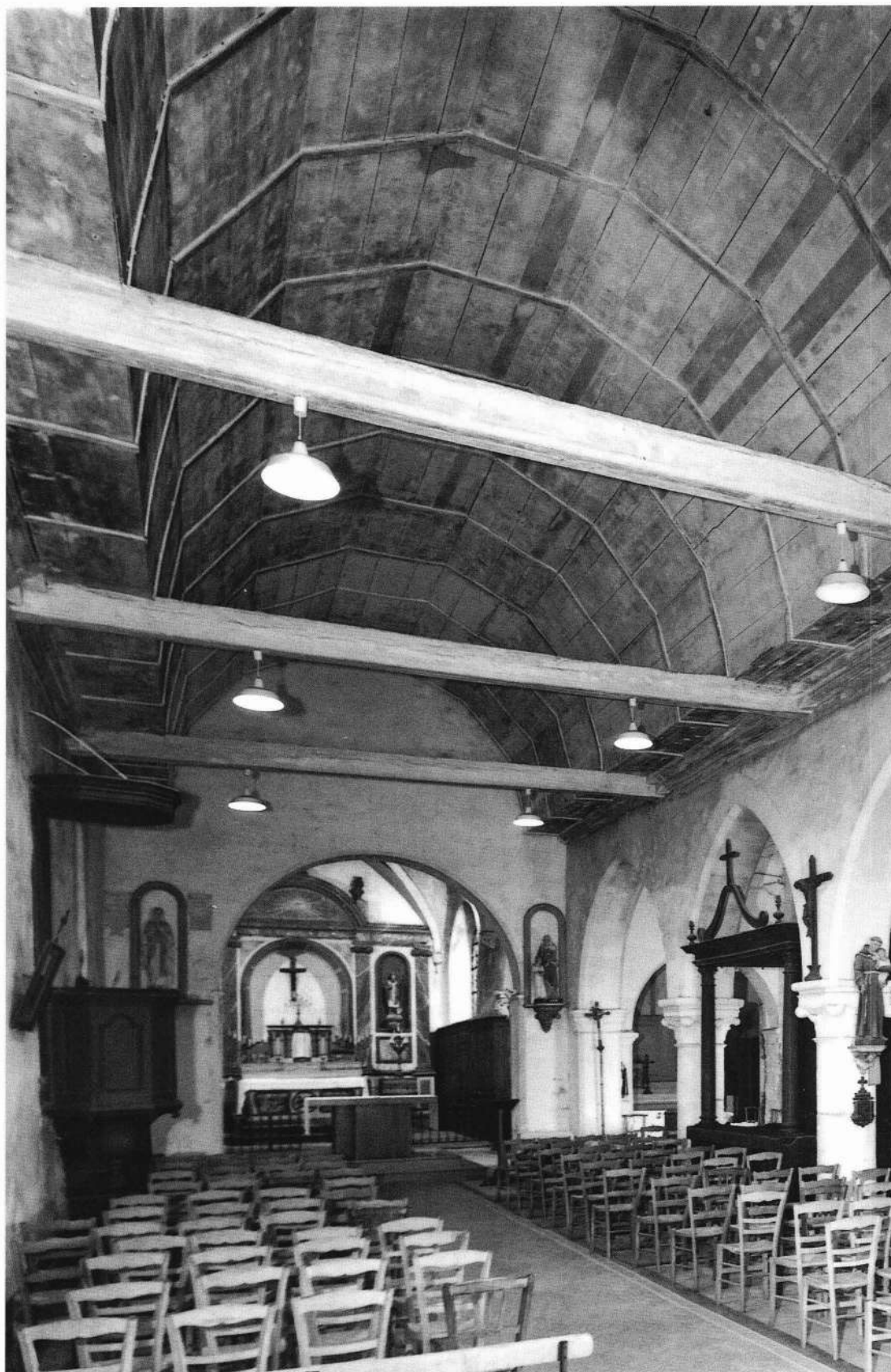


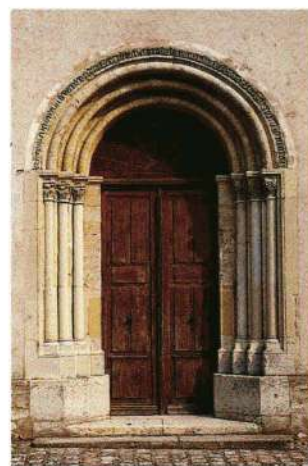
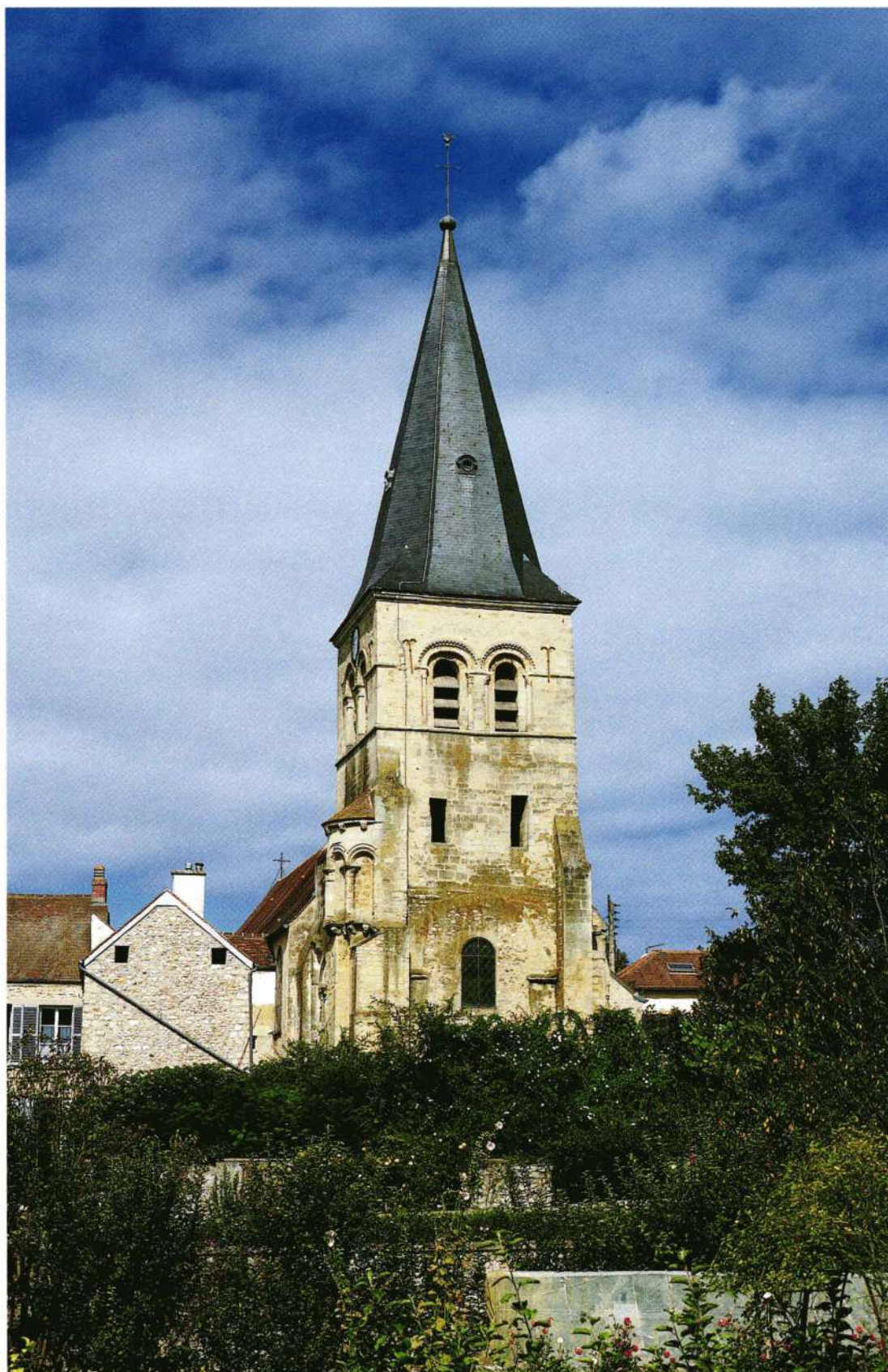
**Église paroissiale
Saint-Nicolas
Les Alluets-Le-Roi**

Cette église, dont la nef à un seul collatéral est couverte d'une charpente lambrissée du XVI^e siècle, nous rappelle que ce mode de couverture, très fréquent dans la région à l'époque romane, est réapparu à la Renaissance, notamment dans le Vexin normand. Le vaisseau principal conserve ses piles monocylindriques, arcades brisées et chapiteaux à crochets d'une très belle facture, caractéristiques de la première moitié du XIII^e siècle.

Les arcs ouvrant sur le chœur et la chapelle latérale sud reposent sur des impostes chanfreinées dont le caractère fruste atteste l'existence du sanctuaire au XII^e siècle. Le chœur est voûté au XVI^e siècle et ses ogives retombent sur des culots* sculptés d'une grande finesse et plasticité comme cet homme chevauchant un lion, sans doute Samson.

R. B.





**Église paroissiale
Saint-Martin
Crespières**
I.S.M.H.

L'église, construite au milieu du XII^e siècle, subit plusieurs remaniements. Dans son état actuel, la tour-clocher domine le chevet de l'église, alors qu'à l'origine, elle devait former une travée d'avant-chœur. On distingue encore l'arc qui ouvrait sur le sanctuaire. Cette disparition donne à la tour une allure élancée très différente de celle de la façade ouest où seul l'étage à baies jumelles en plein-cintre émerge du toit de la nef. La flèche en ardoise est, elle aussi, le résultat d'une réfection. On ignore quand le chœur a été détruit, mais les plans anciens permettent de situer cette destruction avant 1740. Le collatéral nord est ajouté au XIII^e siècle.

Le portail concentre tout le décor de la façade dans un jeu subtil de colonnettes à ressauts et dans la frise sculptée de palmettes qui souligne la dernière voussure.

À gauche, le presbytère, très remanié, comporte un passage qui permet de communiquer directement avec l'église.

R. B.

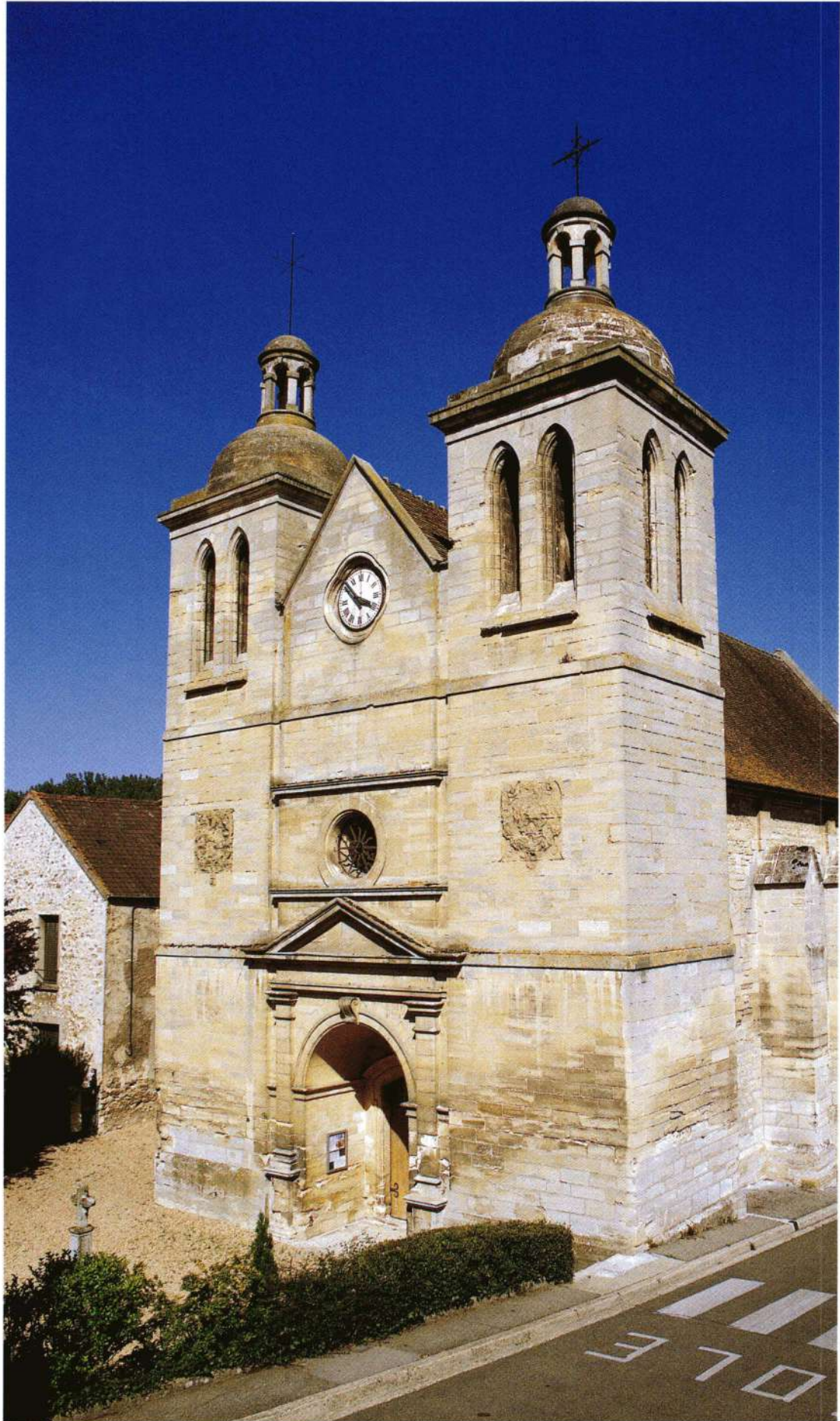
Honorer Dieu : l'architecture religieuse

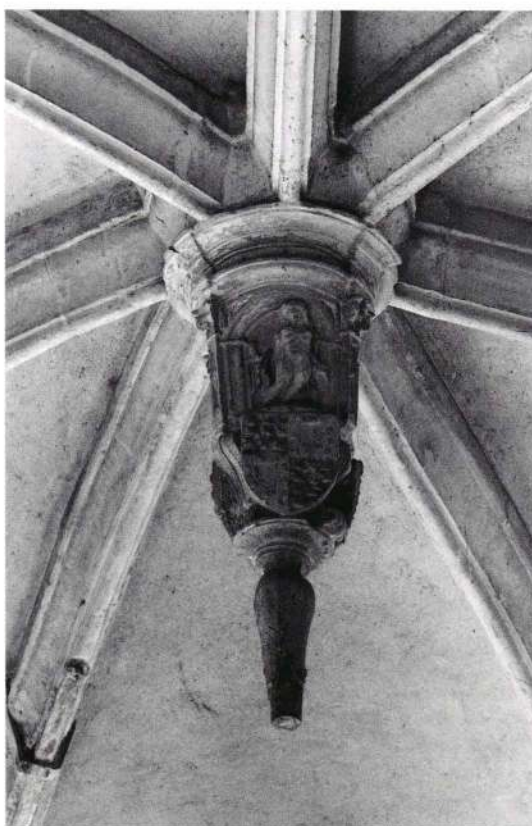
**Église paroissiale Saint-Germain-de-Paris-Saint-Clair
Médan**
I.S.M.H.

Curieusement située à flanc de coteau et à l'écart du village, cette église, dont la dédicace à Saint-Clair est un héritage de la précédente église paroissiale, est construite en 1635 pour le seigneur de Médan, Jean Bourdin, comme sa pierre tombale l'atteste encore. En pleine période baroque, le parti choisi reste largement tourné vers la tradition médiévale : une façade à deux tours avec pignon triangulaire et ouvertures en arc brisé. De même, à l'intérieur, le mode de voûtement choisi pour l'unique vaisseau central est la croisée d'ogive. Seuls les dômes de pierre surmontés de lanternons et les pilastres toscans portent la marque du XVII^e siècle.

La façade a été malmenée pendant la Révolution : les armes du seigneur ont été martelées et on pouvait encore récemment lire une reconnaissance en l'Être suprême peinte au pochoir sur la frise lisse de l'entablement.

R. B.





**Église paroissiale Saint-Léger
Morainvilliers**
I.S.M.H.

La massive tour-clocher située sur l'avant-dernière travée de l'unique collatéral est la partie la plus ancienne de l'édifice.

Traditionnellement datée du second quart du XII^e siècle, elle est en fait très remaniée : ouvertures en œil-de-bœuf au niveau supérieur et voûtes d'ogive au rez-de-chaussée. Son escalier est accolé au large contrefort de l'angle nord-est, particularité que l'on retrouve aux Alluets-Le-Roi. Le reste de l'édifice est reconstruit au milieu du XV^e siècle, comme en témoignent à l'extérieur une baie flamboyante et le portail en arc segmentaire. À l'intérieur, deux belles clés pendantes de la première moitié du XVI^e siècle ornent les voûtes de l'abside et de la chapelle de la Vierge. La première illustre les trois Vertus théologiques*, l'Espérance, la Foi et la Charité. On voit ici la Charité se dépouillant de ses vêtements. L'écu écartelé est aux armes des familles de Morainvilliers et de Maule. Le décor de la clé de la chapelle de la Vierge est essentiellement ornemental : il associe godrons*, volutes, feuillages et rubans. Seul le crâne est là pour rappeler l'omniprésence de la mort.

R. B.



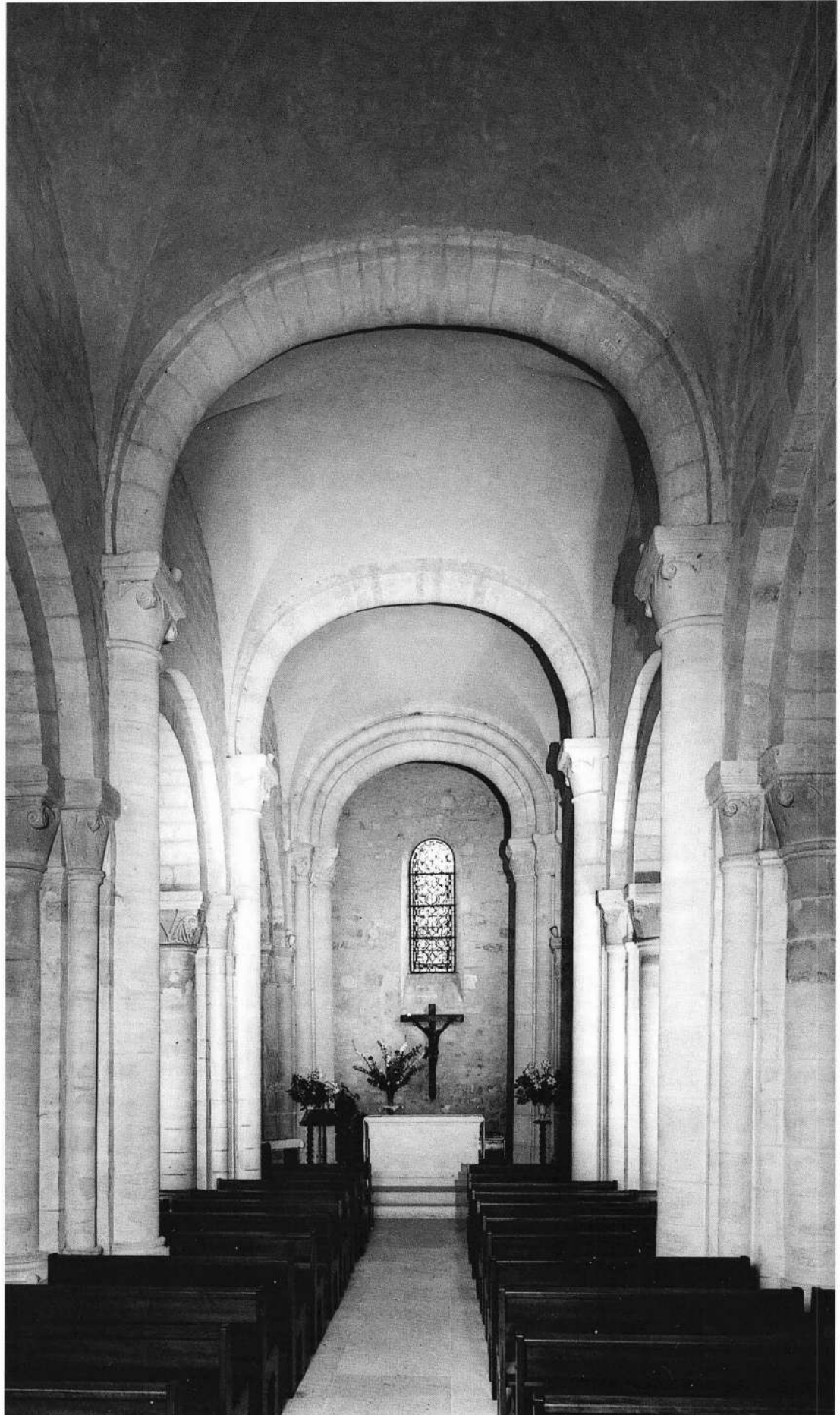
Honorer Dieu : l'architecture religieuse

**Église paroissiale
Saint-Nicolas
Villennes-sur-Seine
I.S.M.H.**

L'église qui date du début du XII^e siècle a perdu son chevet, reconstruit sur un plan rectangulaire après la guerre de Cent Ans. Le vaisseau central, de quatre travées, est aveugle et l'éclairage n'est donc qu'indirect. Son originalité vient de ses voûtes d'arêtes, inhabituelles à cet emplacement en Île-de-France. Leur présence explique la robustesse des piles quadrangulaires cantonnées de demi-colonnes qui supportent des arcs doubleaux moulurés soit d'un gros tore dans la nef, soit d'un profil rectangulaire dans les collatéraux. Les deux rangs de claveaux nus des arcades retombent sur des supports distincts, ce qui multiplie les articulations. Le décor de toute cette partie est très sobre.

En revanche, à l'entrée du chœur, l'arc doubleau est plus richement mouluré et, surtout, la sculpture des chapiteaux beaucoup plus fouillée. On y retrouve le vocabulaire ornemental roman qui associe palmettes, entrelacs et monstres décoratifs à des scènes narratives. On reconnaît un personnage surmonté de deux lions affrontés qui pourrait être Daniel dans la fosse aux lions et le mauvais riche dont l'âme est directement recueillie par le Diable.

R. B.





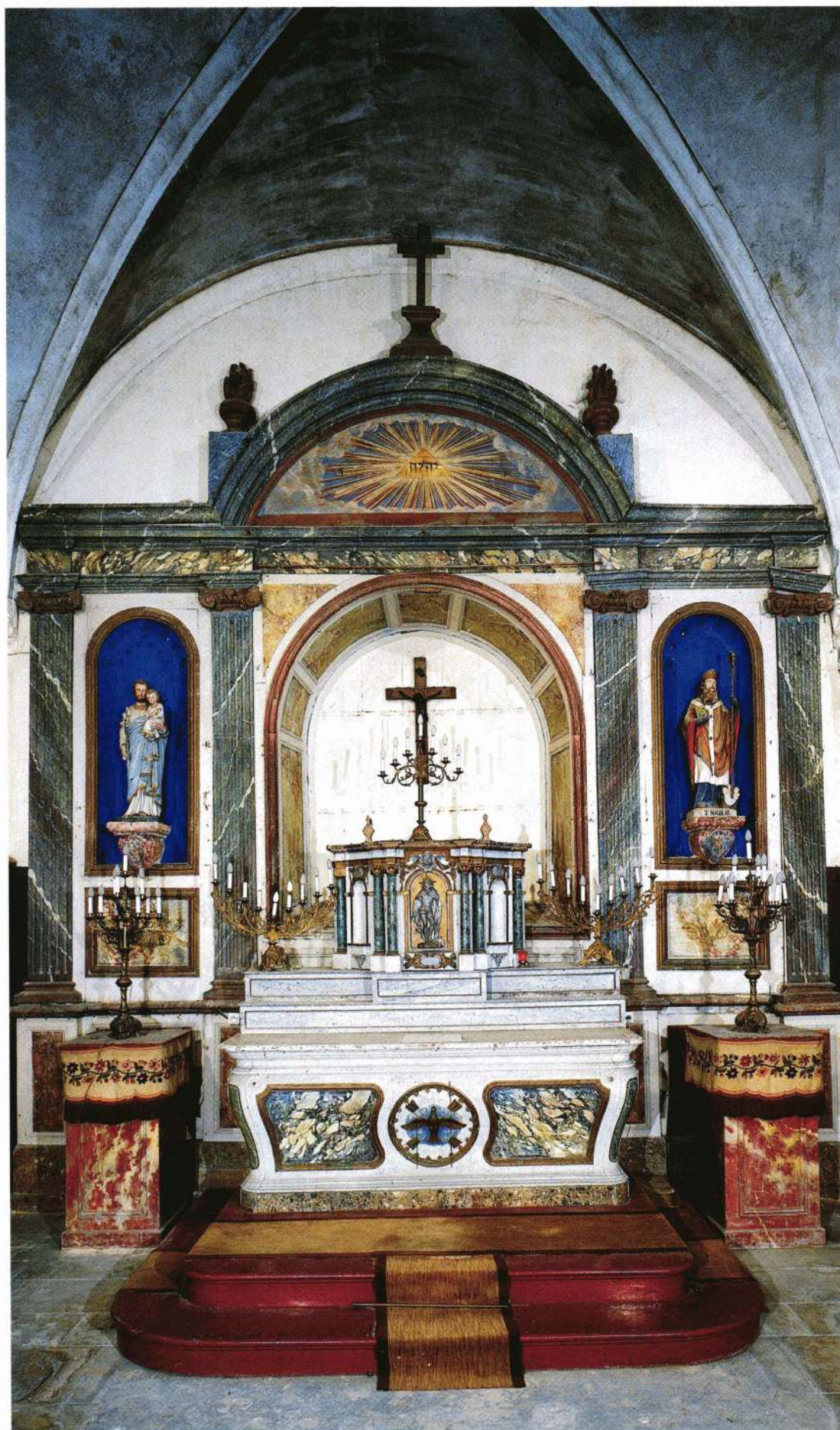
Les ensembles d'autel* sont homogènes, comme aux Alluets, ou procèdent par assemblage d'œuvres réalisées à des dates distinctes, comme à Orgeval. Ils témoignent alors des habituels remaniements que subissent les décors monumentaux.

Depuis le Concile de Vatican II, l'autel, une sobre table dépourvue de tout décor qui pourrait gêner la vision, est placé au milieu du chœur. Ainsi, l'ensemble des Alluets, accolé au chevet plat, a été récemment démonté. Grâce à l'intervention du service départemental des Antiquités et Objets d'Art (AOA), il est restauré et sera remonté dans le bas-côté en 2002, après l'achèvement de travaux entrepris dans l'église. L'ensemble d'Orgeval, comprenant un autel secondaire dédié à la Vierge, est implanté dans le bras nord du transept.

Ensemble de l'autel de la Vierge Église Saint-Pierre-Saint-Paul, Orgeval

L'autel galbé, en bois peint faux marbre, pourrait dater du XVIII^e siècle. Il est surmonté d'un retable architecturé fortement remanié dans la première moitié du XIX^e siècle. Au centre, la niche abrite une statue de la Vierge qui proviendrait de l'abbaye d'Abbécourt. Le retable obstrue une vaste baie, visible à l'extérieur et dont, à l'intérieur, apparaît seulement le tympan ajouré, totalement masqué au début du XX^e siècle mais dégagé depuis. L'imposant tabernacle, de près de deux mètres de large, en bois peint et doré, date de la seconde moitié du XVII^e siècle. Il se réfère à une composition architecturale en vogue à l'époque : des colonnes torsées ornées de feuillage – celles du baldaquin de Saint-Pierre de Rome du Bernin étant les plus célèbres – encadrent des niches et supportent un niveau d'attique. Le dôme le surmontant a disparu.





**Ensemble du maître-autel
Église Saint-Nicolas, Les
Alluets-Le-Roi**

Cet ensemble, datant de la seconde moitié du XVIII^e siècle, est une œuvre de menuiserie peinte en faux marbre. L'autel galbé, orné de la colombe du Saint-Esprit, est surmonté de deux gradins, destinés à recevoir des chandeliers. Le second supporte également le tabernacle (dont le couronnement a disparu); sur sa porte figure un haut-relief du Christ en Bon Pasteur. Disposition la plus fréquente, le retable se compose de trois travées, séparées par des pilastres cannelés d'ordre ionique et ornées de niches. La restauration a essentiellement porté sur le traitement des bois, infestés par endroits d'un champignon appelé mэрule et ayant, en outre, beaucoup souffert de l'humidité.

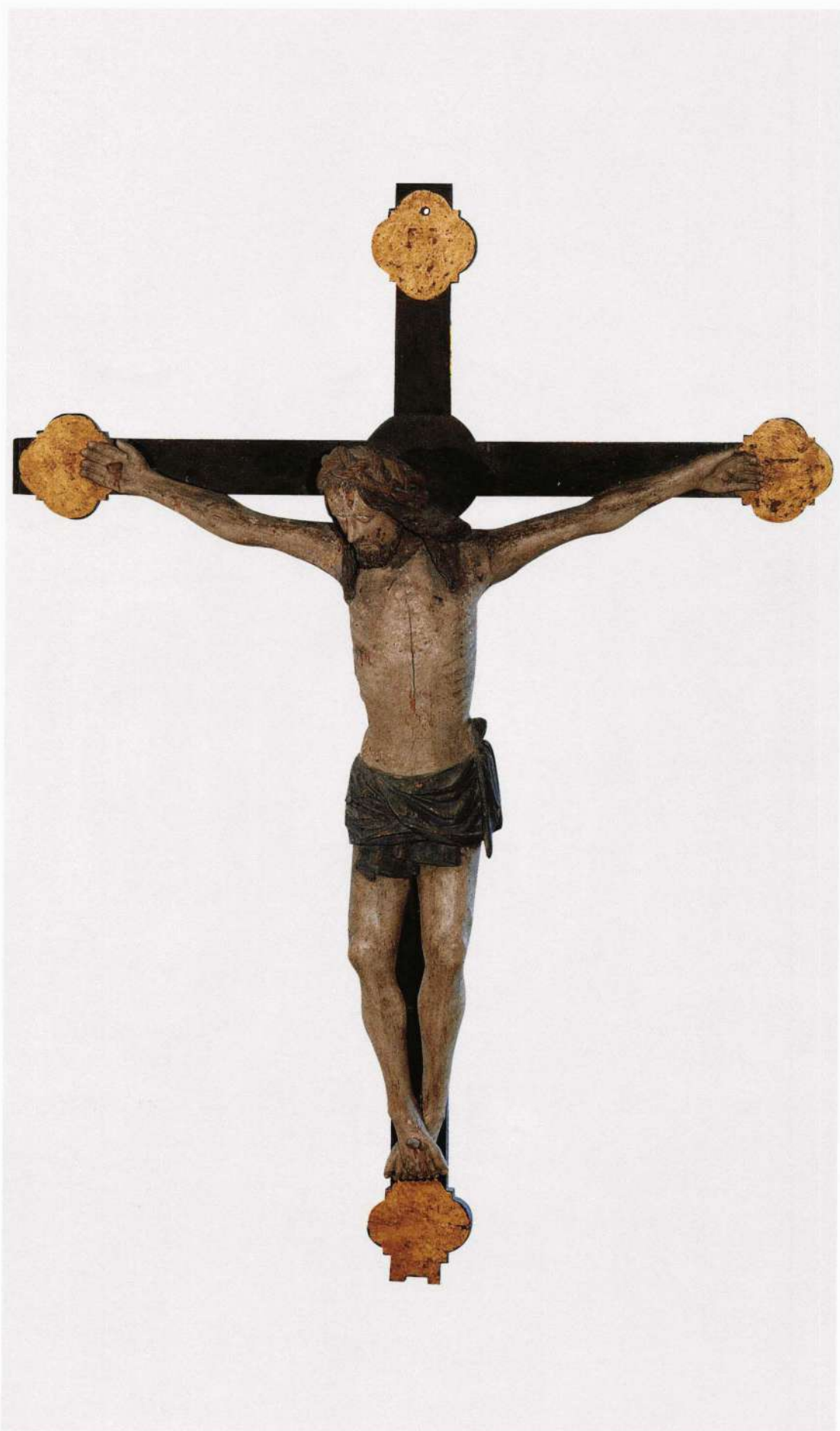
Selon l'iconographie habituelle, le Christ est figuré mort, le corps droit, la tête retombant sans expression de douleur, la taille ceinte d'un perizonium* court, noué sur le côté, les pieds cloués l'un sur l'autre. Les statues ne présentent pas moins de nombreuses variantes.

Christ en croix
Église Saint-Léger,
Morainvilliers

Bois peint. H. 155 l. 136
Cl. M.H.

Il porte une large couronne d'épines tressées ; ses longues mèches ondulées sont en partie rejetées en arrière et on retrouve dans la barbe soigneusement séparée en boucles juxtaposées la recherche décorative apparue au siècle de Saint Louis. Le visage, large et plat est presque serein. La représentation du corps, plutôt chétif, est encore tributaire de l'héritage byzantin : les côtes sont schématisées par des traits obliques. Mais, signe d'une évolution, l'abdomen est limité par un arc de cercle largement ouvert et deux lignes verticales en symbolisent les muscles. Cette anatomie suggérée, les jambes en rotation interne, le plissé décoratif du perizonium autorisent une datation dans la première moitié du XV^e siècle. Les quadrilobes qui devaient porter les symboles des évangélistes sont aujourd'hui illisibles. Ils sont placés trop près du Christ pour que cet emplacement soit d'origine.

R. B.





Christ en croix
Église Saint-Martin,
Cresprières
Bois peint. H. 118 l. 88
Cl. M.H.

Ce Christ, à l'anatomie beaucoup plus musclée que le précédent, atteste l'évolution survenue dans le rendu des formes, dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Les pectoraux bien développés sont séparés par un sillon vertical correspondant au sternum. La musculature est traitée de manière nouvelle : extrémités des côtes sous forme de petites boules, muscles de l'abdomen divisés en trois. La forme triangulaire du visage, les deux boucles qui tombent de part et d'autre, l'absence de couronne, sont très proches du Christ de Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines).

R. B.



b



c



a

Vierge à l'Enfant (a)

Église, Crespières

Bois doré. H. 131, I.S.M.H.

La sérénité qui se dégage de l'œuvre procède à la fois d'une composition équilibrée par les deux lignes convergentes des bras de la Mère et de l'Enfant et de leur geste accueillant, tourné vers les fidèles. Bien que discrète, la référence à l'antique est là : une longue robe aux plis fluides, une ceinture placée haut sous la poitrine, un lourd manteau roulé à l'horizontale autour de la taille puis descendant en lignes obliques le long du corps, l'arête vive du nez, le profil rond et le menton bien marqué de la Vierge. Quant à l'Enfant, représenté nu, ce qui est fréquent, il est très proche de ces putti joufflus chers aux sculpteurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Vierge à l'Enfant (b)

Église, Les Alluets-Le-Roi

Pierre. H. 140, Cl. M.H.

Comme de très nombreuses Vierges à l'Enfant du XIV^e siècle en Île-de-France, elle porte une couronne et montre un visage placide, large et plat, aux lèvres fines esquissant un pâle sourire, encadré d'une abondante chevelure ondulée, un léger hanchement du côté de l'Enfant aux courts cheveux frisés, tenant une pomme. Mais elle en diffère par l'ample chute de plis provoquée par le relèvement du manteau sur le bras droit. Cette particularité, que l'on trouve notamment chez les apôtres de l'abbaye du Bec (Eure), permet une datation autour des années 1390-1410.

Vierge à l'Enfant (c)

Église, Orgeval

Bois peint doré. H 125, Cl. M.H.

En cours de restauration, cette œuvre proviendrait de l'abbaye voisine d'Abbécourt, détruite à la Révolution. Selon une formule déjà répandue au XIV^e siècle, la Mère tient le pied droit de l'Enfant, mais le thème iconographique est traité avec une plus grande liberté, notamment dans la position de Jésus, tourné vers le spectateur, les jambes nues croisées. Le style du visage ovale de la Vierge – le front bombé, les cheveux traités en rouleaux, les yeux en amande, mi-clos, la bouche presque pincée – et celui du drapé – à la fois cassé latéralement en une série de profonds plis en V et tombant doucement sur son genou droit – concourt à une datation du début du XVI^e siècle.

R. B.



b

Chasuble* (a)
Église Saint-Germain-de-Paris-Saint-Clair, Médan
Cl. M.H.

Cette pièce, tout à fait exceptionnelle, aurait été donnée à la paroisse par Louis XIV mais rien ne l'atteste avec certitude. Elle est constituée d'un tissu façonné de soie jaune et de fils d'or probablement du début du XVIII^e siècle et est ornée d'orfrois*, au motif, cruciforme dans le dos et d'une simple bande verticale sur le pan avant. Les orfrois, réemployés, datent du milieu du XVI^e siècle. Leur tissu de lin écriu, brodé de fils d'or et d'argent ainsi que de soies polychromes, est rapporté à points couchés rentrés. Les personnages, réalisés suivant la même technique sont eux aussi rapportés sur le fond brodé. La réutilisation de ces broderies dans la confection d'un nouveau vêtement nécessita des adaptations visibles notamment dans la base de la croix manifestement recoupée. Quatre scènes forment le décor du dos de la chasuble. Elles représentent :

- au centre, la Visitation. La Vierge, enceinte, rend visite à sa cousine sainte Elisabeth, elle-même enceinte de saint Jean-Baptiste. Détail de sainte Élisabeth (b).
- en dessous, les figures de saint Pierre et du prophète Osée.
- à droite, saint Pierre et saint Paul (c).
- à gauche, saint Jean l'Évangéliste et le prophète Isaïe (d).



a



Les personnages s'inscrivent dans un décor architectural formé d'un sol pavé selon un décor de damiers, créant ainsi un effet de perspective, et de colonnes, qui dans la partie centrale, sont surmontées d'un arc en accolade se terminant par un fleuron. Une tapisserie tendue, ornée de chevrons entrelacés, ferme la composition. Cette mise en situation est fréquente dans l'art du vitrail de la fin du XV^e siècle. Les têtes rebrodées d'équidés sont sans doute apocryphes et constituent une référence fantaisiste aux armes du seigneur Jean Bourdin, commanditaire de l'église. En Île-de-France, on ne connaît qu'un seul exemple de broderies contemporaines similaires ainsi réutilisées, une chasuble conservée à l'Hôtel-Dieu d'Étampes.



Honorer Dieu : l'art sacré

Bas-relief, la Glorification de la Vierge
Église Saint-Léger, Morainvilliers
H. 150. l. 210
Cl. M.H.

La Vierge en majesté tient l'enfant Jésus dans ses bras. Elle est entourée d'angelots et couronnée par deux d'entre eux. Il ne s'agit pas pour autant de la représentation du Couronnement de la Vierge, scène où le Christ, qui intronise sa mère dans le ciel, figure toujours adulte.

Ce bas-relief de bois polychromé et doré, donné à la paroisse en 1841, est alors peint par le curé avant d'être placé au-dessus du maître-autel. Il est situé aujourd'hui à droite dans le chœur, en pendant d'un Christ en croix. La facture malhabile rend sa datation aléatoire, mais il pourrait s'agir d'une œuvre du XVIII^e siècle.

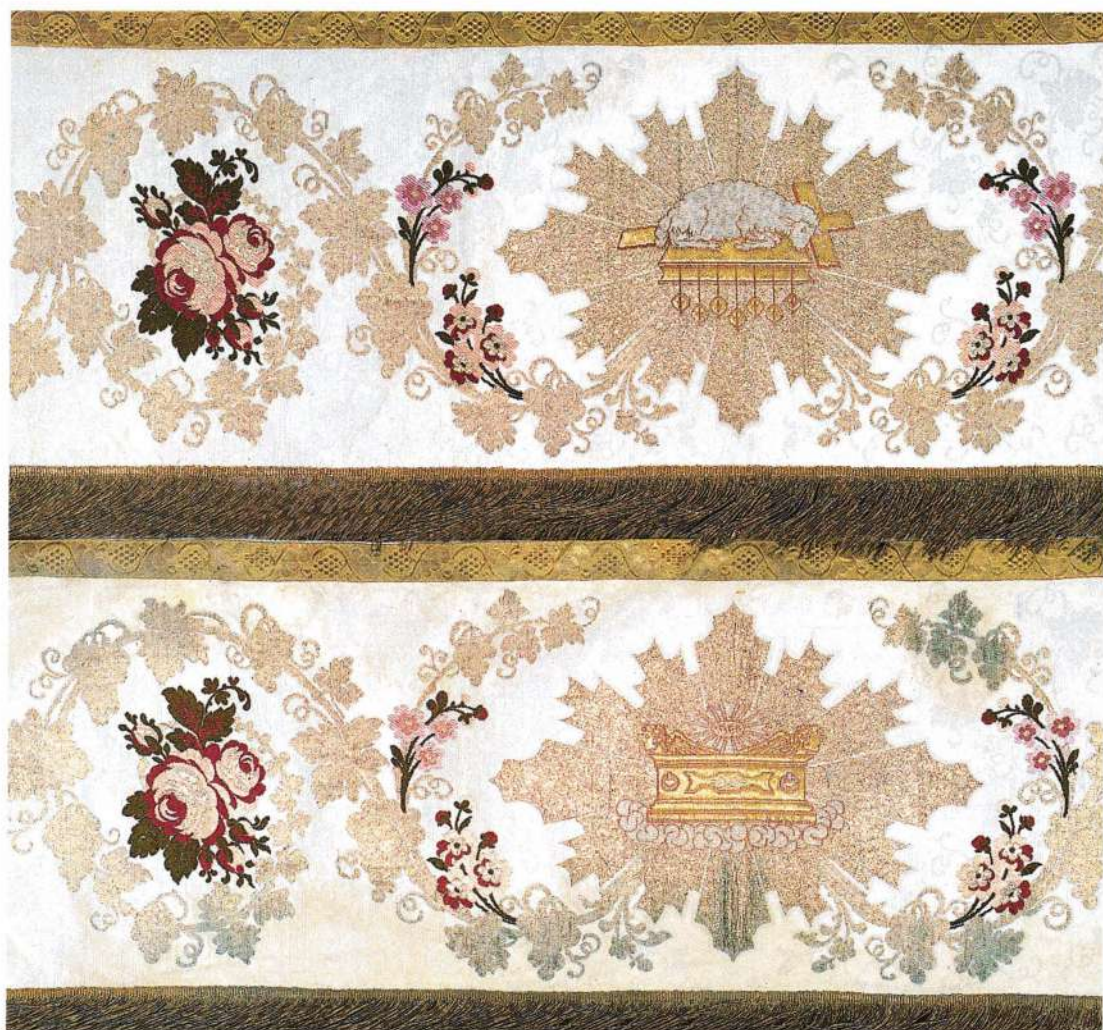


Tenture de dais*
du Saint-Sacrement
Église Saint-Martin, Crespières
H. 41 l. 192 et 136

Ce dais est incomplet puisque seules sont conservées quatre pièces, le ciel ayant disparu. Les pans sont constitués d'éléments de damas de soie blanche ornée d'un décor floral, lui-même broché de fils de soie d'or et polychromes. Le premier motif central évoque l'Apocalypse de saint Jean dans lequel l'Agneau, symbole du Christ, est seul capable d'ouvrir le Livre, scellé de sept sceaux, contenant la Révélation. Le second motif représente l'Arche d'Alliance, coffre dans lequel Moïse plaça les Tables de la Loi.

Le registre paroissial indique que ce dais fut offert en 1730 par la reine Marie Leszczyńska, épouse de Louis XV.

L'œuvre devrait bientôt faire l'objet d'une protection au titre des Monuments historiques.





Statue de saint Pierre, pape
Chapelle Saint-Jean, Orgeval
H. 153. l. 70
Cl. M.H.

Saint Pierre est assis sur le trône papal et bénit l'assistance. La composition, datant de la seconde moitié du XV^e siècle, en bois taillé et peint sur une couche d'apprêt, est présentée ici avant restauration. L'œuvre est en mauvais état, l'attribut de la main gauche – une crosse papale ? – manque, et gâtée par une polychromie récente. Le traitement sommaire des mains du saint et des drapés de son habit contraste avec celui, très fouillé, de son visage, tout en finesse et en équilibre. Les yeux ridés en amande, les pommettes saillantes, la bouche fine aux commissures pincées évoquent un style réaliste.



d

De la restauration à la réattribution

La Pentecôte (a)
Église Saint-Léger,
Morainvilliers
H. 200 l. 130
Cl. M.H.

Au milieu du XVIII^e siècle, deux peintres français au patronyme identique, tous deux membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, prennent soin de choisir des noms différents afin de ne pas être confondus. Le plus célèbre est Jacques Dumont dit le Romain, car jeune et désargenté, il a fait à pied le voyage vers la ville éternelle avant d'être admis à l'Académie. Jean-Joseph Dumont transforme, pour sa part, son patronyme en Dumons, dit Dumons de Tulle, en référence à sa ville natale.

L'histoire du tableau de Morainvilliers prouve que ces précautions sont loin d'avoir été inutiles. L'œuvre est citée dans l'inventaire des biens de la Fabrique comme "peint par M. Dumont en 1747" et, faute d'autres documents, elle est classée au titre des Monuments historiques sous le nom de Dumont le Romain. En effet, son mauvais état de conservation (c) rend la signature presque illisible. La très récente restauration de cette toile permet de retrouver l'intégralité de l'inscription située sur le dallage de pierre : "peint par J. J. Dumons en 1749" (b).

Jean-Joseph Dumons, né à Tulle en 1687, est resté fidèle au Limousin puisque, peintre du roi Louis XV, il consacre l'essentiel de sa carrière, entre 1730 et 1755, à collaborer avec les lissiers d'Aubusson. Fournissant régulièrement des cartons pour la manufacture et formant une génération d'artistes à des dessins plus ambitieux que les simples verdure,



c



il impose en outre les célèbres modèles de la seconde tenture chinoise, qu'il a créés avec Boucher pour la prestigieuse manufacture de Beauvais. En revanche, sa production religieuse est pratiquement tombée dans l'oubli et cette ré-attribution constitue un jalon important dans sa redécouverte.

Sur un fond d'architecture classique, les apôtres sont touchés par la flamme divine qui leur permettra de transmettre le message du Christ. Dans cette scène au clair-obscur prononcé se détachent deux figures en pleine lumière.

Saint Pierre, au premier plan, écarte les bras dans une gestuelle qui met en valeur la qualité d'exécution de ses mains. L'expression du visage de la Vierge, qui occupe la position centrale, montre que Dumons a parfaitement su assimiler les leçons de son professeur, le portraitiste François de Troy.

Tout récemment, grâce à son statut d'œuvre classée, des financements sont mis en place pour la restauration de ce tableau, sous le contrôle du service des Monuments historiques. La toile d'origine est très affaiblie et déchirée sur les bords, les manques de matière picturale laissent apparaître la préparation rouge caractéristique de la période. Un rentoilage permet une mise en tension correcte sur un nouveau châssis tout en préservant la toile d'origine. La couche picturale, très encrassée, est nettoyée (d). Les vernis anciens présentant des chancis* sont régénérés. L'enlèvement de quelques repeints du XIX^e siècle est nécessaire. En revanche, les repentirs dans le positionnement des mains de saint Pierre, marquant les hésitations de l'artiste, sont conservés.

La restauration du cadre montre que le revers de celui-ci ne possède qu'une mince feuillure. La finesse du décor feuillagé laisse penser qu'il faisait à l'origine partie intégrante d'un lambris.

S. P.



b



b

Copies, citations et dérivations

Les églises de France abritent un grand nombre de copies de tableaux religieux anciens célèbres. Mais, au XIX^e siècle, il devient très courant d'y trouver des œuvres qui, citant ouvertement leurs références, n'en sont pas moins des créations originales.

Apothéose de saint Vincent de Paul (a)

Église Saint-Martin, Crespières

H. 192 l. 110

I.S.M.H.

Ce tableau, peint en 1859 par madame Albain Potie, reprend la composition générale du tableau de Frère André, réalisé en 1730 pour le maître-autel du couvent Saint-Lazare de Paris. La comparaison avec l'original, conservé aujourd'hui à l'église de Bourg-La-Reine dans les Hauts-de-Seine (b), montre que madame Potie a travaillé à partir de la gravure inversée de Hérisset. Mais elle prend soin de regrouper les supérieurs de l'ordre lazariste sur un même côté afin de représenter, de l'autre, une résurrection de Lazare, rappelant ainsi la vocation initiale de l'ordre fondé par saint Vincent de Paul.

S. P.



a



La Fuite en Egypte (c)

H. 100 l. 125, I.S.M.H.

Le Christ et la Samaritaine (d)

H. 100 l. 152, I.S.M.H.

Église Saint-Nicolas, Villennes-sur-Seine

Parmi les nombreux tableaux que compte cette église, deux retiennent particulièrement l'attention. De dimensions semblables, ils forment des faux pendants de part et d'autre du maître-autel. Leur récente restauration permet de constater la présence d'une préparation rouge, suggérant une datation antérieure à la fin du XVIII^e siècle. L'épisode de la traversée du Nil par la Sainte Famille, pendant la Fuite en Egypte, est importé en France par Poussin. Dans cette toile, le peintre fait appel à des gravures d'après Tempesta pour camper le personnage du passeur, alors que les canons des figures principales sont liés à l'art français de la première moitié du XVII^e siècle. En revanche, le style adouci de l'Apparition du Christ à Marie-Madeleine est caractéristique de l'art de la fin du règne de Louis XIV. L'attitude de la sainte est d'ailleurs inspirée par l'œuvre de Louis de Boullogne.

S. P.



d

Vivre et travailler à la campagne : les villages

Cour commune **Rue Sainte-Anne, hameau de** **Bures, Morainvilliers**

Cette cour permet de desservir plusieurs habitations implantées en cœur d'îlot. Fréquente en Île-de-France, dans les villages de vigneron ou de carriers, cette organisation de l'espace se retrouve en plusieurs lieux à Orgeval. Ouverte sur la rue, la cour commune offre à des logements ou des remises d'importance modeste, un espace commun qui communique souvent avec des jardins situés à l'arrière. Toutefois, certaines cours, aujourd'hui privatisées, sont devenues inaccessibles.



Ruelle **61, Grande-Rue,** **Morainvilliers**

La ruelle dessert des jardins cultivés à l'arrière des parcelles. Photographiée ici en 1978, elle existe toujours mais très transformée. Les enduits des maisons la bordant sont refaits en ciment, tandis que les tuiles mécaniques remplacent les tuiles plates des toitures.



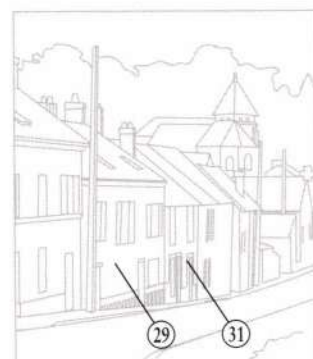


Rue de Neauphle
Entrée du village par la
D 198 en venant de Thiverval,
Cresprières

La végétation à gauche cache un lotissement récent, comme on en trouve à la périphérie de tous les villages aux alentours. Il fait face à une vaste ferme encore en activité, à droite.

Grande-Rue
Morainvilliers

Cet alignement sur la principale rue du village montre une variation autour de la maison dite "élémentaire". Chacune de ces maisons abritait autrefois deux logements accolés, dont le module de base était composé d'une porte et d'une fenêtre en rez-de-chaussée et d'une ou deux fenêtres à l'étage. Celle du 31 est sans doute la plus ancienne, figurant déjà sur le cadastre napoléonien de 1821. Celle du 29 garde son toit de tuiles plates. Si les ouvertures sont remaniées – pendant leurs proportions verticales pour un format plus horizontal, invention du XX^e siècle – la façade présente un décor d'enduit soigné et une intéressante base faite de tables recouvertes d'un enduit rocaillé.



Vivre et travailler à la campagne : les villages



Lucarne d'usage agricole (a)
59, Grande-Rue,
Morainvilliers



Lucarne de comble (b)
45, Grande-Rue,
Morainvilliers

Ces lucarnes dites "passantes" constituent une disposition fréquente de l'architecture rurale. Elles s'ouvrent au niveau du plancher, du comble ou du grenier, au nu du mur. La poulie permettant de hisser les récoltes a ici certainement disparu.

Aujourd'hui, cet élément architectural se raréfie, supprimé ou modifié lors de la rénovation des toitures. Il s'agit de deux rares exemples subsistant sur le territoire étudié.

Maison (c)
46, rue Moncel, Crespières

Inscrite dans une parcelle très étroite, cette maison de type "élémentaire" dispose d'une ou deux pièces d'habitation en rez-de-chaussée, ici surélevé par un sous-bassement à usage de resserres. L'escalier en pierre desservant l'habitation est totalement extérieur, disposition habituelle, lorsqu'il s'implante en façade. Comme les maisons de Morainvilliers, celle-ci est recouverte d'un enduit lisse. Le seul décor réside dans la manière de l'utiliser pour souligner les ouvertures et la base de l'édifice.





Maison (d)
62, rue de Feucherolles,
Orgeval

Cet ensemble, à l'origine à vocation de logis à droite, d'étable et de resserre à gauche, desservi par un escalier extérieur, pourrait dater du XVIII^e siècle. L'escalier est ici adossé au pignon du logis. Construit en bois, il est alors protégé par une paroi et un toit en appentis. Les deux corps de bâtiments conservent leur couverture de tuiles plates. Cette maison, photographiée en 1991, est aujourd'hui à l'abandon.



Maison (e)
15, rue de la Butte, Orgeval

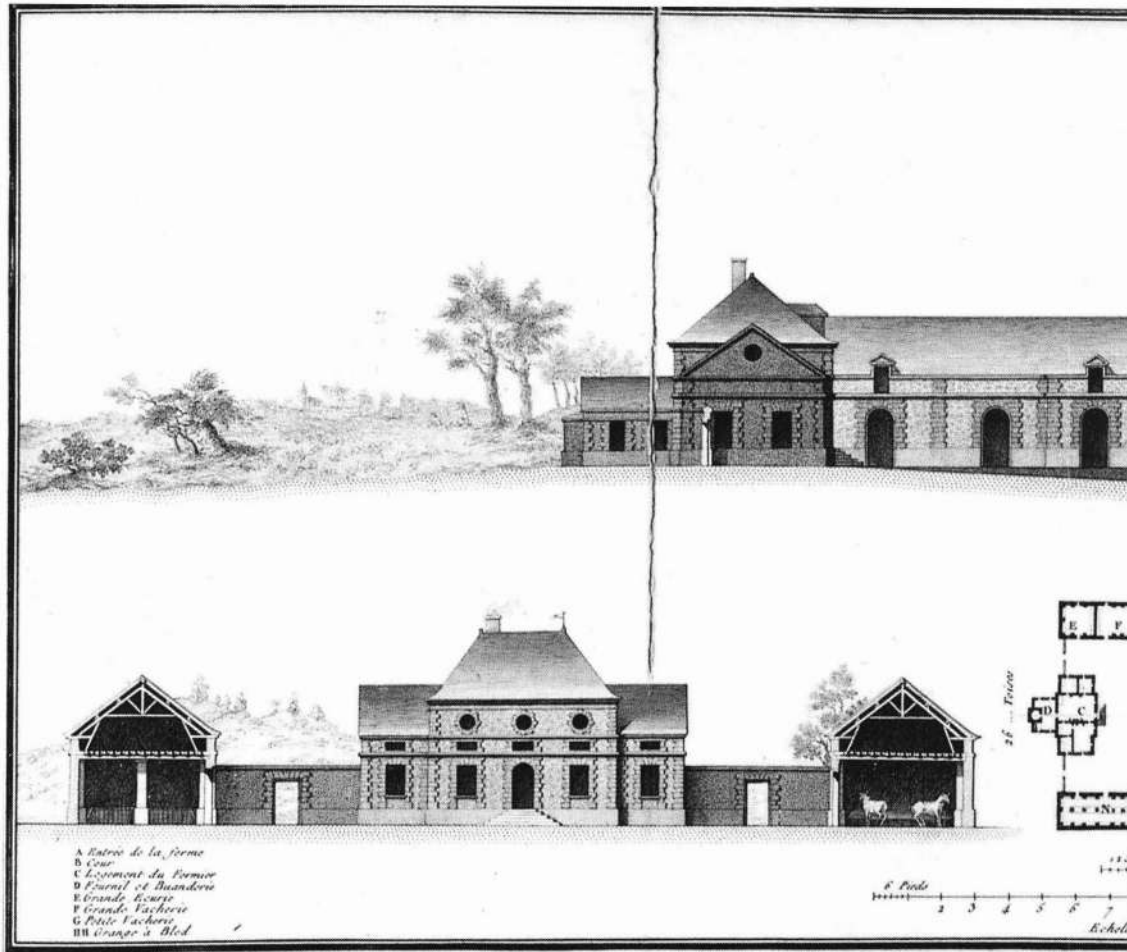
Cette maison de maraîcher présente une disposition à deux corps perpendiculaires, le logis parallèle à la rue et les remises en retour. Cependant, elle perd son usage agricole probablement dès la fin du XIX^e siècle. Sa transformation se lit dans l'habillage symétrique de la façade, tout autant que dans la grille de fer forgé qui referme la parcelle sur la rue.

Vivre et travailler à la campagne : les villages

Ferme de Marolles Villennes-sur-Seine

Autrefois écart du village de Villennes figurant sur les cartes du XVIII^e siècle, la ferme isolée de Marolles, implantée sur le coteau dominant la Seine, est aujourd'hui entourée de lotissements récents.

Les bâtiments de cet ensemble important sont alignés autour d'une cour. Certains d'entre eux semblent remonter au début du XVIII^e siècle (le long de la rue, à gauche ①). Toutefois, la ferme est partiellement reconstruite en 1784 par Charles-François Viel (1745-1819), appelé par les Gilbert de Voisins, propriétaires, pour qui il réalise également des travaux dans leur château de Bellegarde, près de Montargis. Le projet complet est connu grâce à une gravure de Gustave Taraval (Archives départementales des Yvelines). Enfin, le logis du fermier ② ainsi que la moitié de l'aile nord ③ sont reconstruits à la fin du XIX^e siècle.

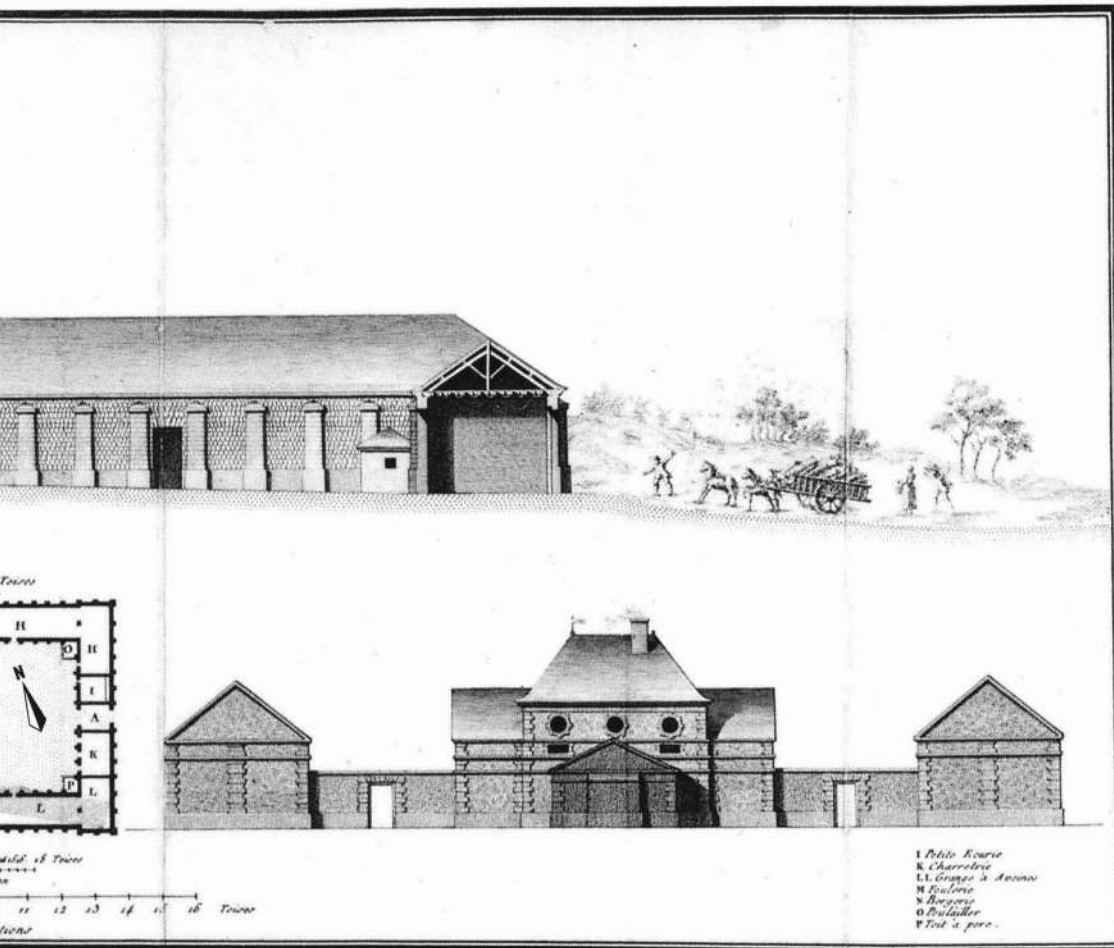


18. P. Viel inv.



FERME DE MAROLLES PRES
dépendante de la
Construite en 1784 sur les dessins et sous la conduite





DE POISSY à 7 Lieues de Paris.
Terre de Villennes
de Ch. F. Viel Architecte de l'Hôpital Général de Paris.

Gravé par Guichère, Paris, 1788.

Le projet de Viel, excellent architecte parisien formé à l'Académie, montre un complexe neuf, composé suivant un langage savant et dans la lignée des recommandations des physiocrates* de l'Encyclopédie. En outre, une attention particulière est portée au logis qui se serait substitué au "manoir" préexistant (selon les termes de l'annonce de mise en vente aux enchères du 11 Prairial an III) et qui aurait refermé la cour grâce à deux murs latéraux, percés de portes. L'ensemble s'inscrit dans le courant de retour vers une architecture austère à l'antique. Les masses imposantes sont rythmées d'importants bossages soulignant les angles et les baies, ou évoquant pour certains corps un ordre monumental. Ces dessins rappellent l'architecture célèbre de Claude-Nicolas Ledoux aux salines d'Arc-et-Senans, ou aux pavillons d'octroi parisiens. Mais, seules une partie de l'aile sud et l'autre moitié de l'aile nord (4) auraient été construites par Viel. Et la ferme de Marolles présente aujourd'hui plutôt l'image d'un ensemble agricole assez hétérogène, fruit de l'évolution des besoins liés à son exploitation.



Villennes - Ferme de Marolles

Editeur Mirgon

Abreuvoir

Entrée du village des Alluets-Le-Roi (par la D 198)

Un point d'eau figure sur le plan d'Intendance (1787) et sur le cadastre napoléonien (1821). Il est probable qu'il s'agit déjà d'un abreuvoir, destiné à faire boire et baigner les animaux. Cependant la mare est beaucoup plus petite que celle actuelle, puisqu'un passage met en communication la rue des Bons-Enfants et la rue de Crespières. Ce passage est aujourd'hui obstrué, suite à l'extension de l'abreuvoir à l'emplacement d'un pâturage, dans le courant du XIX^e siècle. La rampe d'accès, située dans la partie la plus étroite (au centre de la photo), et qui n'est plus accessible, s'implante juste devant l'entrée d'une grande ferme que l'on devine à gauche. Mais les animaux accédaient également à l'eau tout le long du chemin. La réalisation des maçonneries, dans le courant du XX^e siècle, retenant la pièce d'eau agrandie, traduit une volonté d'aménagement de l'entrée du village ainsi que des préoccupations de sécurité.

Ces installations, habituellement moins vastes, tout comme les lavoirs ou les fontaines, disparaissent durant la seconde moitié du XX^e siècle, faute d'être encore utilisées. Pourtant, dans les environs, on peut encore observer l'abreuvoir de Crespières ou la rare réunion en un seul ensemble d'une fontaine, d'un lavoir et d'un abreuvoir à Davron.





Vivre et travailler à la campagne : les villages

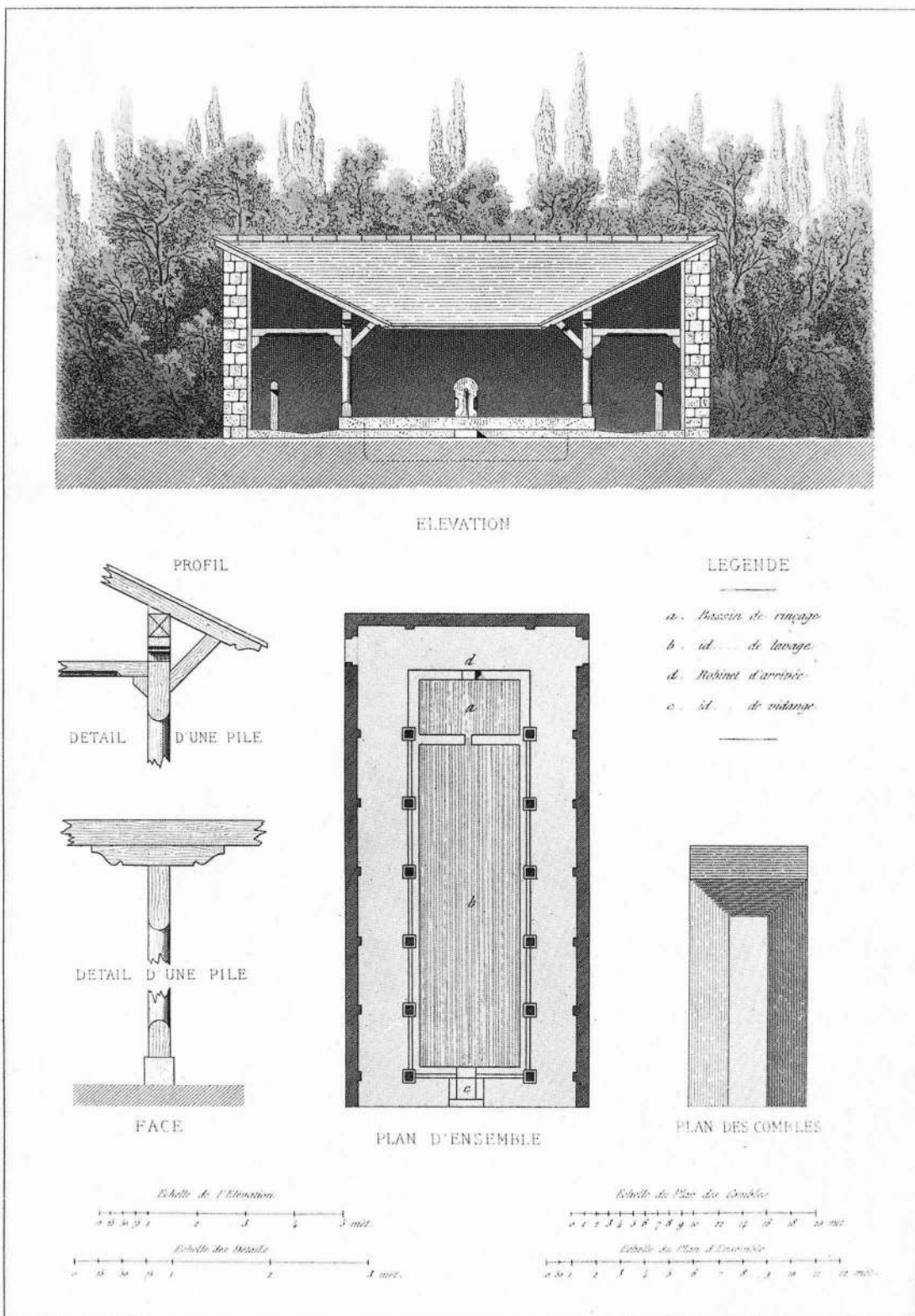
Lavoir Lieu-dit le clos Chaudron, Cresprières

Un premier lavoir est construit en 1853 le long du chemin de Neauphle, en écart du village, comme à l'accoutumée. À cette occasion, il est d'ailleurs procédé à l'élargissement de la voie, devenue aujourd'hui la route départementale 198.

L'ensemble est rebâti en 1874 par l'architecte versaillais Delatre. La construction se réfère à l'architecture savante, autant par son ampleur que par ses dispositions. D'ailleurs Félix Narjoux (architecte de la ville de Paris mais aussi auteur de plusieurs ouvrages sur l'architecture publique) publie des relevés de l'édifice dans son *Architecture communale*. Paris : Morel et Cie, 1870-1880, le présentant comme un bon exemple de lavoir public, ouvert à tous.

Son organisation reprend le principe de l'atrium antique, découvert en son centre, permettant aux eaux de pluie de se déverser dans un bassin appelé impluvium. Le lavoir, clos de murs sur trois côtés, abrite ainsi les lavandières des courants d'air. Cette disposition n'est pas rare pour les équipements construits près de sources, mais la réalisation est ici plus soignée que tout ce que l'on observe encore dans la région (Davron, Rennemoulin ...).

La publication montre avec précision le dispositif à deux bassins, l'un de rinçage et l'autre de lavage ; les eaux du bassin de rinçage, le plus petit, s'écoulant dans le bassin de lavage, le plus vaste. En outre, le trop-plein s'évacue par la partie haute du bassin, sur toute sa largeur, permettant ainsi l'évacuation de la nappe de savon formée à la surface. Narjoux signale toutefois comme un inconvénient le manque de hauteur des bassins par rapport au sol, ce qui oblige la laveuse à travailler à genoux dans une position malcommode et fatigante. Cette photo date de 1992 ; aujourd'hui, le lavoir est malheureusement ruiné.





Vivre et travailler à la campagne : les villages

Mairie-école Cresprières

Réalisée en 1860, cette mairie-école est typique d'une première vague d'édifices assurant cette double fonction : composition en un seul corps de bâtiment abritant à l'origine au rez-de-chaussée, à gauche, une classe unique disposant cependant de deux entrées (l'une en façade l'autre latérale, une pour les filles et une pour les garçons) et à droite le logement du maître, empiétant sur l'étage où la municipalité est quant à elle installée. Seul l'édicule, couronnant le centre de la façade et qui abrite l'horloge, ainsi que les différents accès distinguent le bâtiment d'une maison bourgeoise. De plus, la mairie-école, implantée sur la place du village, occupe une place stratégique, face à l'église.



Gare Villennes-sur-Seine

La gare remplace un précédent édifice devenu trop exigu du fait du développement du trafic dans la commune. En 1910, l'architecte Alexandre Barret (1863-1921), déjà auteur de la gare de Boullainvilliers à Passy en 1900, construit cette nouvelle gare. Il se contente de réutiliser les plans de la gare de Clamart, qu'il a également édifiée en 1904. Cette dernière, démolie en 1972, a été publiée à l'époque dans diverses revues d'architecture. D'anciennes cartes postales confirment la similitude des deux équipements et donc l'état primitif de la gare villenoise : ainsi le vestibule, éclairé par une vaste verrière, était précédé d'une grande marquise* et la mise en œuvre des matériaux (pierre de taille, brique, enduit, céramique vernissée) produisait des effets décoratifs plus affirmés qu'aujourd'hui.





Mairie-école Villennes-sur-Seine

Cet édifice, bâti en 1886 par l'architecte D. Geoffroy (installé à Chambourcy), appartient à une deuxième génération. Lorsque la législation impose un certain volume pour la salle de classe, celle-ci est implantée dans un deuxième corps de bâtiment, placé perpendiculairement et à l'arrière du corps principal. La fonction "mairie" a ainsi pignon sur rue et les élèves se trouvent mieux installés et au calme, en retrait. Ici, l'ancienne salle de classe est remplacée, dans les années 1930, par deux classes et deux logements. Le bâtiment, devenu trop étroit, abrite désormais la maison des associations et la bibliothèque municipale.

Poste 1, rue de la Ravine, Villennes-sur-Seine

Cette maison est construite en 1895, selon la date portée dans le cartouche au-dessus de la porte. Le bureau de recette ainsi que le logement du receveur n'y sont installés qu'en 1907. Aucun attribut lié à cette nouvelle fonction (faisceau de licteurs, coq gaulois, inscription "République française") et susceptible d'être ajouté à cette période ne subsiste aujourd'hui. La construction n'en est pas moins intéressante ; son implantation à un angle de rue est soulignée par un pan coupé, occupé au rez-de-chaussée par une porte surmontée d'un arc surbaissé à clef sculptée, puis par un conduit de cheminée en légère saillie à l'étage qui se poursuit à travers la toiture. Un même soin est apporté au traitement des baies de l'étage, surmontées d'un décor de briques et de masques sculptés ou à la boutique en rez-de-chaussée. L'implantation en limite de parcelle et le pan coupé confèrent à cette construction un caractère urbain. À Villennes, cet emploi du style éclectique pour un autre édifice qu'une villa isolée est exceptionnel.



Résider aux champs : les châteaux

Château de Wideville Cresprières Cl. M.H.

L'article de Catherine Grodecki, La construction du château de Wideville et sa place dans l'architecture française du dernier quart du XVI^e siècle, publié en 1978 dans le Bulletin monumental, renouvelle l'histoire de cet édifice, longtemps attribué aux années 1630. Cinq marchés de construction retrouvés aux Archives nationales, datant de 1580 à 1584, permettent d'affirmer que le commanditaire est Benoît Milon, premier intendant des finances d'Henri III, puis gestionnaire des finances de la Ligue. De plus, le château présente des analogies indiscutables avec un projet de Jacques Ier Androuet du Cerceau, publié en 1582 dans son Troisième livre d'architecture destiné "aux seigneurs, gentilshommes et autres qui voudront bastir aux champs". Même s'il n'est pas possible d'attribuer indiscutablement l'édifice au célèbre architecte français (1520 ? - 1586 ?), l'influence de son œuvre dessinée est indéniable. On a, en outre, la certitude que ses dessins étaient connus de Milon, grâce à son inventaire après décès. Le château en brique et pierre, au plan massé et aux élévations rigoureuses d'une grande unité, est bâti en une seule campagne. Il occupe l'emplacement de l'ancien manoir seigneurial, un terre-plein quadrangulaire entouré de fossés remplis d'eau et encadré par quatre petites casemates de briques couvertes en pierre. L'édifice, axé autour d'un pavillon central de deux travées, présente deux corps de bâtiment longitudinaux terminés par des pavillons en retour du côté de la façade sur l'entrée. À l'extrême droite, on aperçoit un petit cabinet, accolé au premier étage, reposant sur deux piliers.





Sans aucun doute, l'adjonction de cet oratoire a été décidée en cours de travaux. La distribution intérieure recherche la commodité tout en respectant un tracé symétrique autour de l'escalier placé dans le pavillon central. Ce dernier ainsi que des couloirs dans les ailes desservent les différents appartements. L'élévation comprend quatre niveaux, dont celui semi-enterré accueillant les offices, la cuisine, la cave. On accède au rez-de-chaussée surélevé grâce à un perron refait au XIX^e siècle, tandis qu'un escalier droit voûté conduit au premier étage, surmonté d'un niveau de combles éclairé par des lucarnes alternant avec des œils-de-bœuf. L'ordonnance d'une grande simplicité, caractérisée par l'absence d'ordre, est composée de sobres travées rustiques. La pierre blanche de Crespières, utilisée pour les chaînages d'angle et les montants de fenêtres, appareillée en harpe, encadre un simple remplissage de briques. Toutefois, côté jardin, des niches ménagées dans les trumeaux accueillent des statues.

Durant trois siècles, les intérieurs sont à plusieurs reprises remaniés ; mais quelques éléments décoratifs originaux, plafonds, revêtements de sol, subsistent, ainsi que trois cheminées. Celle dite de la chambre du Roi perd les masques féminins de terre cuite qui ornent ses angles, sans doute lors de l'occupation allemande. L'un d'eux est entré au musée du Louvre à la fin de 1993.

Wideville appartient à la série des châteaux de plaisance construits dans cette région durant la seconde moitié du XVI^e siècle. On peut citer celui de Noisy-Le-Roi, détruit mais connu par des dessins, ou celui de Grignon, sans doute commencé durant la dernière décennie du siècle, ou bien encore le château de Fresnes à Ecquevilly, aujourd'hui détruit, réalisé par Baptiste Androuet du Cerceau (fils de Jacques) sur un dessin de son père, publié dans le même Troisième livre d'architecture. Wideville, propriété privée, ne se visite pas.

Parc du château de Wideville Cresprières

Cl. M.H.

Ce domaine constitue un bel exemple du nouveau type de château né au milieu du XVI^e siècle, où le commanditaire cherche à jouir visuellement de l'environnement. L'ancienne formule s'organisant autour d'une cour fermée et close de murs est abandonnée au profit d'un édifice de plan massé ; toutes les façades peuvent ainsi s'ouvrir sur des jardins. En outre, il est construit sur une plate forme et surélevé grâce à un niveau de soubassement consacré aux pièces de service. À tout instant, on embrasse le paysage alentour.

C'est à Claude de Bullion, surintendant des finances et propriétaire du domaine à partir de 1630, que l'on doit les premières magnificences connues du parc. Si les terrasses en belvédère, les volières, la galerie du jeu de boule ou la grotte sous l'escalier menant de la terrasse du château au jardin ont aujourd'hui disparu, le nymphée, pièce maîtresse de la composition, demeure. Placé dans la perspective du pavillon central et donc du vestibule au rez-de-chaussée, il attire le regard et invite le visiteur à s'y rendre. Tomaso Francini, d'origine florentine, est l'auteur de la composition réalisée en 1635.

Intendant général des fontaines du Roi à partir de 1623, fort célèbre pour les aménagements des jardins royaux du Château Neuf à Saint-Germain-en-Laye (dont des grottes à décor de rocaille), il conçoit ici, à la manière antique, un ensemble dévolu aux nymphes.





À l'origine, le nymphée est précédé d'un enclos pourvu en son centre d'un bassin carré. Les murs qui l'encerclent, hauts de plus de trois mètres et parés de briques, abritent, dans des niches en pierre, dix-huit figures de déesses et de personnages mythologiques. Enfin, une grille ornée dans sa partie supérieure d'un bouquet de tulipes et de lys ferme l'accès. Jacques Sarrazin, auteur de l'ensemble du programme iconographique, exécute lui-même trois des groupes sculptés : Vénus et l'Amour, Bacchus et un enfant satyre, Diane et un chien. Philippe de Buyster réalise les autres statues. Il n'en subsiste aujourd'hui que quelques pièces très restaurées, disposées le long du tapis vert précédant le château. En 1731, la façade de l'enclos, en mauvais état, est détruite, et en 1819, les murs restants, abattus. En 1881, le paysagiste, François-Joseph Duvillers intervient pour transformer le parc à la mode anglaise ; il modifie uniquement la partie méridionale, conservant ce qu'il qualifie de "parc selon le système de Le Nôtre". Au début du XX^e siècle, Henri Duchêne, célèbre architecte-paysagiste à l'origine du renouveau du goût pour les jardins réguliers dits "à la française", compose pour Wideville de nouveaux parterres gazonnés qui sont toujours en place. Des buis taillés en topiaires marquent les angles tandis que des broderies dessinent des fleurs de lys aux centres. Enfin, aux grands noms de l'histoire de ces jardins, il faut dorénavant ajouter celui du paysagiste contemporain anversoï Jacques Wirtz, auteur de l'actuelle roseraie.

S. C.

Résider aux champs : les châteaux

**Le nymphée du parc de Wideville
Cresprières
Cl. M.H.**

Grotte du Palais du Luxembourg à Paris avant les transformations de 1866 (a)

Revue générale de l'architecture et des travaux publics, 1867.

Coupe du nymphée (b)

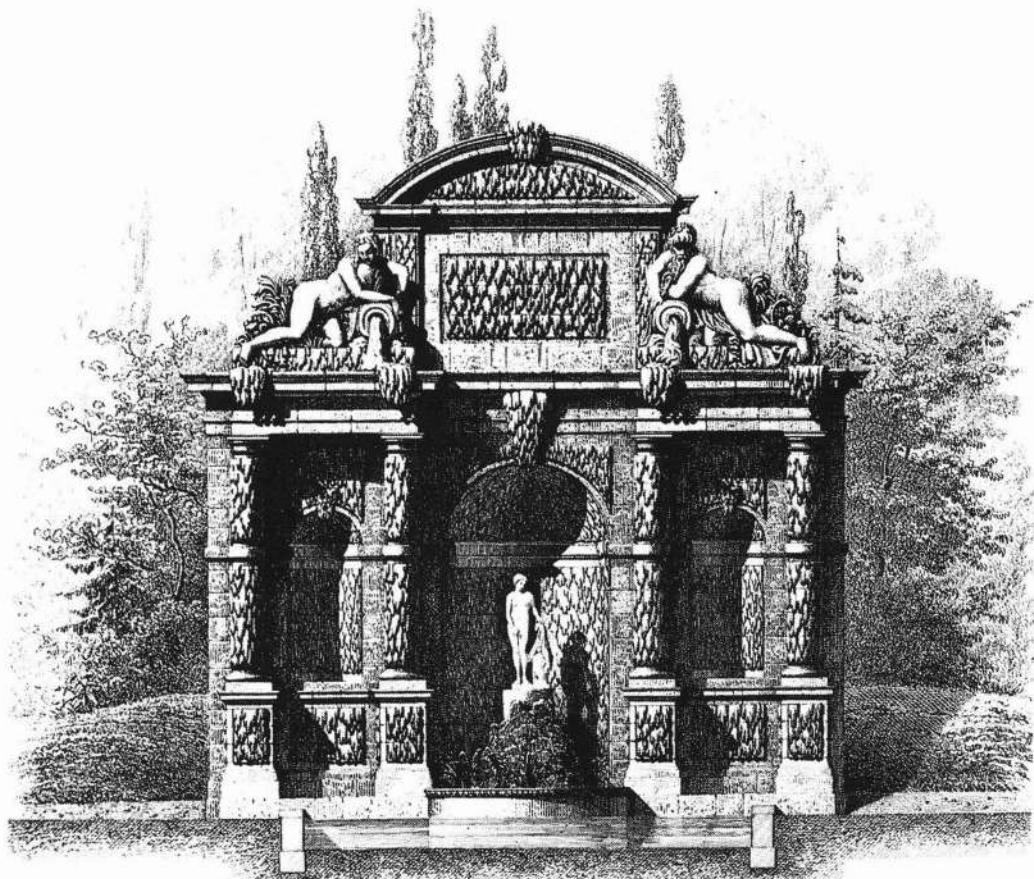
Henri Soulange-Bodin, les anciens châteaux de France, 1923.

Élévation (c)

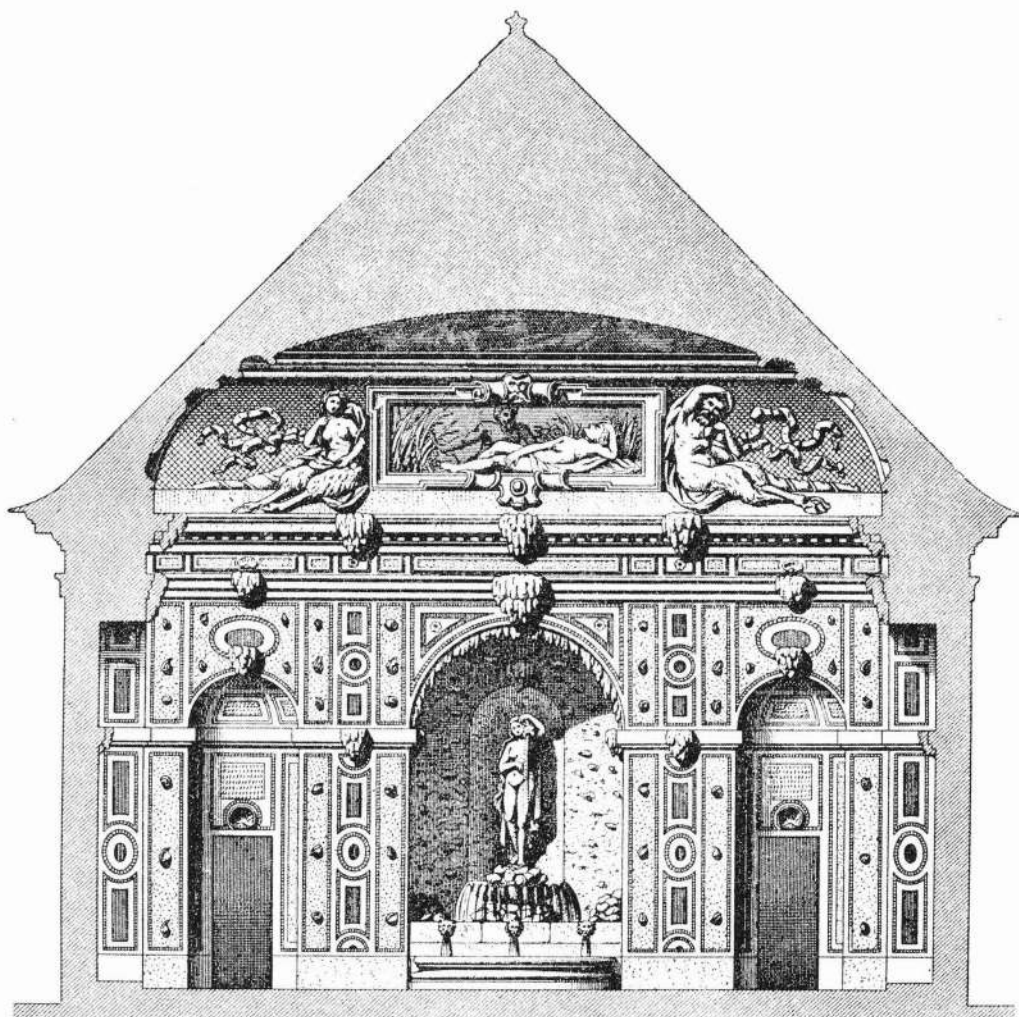
Vue intérieure (d)

Bullion admirait sans doute la grotte du Luxembourg, bâtie pour la reine Marie de Médicis vers 1625, très probablement sur un projet des frères Francini; en 1631, Alessandro publie d'ailleurs le dessin d'un portique très proche de l'élévation du Luxembourg. Thomas reprend la même formule à Wideville. Les deux imposantes façades d'ordre rustique offrent une élévation similaire en arc de triomphe et le même décor de congélations. Ce motif orne les colonnes doriques et envahit les tables au-dessus des baies et le fronton cintré. Deux allégories fluviales, adossées avec élégance, encadrent ce dernier. Les armes du surintendant aujourd'hui bâchées, y étaient sculptées.

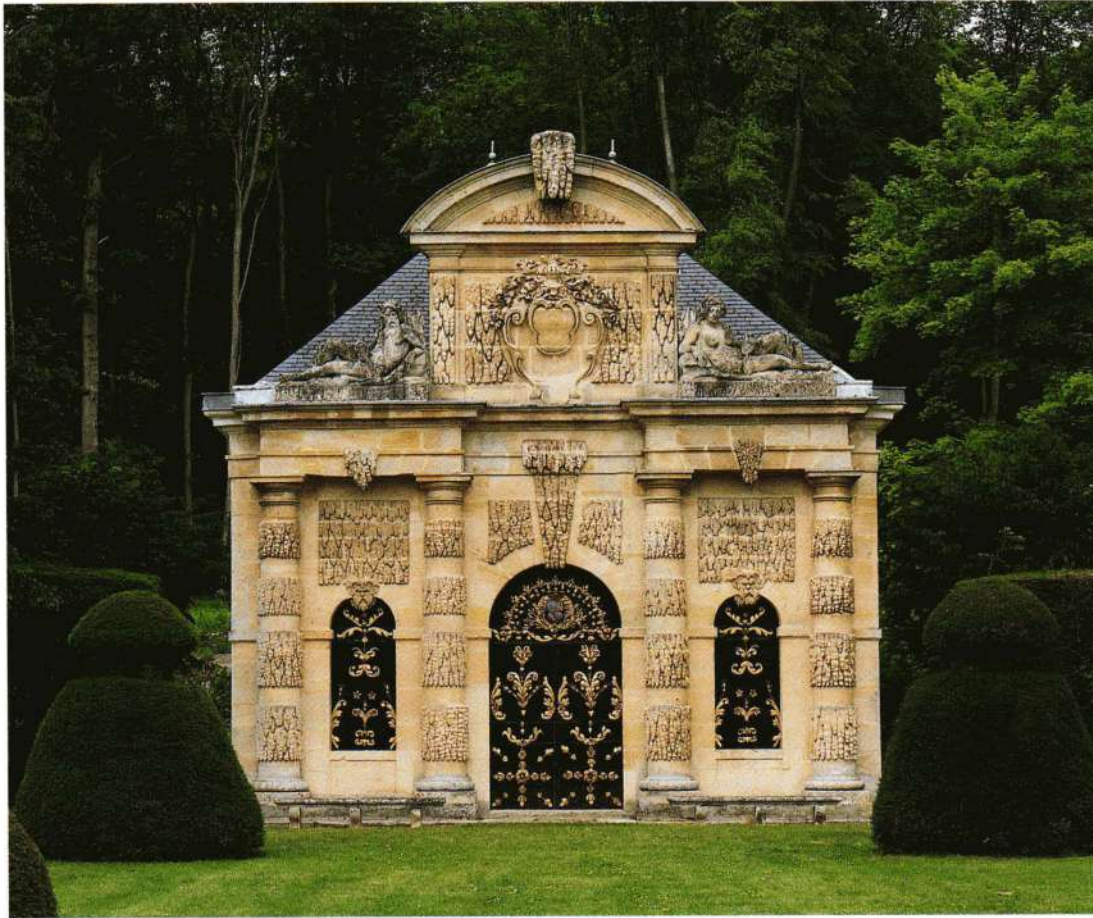
À la différence de l'édicule parisien qui ne possède qu'une façade ornementale, à Wideville, les trois baies ouvrent sur une pièce fraîche, dans la tradition des nymphées italiens de l'Antiquité et de la Renaissance. Ces baies sont closes par des grilles en fer forgé et tôle martelée, œuvres du serrurier parisien François Marchant en 1636.



a



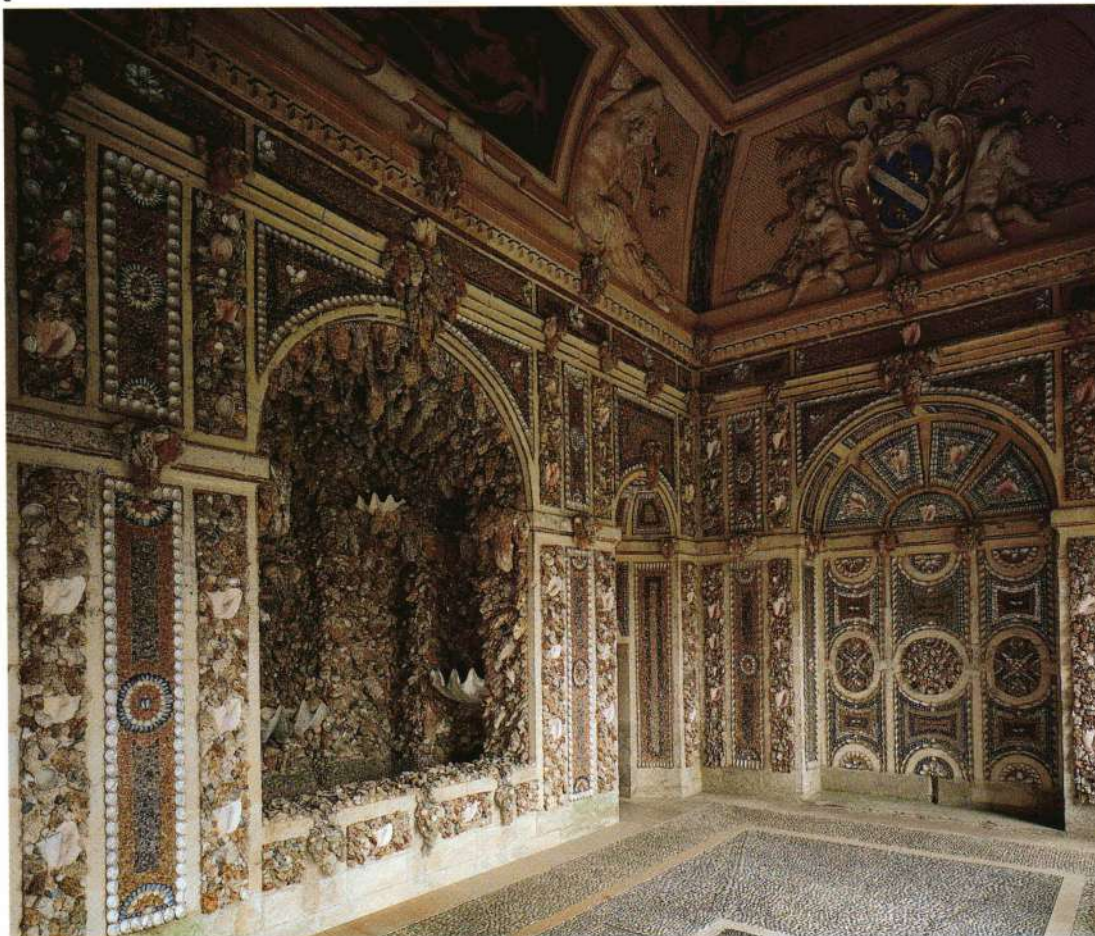
b



Lieu magique alliant art et nature, ce nymphée est ainsi décrit par Claude Sauvageot en 1867 dans Palais, châteaux, hôtels et maisons de France du XV^e au XVII^e siècle : "c'est une grande salle uniquement décorée de coquillages et de cristaux de différentes couleurs fixés dans le mur ; deux grandes niches cintrées sont à droite et à gauche, tandis qu'au fond existe la nymphée proprement dite, c'est-à-dire une cavité profonde où était une statue de nymphe debout, tenant en main un vase où l'eau se répandait. Le sol de la pièce était en mosaïque variée".

Aujourd'hui, la sculpture n'est plus en place mais le parement, restauré durant les années 1980, scintille toujours de ses nacrés irisés.

S. C.



d

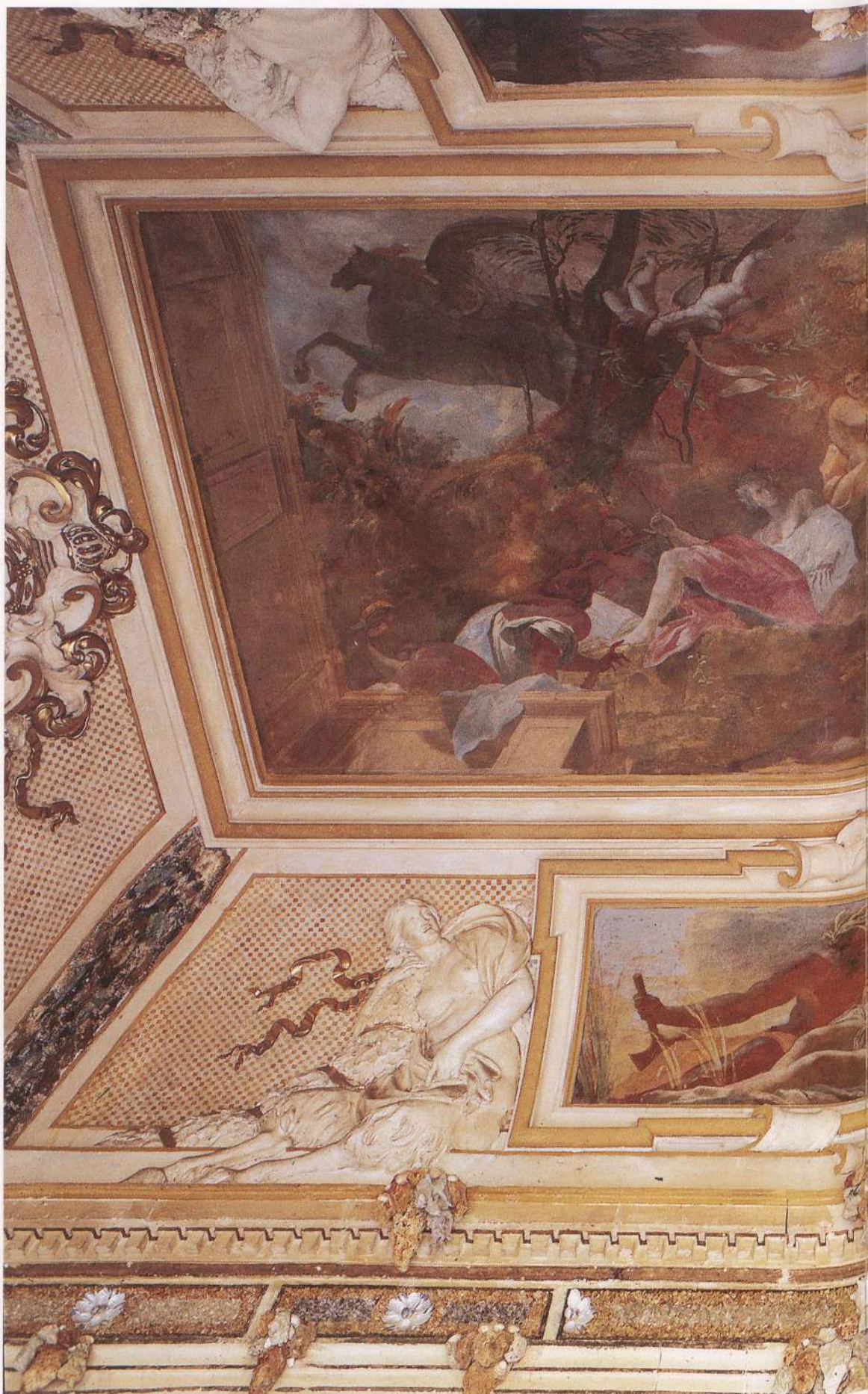
Résider aux champs : les châteaux

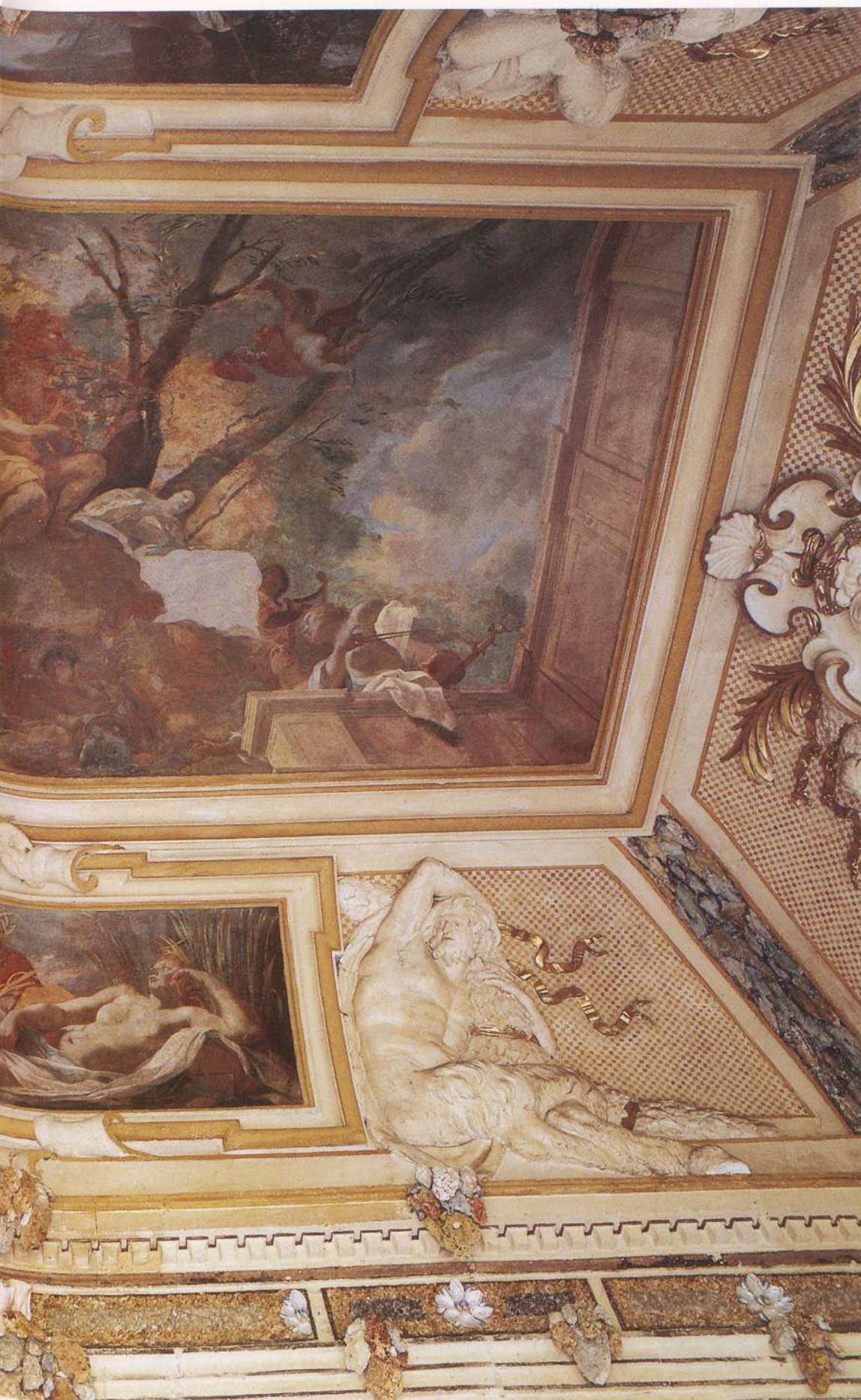
Plafond du nymphée de Wideville Cresprières Cl. M.H.

Le 15 novembre 1640, un marché est passé entre Claude de Bullion et le célèbre peintre Simon Vouet (1590-1649), concernant les décors d'une galerie, sa volière ainsi qu'un pavillon dans le parc. Le nymphée et son décor sont les seuls éléments subsistants de cette campagne de travaux.

Fragile mais néanmoins sauvegardé au prix de restaurations drastiques, il représente un exemple rare et précieux d'une organisation spatiale cohérente, où la fantaisie coquillière régnant sur les murs est surmontée d'un plafond à larges voussures que Vouet, s'inspirant des modèles italiens assimilés pendant son long séjour romain, sait parfaitement acclimater à l'esprit français.

Sur un fond unificateur de croissillons, les voussures sont habitées par des stucs d'une très grande virtuosité, réalisés par l'équipe qui s'illustre au château de Maisons-Laffitte. Sur les petits côtés, le sculpteur Gérard Van Obstal encadre les armoiries de Bullion par des enfants potelés, dont il s'est fait une spécialité. Jacques Sarrazin, beau-frère de Vouet, se réserve le décor sculpté des grands côtés, où des couples de faunes sont adossés aux cartouches servant de cadres aux scènes peintes. La découpe de ces cadres ainsi que leur décor de cuirs enroulés rappellent encore l'art de la seconde école de Fontainebleau. En revanche, les divinités fluviales alanguies, représentées sur les toiles marouflées*, obéissent aux nouveaux canons esthétiques imposés par Vouet. En outre, leur iconographie est choisie en fonction de la vocation de cet édifice.





En 1894, Louis Dimier est le premier à attribuer à l'atelier de Simon Vouet la peinture centrale du plafond, et la décrit dans un article de la Gazette des Beaux-Arts : "Apollon, dans le Parnasse, occupe le centre, environné des Muses, dont quatre principalement se font voir, deux assises près de lui sur le mont, deux autres par devant, contre une balustrade feinte où s'enferme toute la composition... La source Hippocrène paraît en bas sous le rocher, les bras appuyés sur une urne. Il y a un fond de verdure et d'arbres, avec le cheval Pégase et des figures volantes d'enfants. Toute cette mythologie est agréable...". Malgré les nombreux repeints qui altèrent la beauté de sa palette, la clarté de la composition de Vouet reste perceptible. Une balustrade en trompe-l'œil, courant sur trois côtés du cadre, dirige le regard du visiteur qui pénètre dans la nymphée vers la figure centrale d'Apollon. Le sens de la perspective est également parfaitement maîtrisé grâce à des raccourcis dynamisant l'envol de Pégase et la distribution, autour de la balustrade, des muses aux visages pleins et aux amples drapés caractéristiques du canon féminin cher au peintre.

On ne sait si l'ensemble de ce décor est achevé lorsque Claude de Bullion est emporté par une crise d'apoplexie, le 23 décembre 1640. Vouet réalise également des décors dans l'hôtel particulier parisien de Bullion. Enfin, c'est probablement ce dernier qui offre un tableau du même peintre, représentant les Saintes Femmes au tombeau, à l'église de Davron. L'œuvre orne toujours cet édifice, implanté à l'entrée du vaste domaine de Wideville, situé lui-même sur les deux communes de Davron et de Crespières.

S. P.

Résider aux champs : les châteaux

Château Médan I.S.M.H.

Il est presque miraculeux que le château de Médan existe toujours, après l'histoire tumultueuse qu'il connaît au XX^e siècle.

Acquis en 1924 par Maurice Maeterlinck, le célèbre écrivain belge, il est donné par sa veuve au propriétaire du journal *Combat*, en 1962. Alors que son état s'est déjà fort dégradé (occupation allemande, puis incendie en 1952), l'installation d'imprimeries dans le château puis la faillite du titre et les pillages qui suivent sa liquidation entraînent des dégâts irréversibles. En 1977, des particuliers rachètent le domaine afin de le restaurer. Ils conservent "l'ancien" château tandis que la longue aile qui se développe sur sa gauche est démolie. L'édifice, aujourd'hui sauvé, date de la fin du XV^e ou du tout début du XVI^e siècle. Implanté sur une étroite terrasse dominant la Seine, la modeste construction est flanquée d'une tour d'escalier en façade sur cour (à gauche) et d'un châtelet d'entrée lui-même encadré de tours (à droite). Elle est réalisée en moellon tandis que des chaînages de pierre de taille soulignent les arêtes des volumes et les encadrements de baies. Aucun élément de décor porté ne subsiste qui pourrait permettre de préciser la datation.

Ce dessin (coll. part.) de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, nous rappelle comment les Gilbert de Voisins font édifier une longue aile tournée vers la vallée et largement ouverte sur le paysage. Elle est reconstruite vers 1873 puis, trop délabrée, rasée en 1977. Les cartes postales anciennes en gardent la mémoire. Le chemin menant au village traverse déjà la propriété, en contrebas duquel des jardins à la française ont été aménagés au XVII^e siècle. On distingue parfaitement un parterre au premier plan auquel succèdent un "quinconce" à gauche et un potager à droite, juste devant l'église villageoise. Le mur de soutènement de cette terrasse existe toujours, bordant la rue de la Victoire tandis que le terrain, loti, s'est couvert de pavillons.





**Escalier du manoir dit la Grand-Maison
Détail de l'amortissement
Carrières-sous-Poissy**

L'édifice, aujourd'hui presbytère, possède un escalier dit "à la moderne" à vide central. Une rampe de serrurerie se développe le long d'un limon de pierre sur la première volée, puis de bois sur les suivantes. La technique du fer forgé est employée pour le décor, composé de balustres stylisés, régulièrement espacés, formant ainsi des panneaux verticaux fixés aux montants grâce à des bagues rivées. L'amortissement de forme cylindrique, qui a perdu son vase, est traité avec des barreaux de fer de section ronde. Il porte un décor de pistils réalisé par étampage. Ces divers éléments permettent de dater l'escalier des années 1690-1710 et, par extension, la construction de la demeure.*

J.-F. D.



Résider aux champs : les châteaux

Château du Haut-Orgeval

(Centre de documentation de l'Île-de-France, Sceaux)

Cette demeure est construite en 1835 pour Monsieur de Bouffé sur les terres de l'ancien château d'Orgeval. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, elle fait l'objet d'aménagements décoratifs sur sa façade principale, comme en témoigne cette carte postale : adjonction d'une balustrade créant l'impression d'un toit terrasse, aménagement au premier étage dans un goût orientalisant des trois baies centrales surmontées de guirlandes de fleurs évoquant le XVIII^e siècle français, enduit lisse, horizontalité soulignée par la corniche et de simples cordons... L'escalier en fer à cheval, qui semble une adjonction postérieure à la construction de l'édifice, date peut-être de cette époque. Au cours du XX^e siècle, une nouvelle campagne de travaux se déroule, qui cherche à redonner à l'édifice sa cohérence originelle en supprimant certaines transformations. La demeure, aujourd'hui inhabitée, semble menacée.



Château des Migneaux Villennes-sur-Seine

L'édifice, déjà dégradé sur ce cliché de 1993, est totalement en ruine aujourd'hui. Il s'agit d'une bâtisse sans doute reconstruite au tournant du XVIII^e siècle, puis remaniée à plusieurs reprises. Le plan d'Intendance de 1786 figure un château de plan carré flanqué d'une tour à chaque angle, tandis que le cadastre napoléonien nous montre une demeure identique aux vestiges actuels. Le parc et le domaine boisé dominant la Seine, attirent principalement les nombreux propriétaires qui se succèdent depuis la fin du XVIII^e siècle. Ces riches bourgeois parisiens viennent passer la belle saison à la campagne et placent plus volontiers leurs efforts dans l'entretien des terres que dans celui des bâtiments. Le domaine, laissé à l'abandon durant la seconde moitié du XX^e siècle, est finalement ravagé par la tempête de décembre 1999. Aujourd'hui, le château semble perdu, en dépit des souhaits de l'actuel propriétaire de le reconstruire à l'identique. En revanche, la restauration des communs est en voie d'achèvement et le parc, semble à l'abri d'un éventuel morcellement.



Château dit "Grand hôtel de Sautour"
Cresprières

L'édifice, laissé à l'abandon depuis de nombreuses années, est aujourd'hui en très mauvais état. Cette carte postale ancienne représentant la façade sur le parc (coll. part.) permet de restituer un peu de l'atmosphère de la propriété. Le pavillon de droite date de la première moitié du XVII^e siècle. Il est flanqué, sur l'arrière, d'un très bel escalier de bois, en vis, construit hors œuvre. Le corps de bâtiment de sept travées est ajouté au tournant du XVII^e siècle. Enfin, dans un souci de symétrie, les deux travées de gauche sont transformées en pavillon par l'adjonction d'un étage, sans doute à la fin du XVIII^e siècle. En plus du bassin circulaire que l'on distingue au premier plan, le parc dispose d'une étonnante pièce d'eau rectangulaire pourvue d'une île de même forme en son centre. Un vaste projet de lotissement du domaine et de construction d'équipements divers est à l'ordre du jour.



Château d'Acqueville
Villennes-sur-Seine

Cette demeure, bâtie au XVII^e siècle, complétée au XVIII^e puis remaniée au XIX^e siècle, domine un coteau de la Seine. Sur une étendue d'environ 14 hectares, la propriété comprend le château, des communs, une chapelle et un vaste parc disposant d'un étang. Le domaine est vendu à la Révolution, les arbres du parc exploités, mais les bâtiments restent mal entretenus. Ils souffrent beaucoup et malgré certains travaux se trouvent en très mauvais état en 1977, lorsque les derniers héritiers vendent la propriété à une société. En dépit de l'inscription du parc comme zone non constructible sur le P.O.S. et d'une protection au titre des sites depuis 1945, et après plusieurs projets de rénovation avortés, une opération de promotion immobilière se réalise dans les années 1980. Une partie du parc est aujourd'hui lotie de maisons "de standing" tandis que le château est transformé en centre de séminaires. Ce changement a donné lieu à une campagne radicale de travaux et d'aménagements. Seule la façade orientale, photographiée ici en 1975, reste bien reconnaissable.



Résider aux champs : les châteaux



Château des Marais (a)

Cresprières

Château de la Verte Salle (b)

Orgeval

Vraisemblablement bâties dans le courant du XVII^e siècle pour l'une et au début du XVIII^e pour la seconde, ces demeures sont plus des "résidences aux champs" que de véritables châteaux. Durant les deux siècles derniers, l'idée de la villégiature que se font les propriétaires successifs, entraîne maints aménagements et transformations – le porche dorique, ajouté au début du XIX^e siècle, au perron du château de la Verte Salle, ou la marquise du château des Marais, que l'on aperçoit à gauche, en témoignent.



b



**Château de la Brunetterie (c)
Communs du château (d)
Orgeval**

C'est entre 1881 et 1884 que l'ensemble est construit, pour une riche veuve, Madame Sainton, à l'emplacement d'un édifice antérieur au cadastre napoléonien de 1821. Le château classique de plan massé est la référence qui inspire, comme tant d'autres, cette demeure. Elle est bâtie en moellon sous enduit, ce dernier dessinant le décor des façades en simulant des chainages en pierre aux angles et autour des baies et de la brique rouge sur les parements. Le parc, aujourd'hui une prairie en pente douce, domine le château côté jardin.

L'édifice est implanté en bordure de chemin et embrasse, côté cour, tout le village d'Orgeval dont on aperçoit les constructions récentes. Les communs, comprenant des écuries, un garage pour voiture hippomobile et un logement de gardien, sont conçus selon un vocabulaire décoratif en vogue à l'époque de leur construction. Cependant, l'effet en paraît aujourd'hui atténué par la disparition des balcons en surplomb, en bois ajouré, qui garnissent à l'origine chacune des deux baies latérales à l'étage.

La propriété appartient désormais à la municipalité et certains services occupent les communs ainsi que l'orangerie. En revanche la demeure, qui dut servir d'entrepôt, est à l'abandon et commence à tomber en ruines.

Résider aux champs : les châteaux

Plan atlas des Seigneuries de Villennes, 1780 (a)

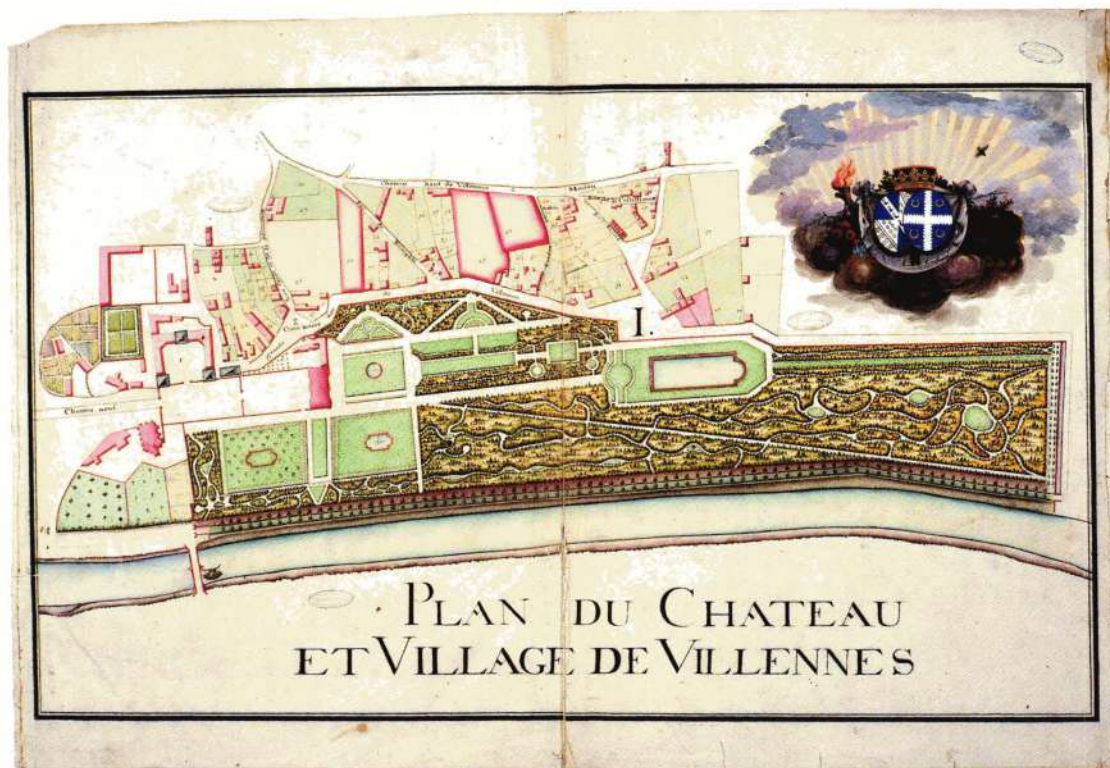
Archives départementales des Yvelines.

Plan du parc, vers 1869 (b)

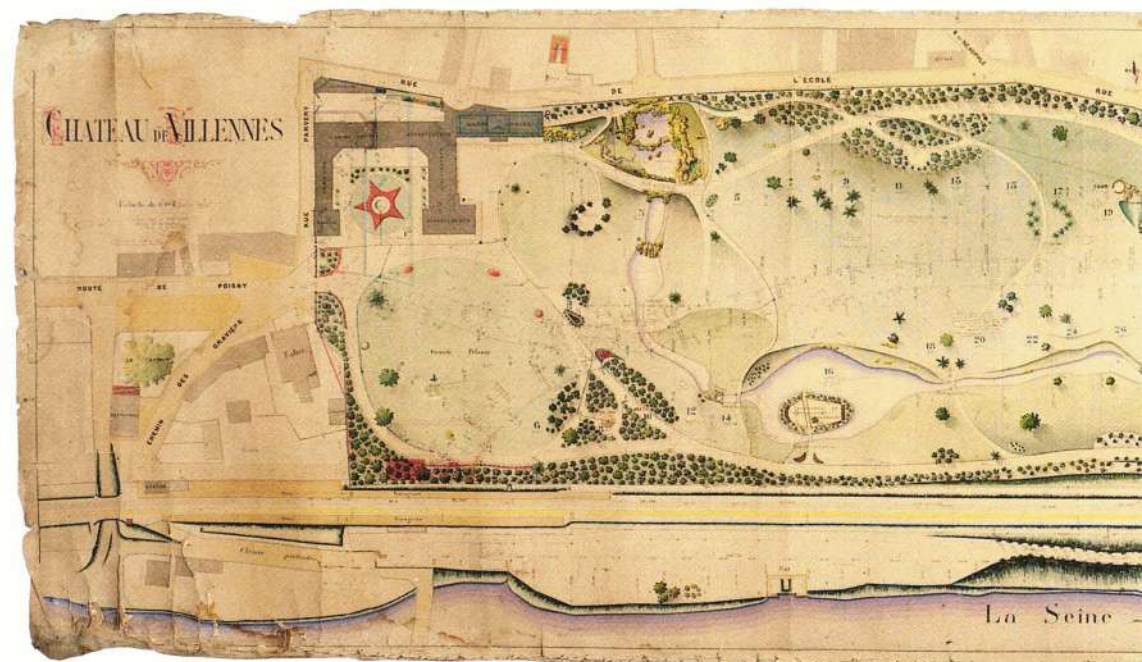
(coll. part.).

La grotte (c)

Le souvenir des jardins du XVIII^e siècle est conservé par la carte des Chasses (vers 1764) et le plan d'Intendance (autour de 1780). Miroirs d'eau, bassins, parterres et bosquets s'étendent dans une composition en longueur dominant la Seine. L'atlas terrier de 1780 montre un nouveau jardin : un axe traverse en diagonale la propriété. L'ordonnance régulière laisse place aux méandres de multiples allées conférant à l'ensemble le caractère pittoresque des jardins à la mode, dits à l'anglaise ou anglo-chinois. S'agit-il d'une réalisation ou d'un projet ? À la fin du XIX^e siècle, au titre des curiosités retenues par les auteurs de guides touristiques, Villennes est citée pour son sophora et pour sa grotte. Celle-ci constitue l'un des vestiges du parc dessiné vers 1869 pour Jean-Baptiste Paradis (1827-1871), journaliste financier. Selon une tradition locale, son auteur en serait, Louis-Sulpice Varé, le paysagiste du bois de Boulogne. La qualité du plan conservé rend l'attribution très probable, d'autant que, durant les années 1860, Varé conçoit le parc de Bethemont dans la commune voisine de Poissy.



a



b

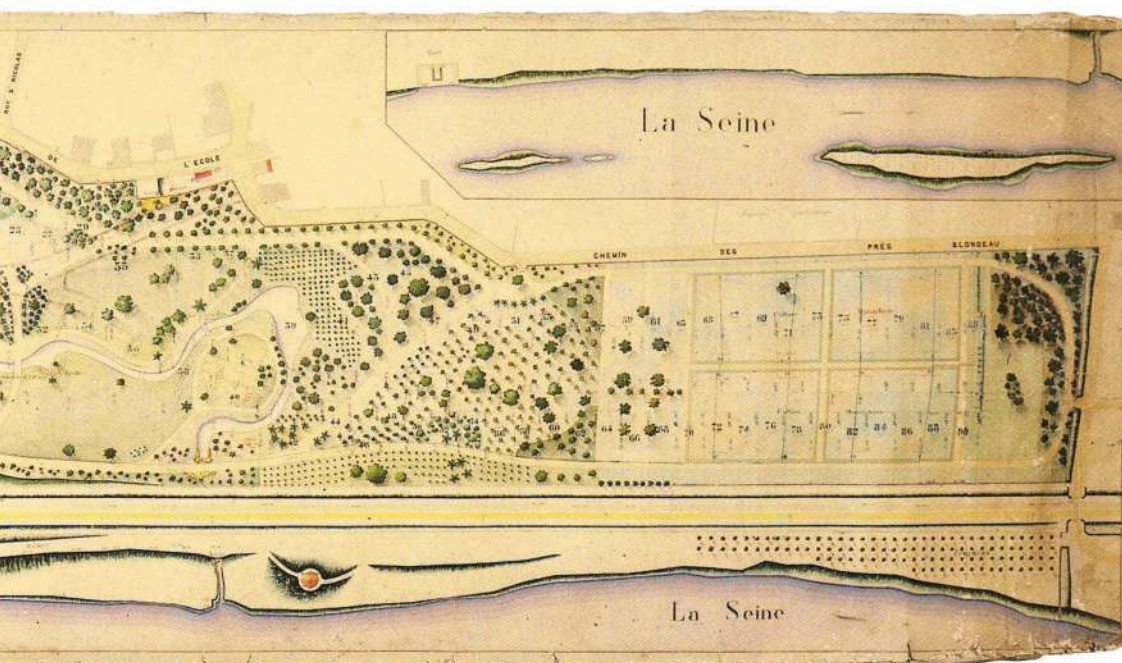


Ici, il adopte le schéma dorénavant utilisé pour tout jardin paysagé : une grande allée de ceinture, un réseau de quelques allées dont les courbes se conjuguent avec celles d'une rivière ponctuée de lacs, de cascades et de grottes produisant des effets remarquables de rochers et de rocaillages.

Plusieurs fabriques animent également l'ensemble : oisellerie, faisanderie, volière, tour avec grotte, kiosque et une immense serre chaude de plus de trente mètres de long qui sert de jardin d'hiver au château. L'ensemble se poursuit jusqu'à la Seine, traversé par la ligne de chemin de fer Paris-Le Havre et se termine par un grand potager.

La fille de Paradis, devenue comtesse de Labenne par son mariage avec un fils naturel de Napoléon III, vend rapidement la propriété qui est lotie à partir de 1893. On devine sur le plan (b) – rajoutés au moment de la création du lotissement – le tracé et la numérotation de toutes les parcelles créées (avec parfois le nom de l'acquéreur) et le dessin de la nouvelle voirie. L'avenue du Maréchal-Foch est ainsi bordée de propriétés construites à la charnière du XIX^e siècle, dont certaines – comme celle qui héberge aujourd'hui la mairie – possèdent des vestiges du parc. Grâce à de récents aménagements urbains, chacun peut désormais admirer la splendide mise en scène de la cascade.

S. C.

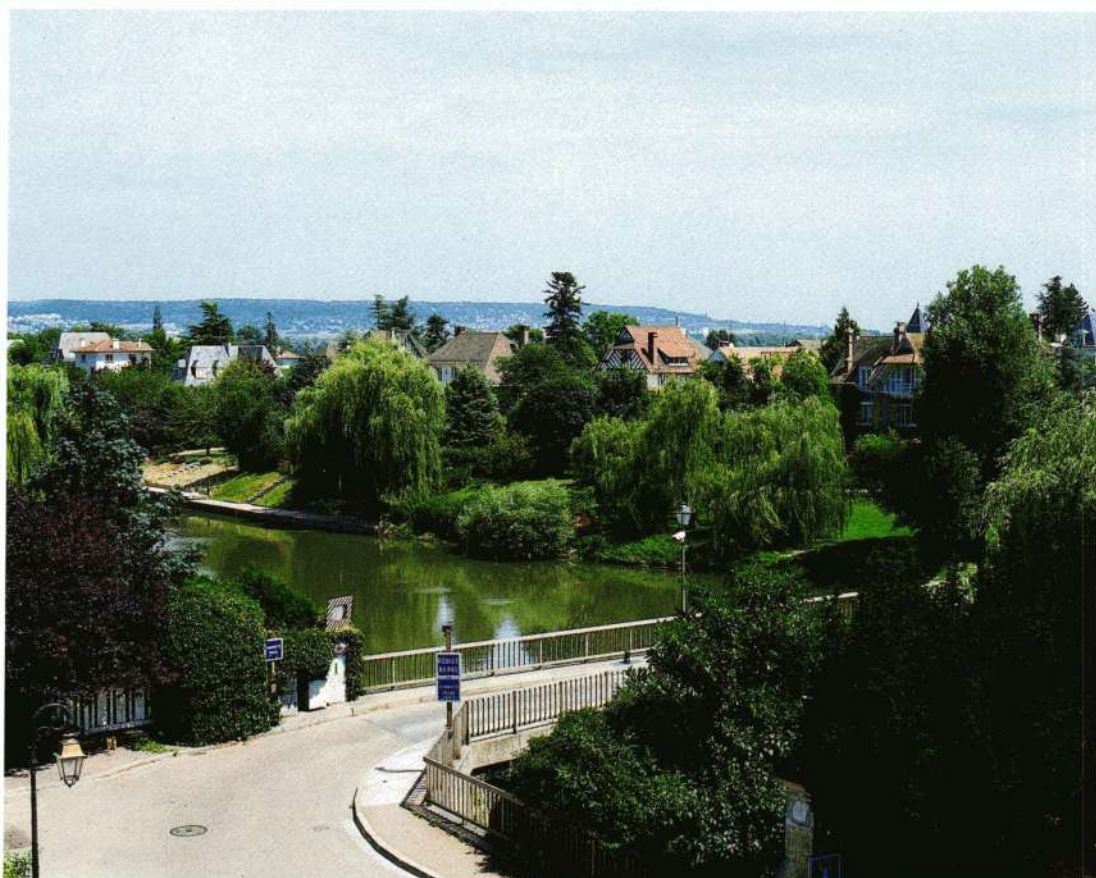
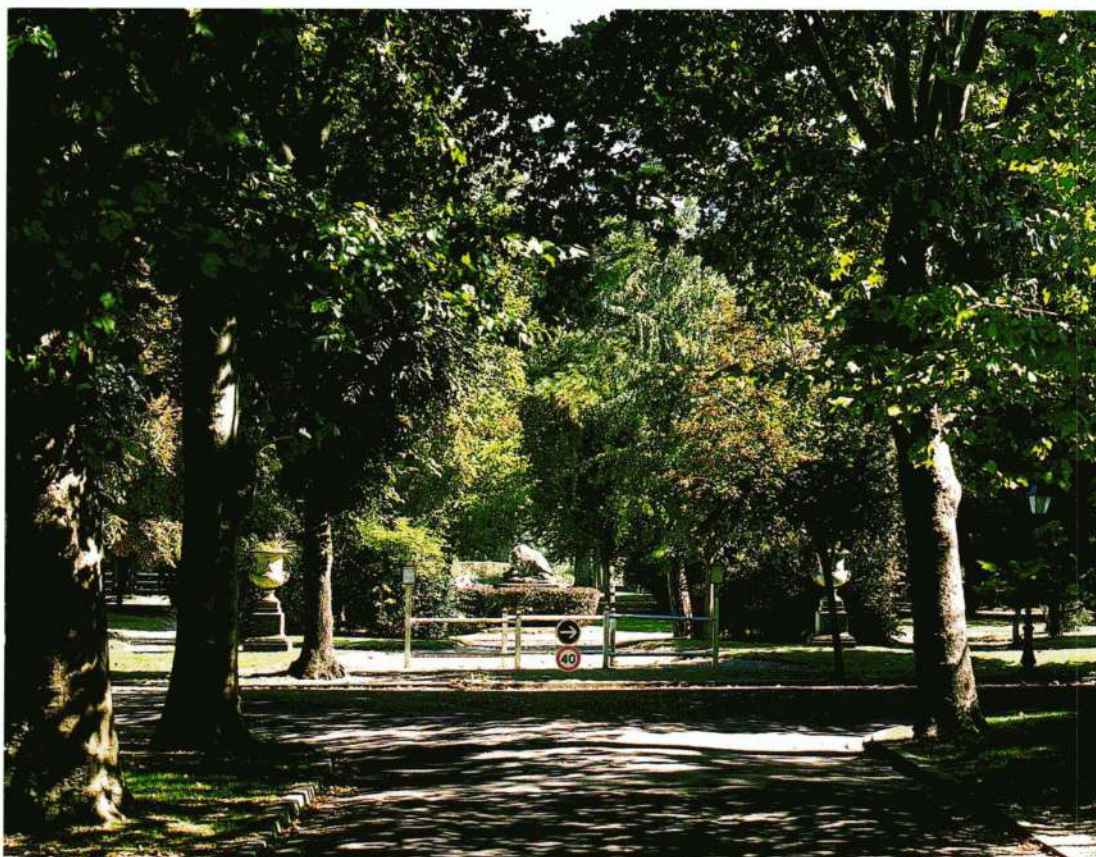


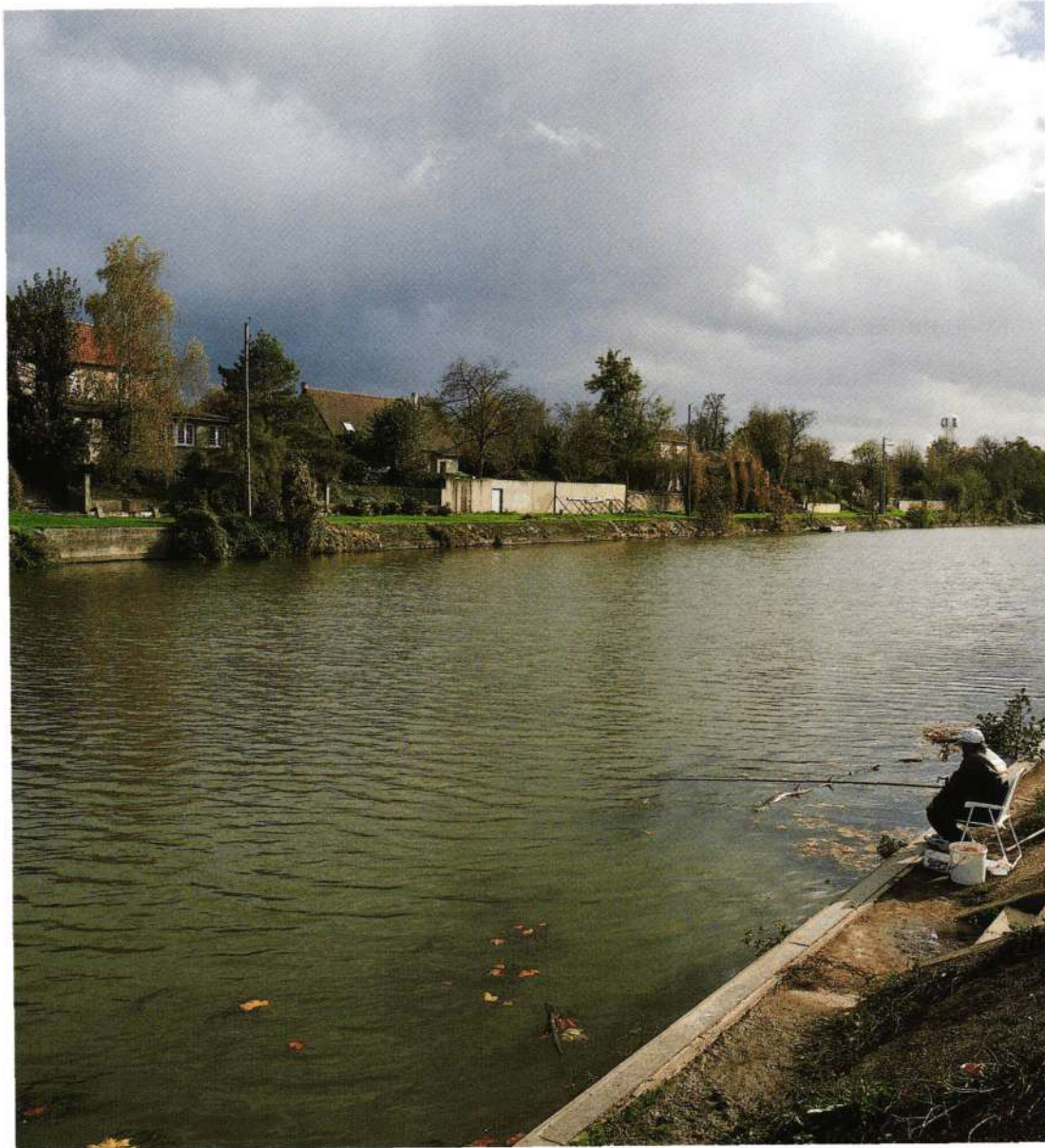
Lotissement de l'île de Villennes Villennes-sur-Seine

L'île, accessible depuis plusieurs siècles grâce à un pont qui abritait un moulin, accosté à l'une de ses piles, était cultivée avant son lotissement. Seules des granges en pisé recouvertes d'un toit de chaume protégeaient récoltes et animaux : aucun bâtiment maçonné ne semble être réalisé avant l'opération d'urbanisation du début du XX^e siècle.

Un plan de 1912 renseigne sur le lotissement de l'île, le tracé du réseau de circulation et des espaces publics. Une rue partage l'île en deux dans sa longueur. Elle est coupée perpendiculairement à peu près en son milieu par une petite voie dans le prolongement du pont et menant à une ancienne gare à bateaux, du côté du grand bras du fleuve. Des ronds-points complètent le dispositif, un à chaque extrémité de la bande de terre, un au niveau du pont, délimitant un square en son centre. Peu de parcelles sont vendues et bâties avant 1914.

L'urbanisation reprend après la Première Guerre mondiale. Un petit îlot aménagé en plage, du côté du grand bras, est rattaché à l'île. Comme les coteaux, celle-ci se couvre peu à peu de vastes villas, le plus souvent orientées vers la Seine, illustrant toutes les fantaisies architecturales à la mode à l'époque. Certaines maisons sont assez récentes et il ne reste aujourd'hui quasiment plus aucune parcelle libre. Essentiellement du côté du grand bras, ces constructions disposent d'un ponton aménagé en terrasse, au bout de leur terrain. Le petit bras est un bras mort où seules de très petites embarcations peuvent circuler. Cette vue du square central illustre le soin apporté au dessin des espaces communs du lotissement. Au centre, le groupe en pierre artificielle représente un Lion au Serpent, copie de l'œuvre conservée au Louvre du sculpteur romantique Antoine-Louis Barye (1795-1875), tandis que des vases Médicis en pierre ornent l'accès au jardin, du côté de l'entrée dans l'île.





**Lotissement de l'île de la Dérivation
Carrières-sous-Poissy**

"L'île était tout en longueur, une rue centrale avec des jardins, des bicoques et quelques maisons en dur de chaque côté. [...] La plupart des habitations étaient au fond des jardins et toutes tournaient le dos à la rue, regardant vers le canal ou vers la Seine. Tranquillité."

Jean Amila. Pitié pour les rats. 1964.

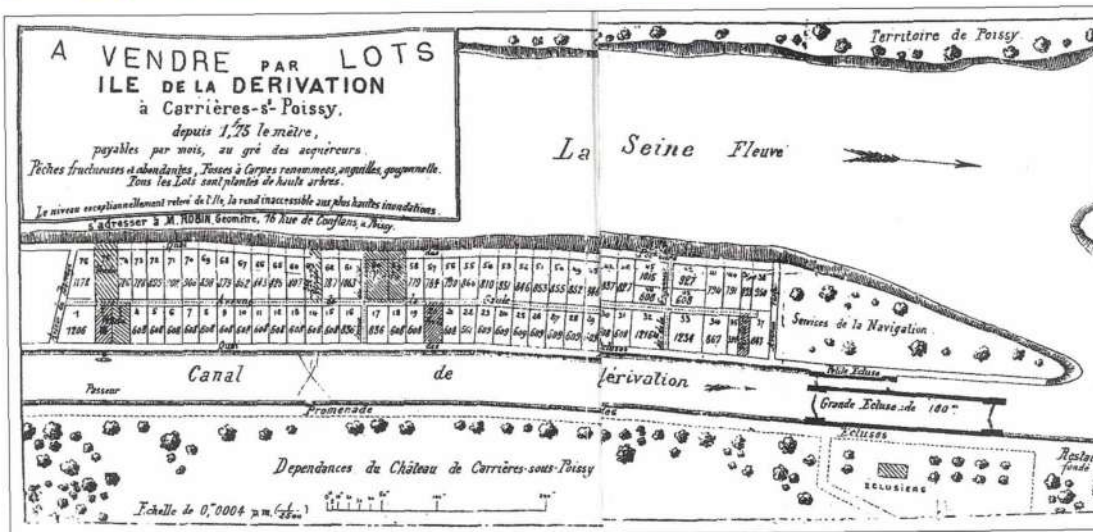
Ce "polar", dont l'intrigue se déroule dans l'île de la Dérivation, restitue parfaitement l'atmosphère qui règne toujours dans ce modeste havre de paix où les baignades dans la Seine ne sont pourtant plus d'actualité.

En 1878, lorsque l'écluse de Denouval s'avère insuffisante, un canal de dérivation et une écluse sont creusés, formant une île, soustraite aux terres de Carrières. D'abord propriété de l'état, elle est vendue en un seul lot en 1883, puis son propriétaire, décide en 1902 de lotir le terrain. Une rue centrale et quelques passages perpendiculaires conduisant à des escaliers distribuant des "gares à canots" constituent les seuls aménagements communs réalisés.

Prévue pour accueillir quelques amateurs de pêche les dimanches de beau temps, l'île voit s'installer des résidents permanents qui construisent de petites maisons plutôt que de simples bungalows. En 1929, une association syndicale se constitue afin de gérer les espaces publics. Elle engage bientôt des poursuites en vertu de la loi sur les lotissements défectueux, afin d'obtenir des améliorations (empierrement de l'avenue, distribution d'eau potable et d'électricité).

En outre l'île est dépourvue de pont, si bien qu'elle n'est accessible à pied que par l'écluse dont l'utilisation, dangereuse, est interdite. Les familles attendent 1961 pour bénéficier de l'installation d'une passerelle piétonne, achetée à la SNCF. En 1967, la dissolution de l'association est prononcée au profit d'une gestion communale ordinaire.

Aujourd'hui, la difficulté d'accès à l'île freine son urbanisation. Toutes les parcelles ne sont pas bâties. Certaines maisons relèvent de l'autoconstruction. Quelques-unes semblent abandonnées, d'autres sont habitées par des Carriérois qui transportent leurs provisions à l'aide d'une bicyclette équipée d'une charrette.



Organiser le rêve d'évasion : les lotissements et les équipements de loisirs

Physiopolis

Île du Platais, Villennes-sur-Seine et Médan

Les trois communes de Triel, Médan et Villennes-sur-Seine se partagent la propriété de l'île du Platais. Sa moitié sud est occupée par les bungalows et les maisonnettes du complexe naturiste de Physiopolis fondé en 1928.

Outre les aménagements nécessaires à la pratique de la natation et de l'aviron sur le fleuve, le site comprend à l'origine de nombreux équipements : un stade de dimensions olympiques, une piscine (qui ne fonctionne guère, celle au nord de l'île étant facilement accessible), des terrains pour la pratique du basket, du volley et du tennis, un garage à bateaux, des douches et toilettes communes, des points d'eau accessibles à tous et un quadrillage de petits bungalows en fibrociment sur une ossature métallique dans lesquels les adeptes déposent leurs affaires de ville et se changent. Trois types d'abris sont réalisés sur trois surfaces de terrain allant de 50 m² à 150 m². Ils remplacent les premières toiles de tentes tout en adoptant leurs silhouettes (avec notamment l'auvent) et leurs dimensions. La société Naturiste, qui réunit les nombreux copropriétaires, gère le fonctionnement et l'entretien du complexe ainsi que le passage des utilisateurs, puisque l'île n'est reliée à la terre par aucun pont ni passerelle.

Peu à peu quelques parcelles de terrain sont vendues en dehors de l'association, tandis que certains usagers aménagent leurs bungalows afin d'y séjourner plus confortablement. De nouveaux équipements sanitaires ou sportifs viennent compléter l'ensemble, ainsi qu'une aire dévolue au camping, permettant d'accueillir quelques visiteurs. L'installation de l'eau courante est récente, celle de l'électricité est à l'ordre du jour. L'esprit communautaire reste encore très présent aujourd'hui ; la confiance et l'entraide règnent parmi les résidents notamment dans les moments difficiles des crues de la Seine. En effet, l'île, non viabilisée, subit régulièrement des inondations.

On voit ici deux bungalows bien entretenus et, au premier plan, une des courbes du stade ainsi qu'une des quatre fontaines, équipées d'une pompe, le bordant. Ces infrastructures ne sont plus utilisées.

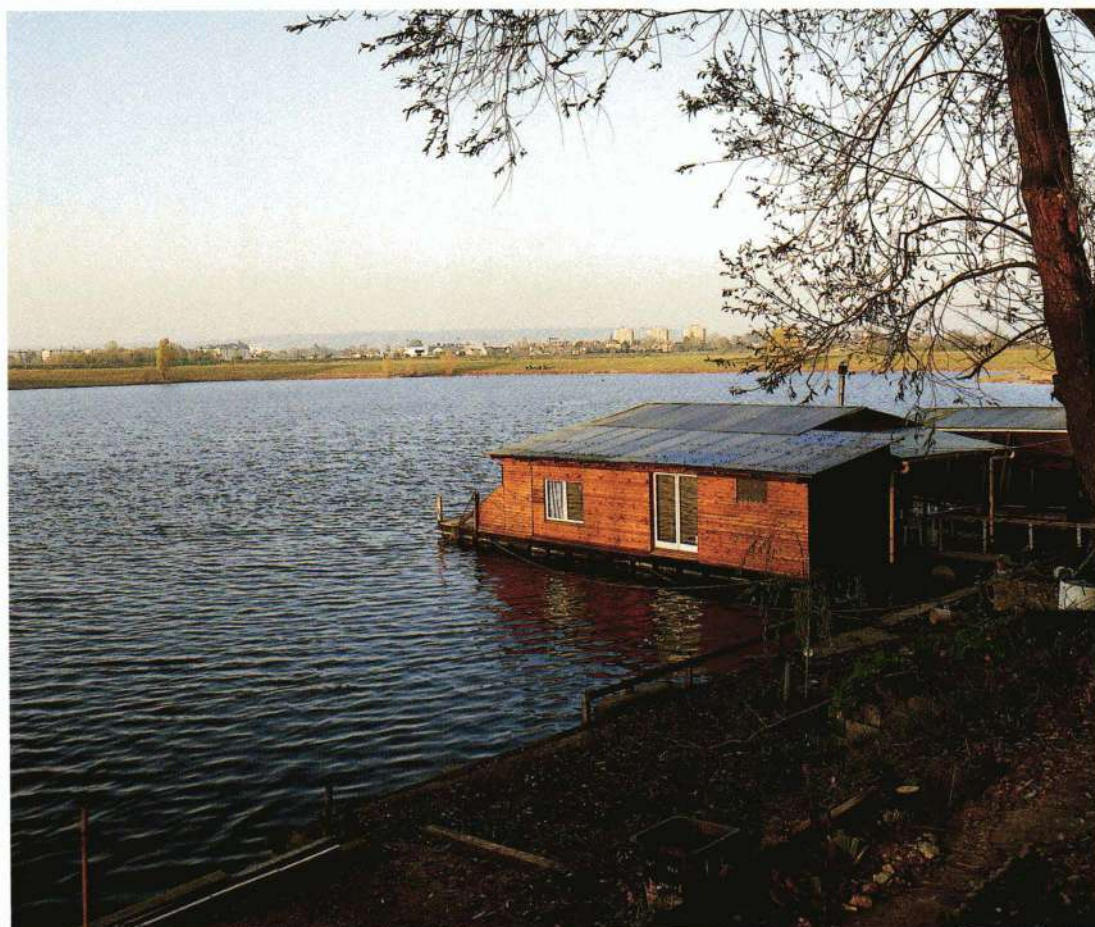




L'étang de la Galiotte Carrières-sous-Poissy

Les carrières d'extraction de sable et de gravillons ont formé, avant d'être remblayées, plusieurs pièces d'eau qui ont marqué ou marquent encore le paysage de Carrières. L'étang dit de la Galiotte est la plus ancienne de ces gravières transformée définitivement en lac artificiel. Il tire son nom du coche d'eau qui remontait la Seine depuis Rouen, tiré par des chevaux circulant sur le chemin de halage. Établi au Moyen Âge, ce mode de transport véhiculant passagers, animaux et marchandises, cesse d'être utilisé lors de l'établissement du chemin de fer. Dans les années 1950, les pêcheurs du week-end commencent à s'installer et construisent de petits bungalows flottants. Une association doit bientôt se constituer afin de gérer l'usage du lac (les barques y sont par exemple interdites), les installations (une cinquantaine de pontons) et les relations de leurs occupants avec le bailleur du site, la société ayant exploité la carrière. Depuis quelques années, l'association porte elle-même le nom "la Galiotte".

Les cabanons sont construits par les usagers, ce qui suffit à occuper une large part de leurs loisirs. Ils sont entièrement faits de bois et reposent sur un socle flottant constitué de fûts métalliques de 200 litres. Ces habitations précaires souffrent beaucoup des intempéries. L'étang communique, à l'une de ses extrémités, avec la Seine et son niveau fluctue donc avec les variations du fleuve. En outre, peu de bungalows sont en mesure de résister aux tempêtes et celle de l'hiver 1999 a été fatale à bon nombre d'entre eux. Mais les propriétaires, modestes citoyens des communes très urbanisées de la proche banlieue parisienne, s'entraident afin de reconstruire leurs abris. La photo aérienne prise par Yann Arthus-Bertrand en 1995, montre les nombreuses installations, toutes situées d'un même côté de l'étang. L'autre rive, dont l'exploitation est achevée, devrait être aménagée dans les années à venir.



Organiser le rêve d'évasion : les lotissements et les équipements de loisirs

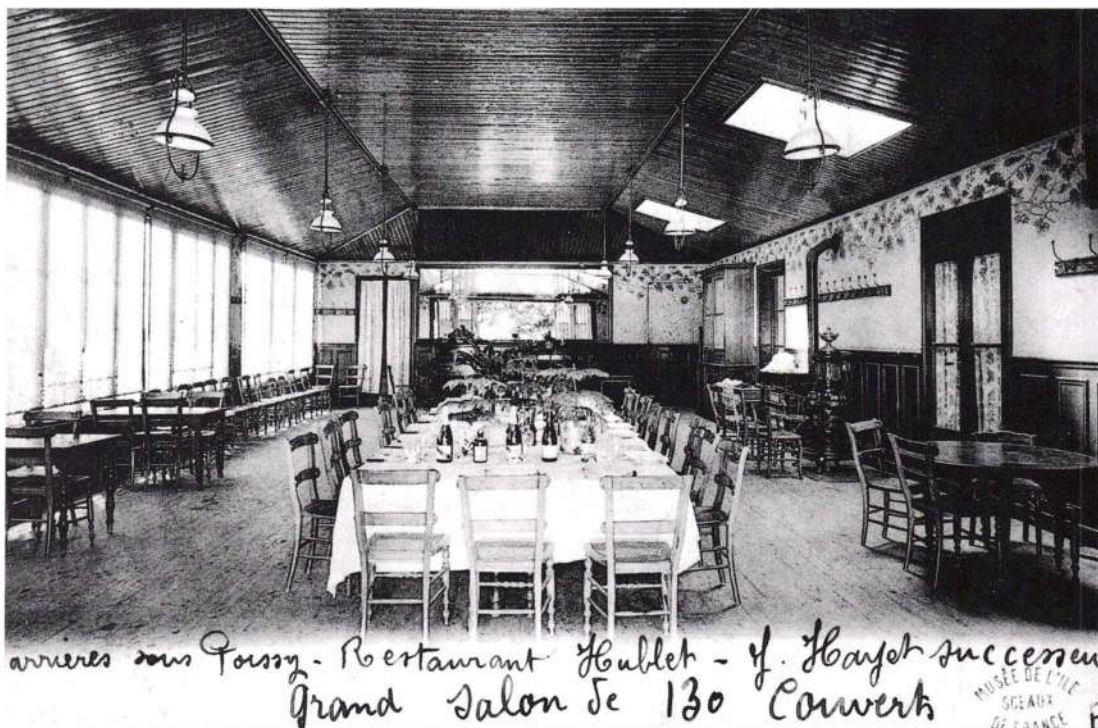


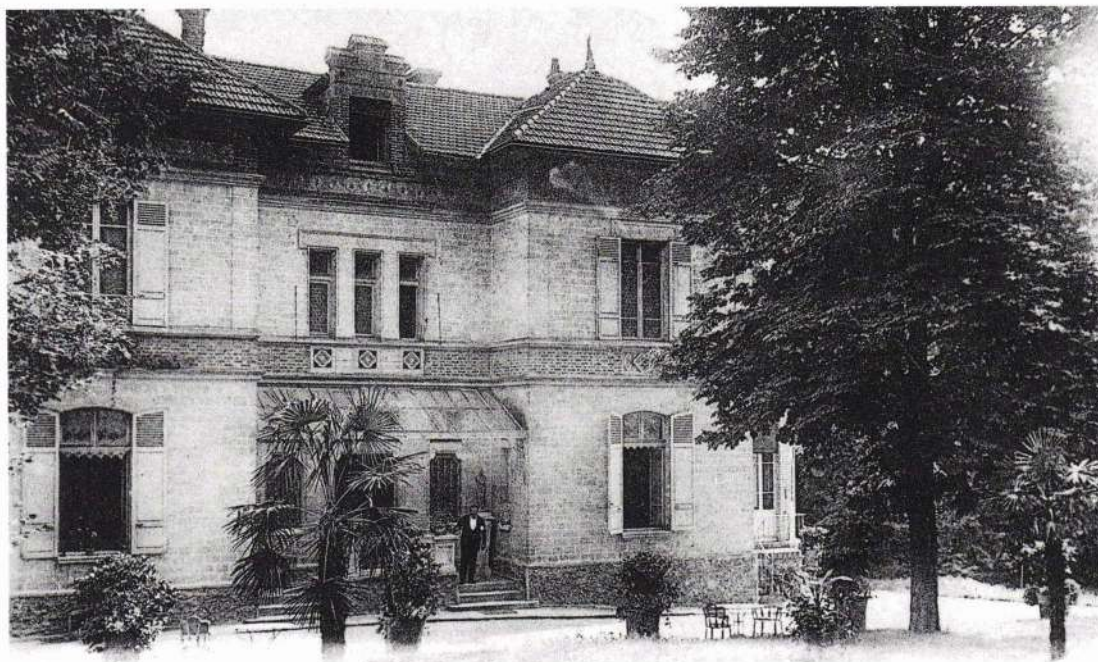
Restaurant
364, rue des Écluses,
Carrières-sous-Poissy
(Centre de documentation de l'Île-
de-France, Sceaux)

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, un ex-marinier, habitant en bord de Seine à l'écluse de Denouval, ouvrit un café dans sa maison. Les mariniers s'y retrouvaient en attendant leur tour de passage. À partir de 1878, lors de la construction de l'écluse de la Dérivation, le commerçant fait bâtir devant les nouvelles installations un café-restaurant-hôtel, qu'il équipe même d'un vivier pour les anguilles. L'adresse devient bientôt célèbre, notamment pour ses fritures et, grâce à l'adjonction d'une vaste salle, peut accueillir bals, banquets et dîners de noce. Depuis des années, l'établissement n'est plus en activité, sans doute faute de passage. L'écluse est fermée et les promenades le long du chemin de halage rendues impossibles par l'installation, en bord de Seine, du parc à voitures de l'usine Simca.

Restaurant
Rue du Centre, hameau de
Bures, Morainvilliers

Construit en 1953, ce restaurant présente, à l'extérieur comme à l'intérieur, un décor de pan-de-bois avec remplissage de moellons de meulière correspondant au renouveau d'un goût pour la rusticité. Comme celui de Carrières, cet établissement n'est plus en activité.





Villennes-sur-Seine — Restaurant « La Nourée »



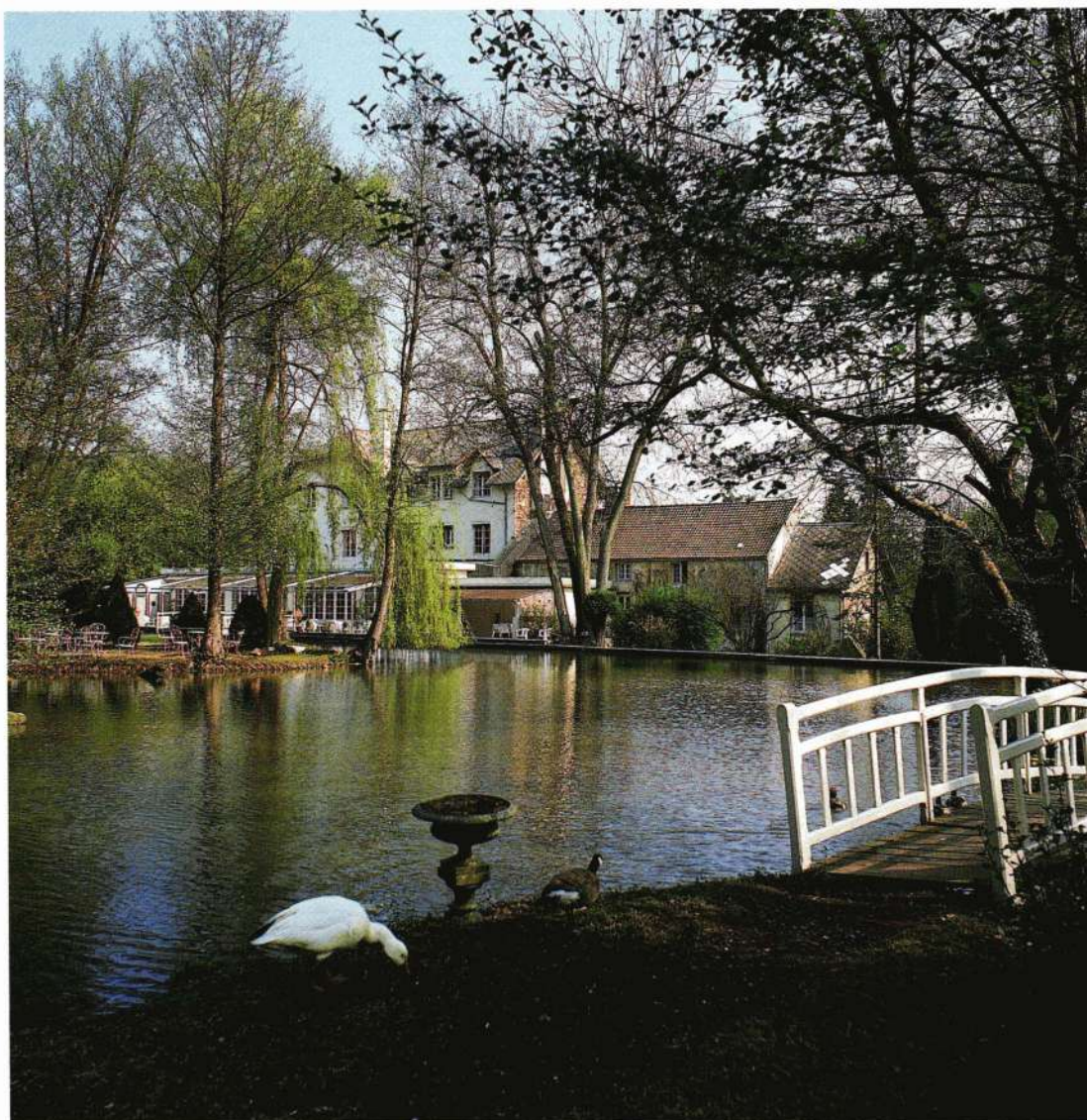
Villa Eden Roc puis restaurant La Nourée
2, rue du Maréchal-Gallieni,
Villennes-sur-Seine

Cette vaste villa est bâtie vers 1880 pour le docteur Emile Magitot, médecin de l'Empereur, par l'architecte Eugène-Jules Suffit (1831-1895). Elle est connue grâce à d'anciennes cartes postales (coll. part.) et s'avère être une version affaiblie du projet publié en 1881 dans le recueil d'architecture de J. Broussard *Petites habitations françaises*. En effet, les dessins évoquent l'une des sources de l'architecture de villégiature du XIX^e siècle : la villa rustique italienne caractérisée par une disposition en plusieurs corps, dont une tour, une loggia, une terrasse, des toits à faible pente débordants, des élévations asymétriques, l'usage de l'arc en plein cintre. La réalisation, sans doute par mesure d'économie, est plus sobre : symétrie des volumes, simplification des toitures, suppression de la loggia au profit d'un porche plus ordinaire.

La demeure, dont la spacieuse terrasse domine la Seine, est transformée en hôtellerie-restaurant au début du XX^e siècle. Elle est finalement détruite, dans le courant des années 1970, pour faire place à une résidence de plusieurs immeubles.

Hôtel du moulin d'Orgeval
Orgeval

En 1921, Frédéric Chartier achète l'ancien moulin des Bouillons, sur le ru d'Hapecour. Il fait alors construire l'hôtel-restaurant du "moulin d'Orgeval", établissement qui existe toujours. Conservant l'ancien édifice (à droite sur la photo) il lui fait adjoindre un nouveau corps de bâtiment évoquant le style néo-normand (à gauche), difficile à lire aujourd'hui car le faux pan-de- bois est badigeonné.



Ancienne propriété Vanderbilt Carrières-sous-Poissy

En 1897 William Kissam I Vanderbilt, richissime héritier américain installé en France – il possède un hôtel au Cap-Ferrat et un élevage de chevaux à Deauville – acquiert les installations hippiques déjà implantées dans la plaine des Grésillons, afin d'y créer un vaste complexe d'entraînement, baptisé écuries de Saint-Louis-de-Poissy. Les aménagements sont d'une ampleur impressionnante et les travaux menés tambour battant, sans limite de moyens. Trois pistes concentriques sont réalisées, les deux plus petites en sable, la troisième en gazon (a). Un château d'eau stockant l'eau pompée dans la Seine arrose l'ensemble.

Vanderbilt construit également des écuries, des bâtiments techniques (notamment une centrale électrique alimentant le complexe), mais aussi une vaste résidence, accompagnée de serres chaudes, d'une volière et agrémentée d'un jardin. Peu après la fin de la Première Guerre mondiale, il vend sa propriété à un autre Américain, M. Macomber, qui maintient l'activité hippique jusqu'en 1930, puis vend à son tour. Les terrains sont finalement exploités en carrières de sable, les équipements disparaissent peu à peu, à l'exception d'une partie de la maison de maître (d), aujourd'hui inoccupée, que l'on aperçoit au fond de la piste.

Le style de la demeure, publiée notamment en 1909 dans la revue de La Construction moderne, oscille entre le vaste cottage cossu anglo-normand et le "pied-à-terre confortable de style Louis XIII rustique" selon les chroniqueurs ! Construite en pierre de Saint-Waast et en brique de Sannois, elle est située à moins de 30 mètres de la piste, la dominant légèrement. Lors de ses visites, Vanderbilt voit ainsi ses chevaux à l'entraînement depuis les fenêtres. Cette demeure est l'œuvre d'Henri Guillaume, architecte de la section française aux Expositions universelles de Saint Louis (1904) et de San Francisco (1915), décorateur en 1905, de l'hôtel Belmont à New York.



a



c

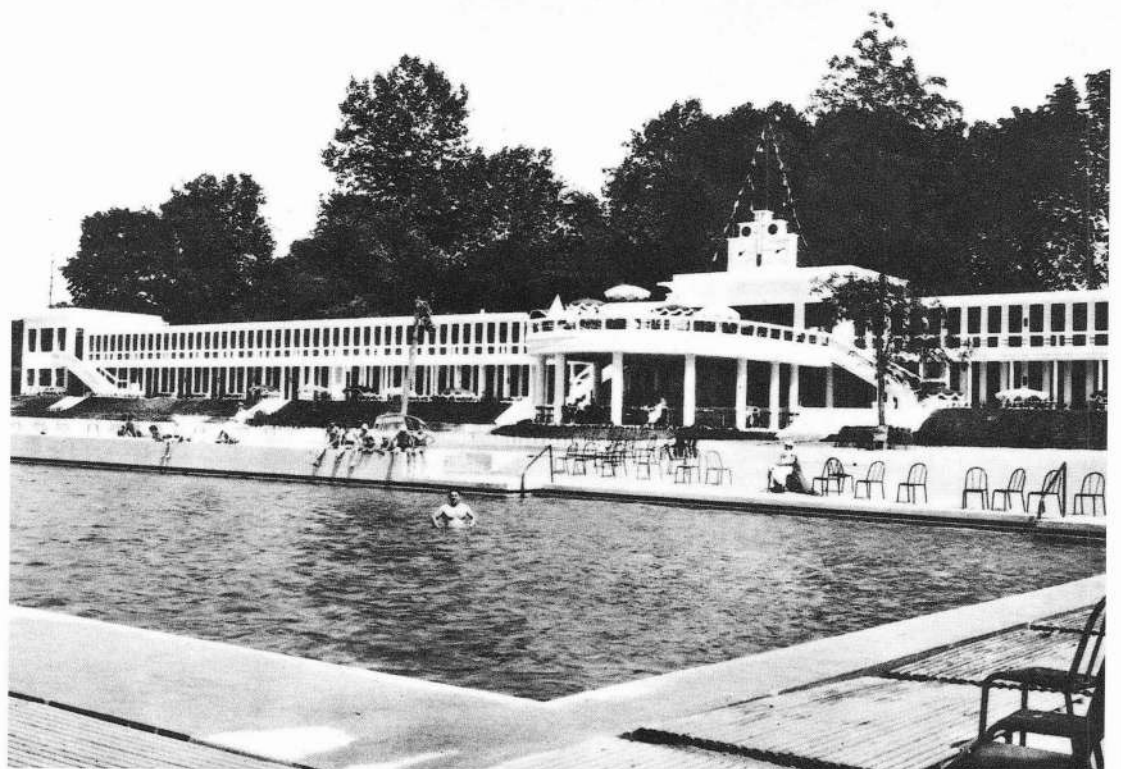
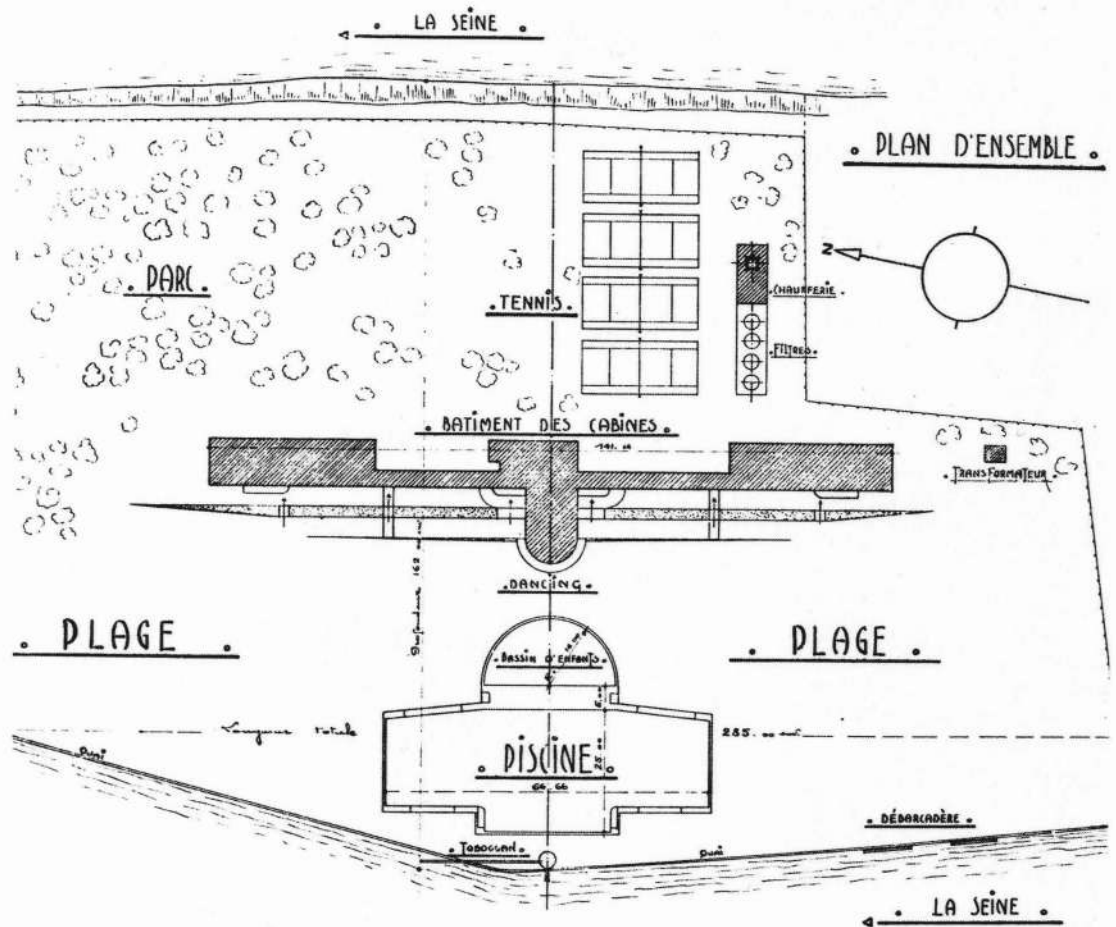


Eugène Touret, architecte-paysagiste auteur notamment de la reconstitution de la roseraie de Joséphine à la Malmaison, réalise les jardins en choisissant d'harmoniser sa composition avec le caractère de la maison. Il tient ainsi compte du goût du commanditaire, plus proche de la manière anglaise que des ordonnances traditionnelles françaises. La Vie à la campagne publie dans sa livraison de mars 1914 plusieurs photos de l'ensemble. Au sud-est, le parterre, devant la façade principale donnant sur le salon, forme un demi-cercle, au centre duquel est disposé un miroir d'eau de "forme Louis XVI" (b). Au nord-ouest, les aménagements devant la façade tournée vers la piste paraissent plus simples, constitués d'un cadran solaire au centre du parterre (c). Un vaste terre-plein précède la façade d'entrée tandis qu'une sorte de soubassement de verdure s'étend tout autour des constructions. Les pelouses sont sillonnées d'allées courbes aboutissant à des aménagements (pavillons ou tennis) plutôt qu'à des points de vue particuliers, inexistant dans cette plaine monotone. Des arbres "verts" (au feuillage persistant) taillés, conifères ou arbustes d'essence rare, parsèment l'ensemble répondant aux massifs ou créant des bosquets. Les écuries, qualifiées de modèle à l'époque, sont complétées de plusieurs pistes. Les boxes ne comportent pas de râteliers, le foin étant alors disposé à terre, les Américains, à la différence des Anglais, tenant le plus souvent leurs chevaux au grand air, portes ouvertes. L'inconvénient majeur de cette installation tient manifestement à sa situation même, ce qui explique sans doute son abandon rapide. En effet, Saint-Louis-de-Poissy se trouve trop loin de la forêt de Saint-Germain-en-Laye, pour que les promenades des chevaux y soient possibles et ainsi ne peut résister à la concurrence de Maisons-Laffitte qui concentre bientôt les écuries de la région.

Organiser le rêve d'évasion : les lotissements et les équipements de loisirs

Plage de Villennes Île du Platais, Médan

En 1878, Émile Zola acquiert cette partie de l'île du Platais, juste en face de sa propriété. Il y installe son "Paradou", petit chalet de bois où il se retire pour travailler ou discuter avec ses amis. Il y accède grâce à la barque, baptisée "Nana", que lui a offert son ami Guy de Maupassant. Après sa mort, les terres sont vendues. Un discret restaurant s'installe sur l'île, accueillant pour un agréable moment les bourgeois de Villennes en goguette. A partir de 1928, s'amorce l'expérience de Physiopolis au sud de l'île, tandis que sur la partie médanaise ouvre la plage dite de Villennes en 1935. Une grande plage sablée, pourvue d'un bassin de natation est agrémentée de diverses installations : terrasses, cabines, restaurant, bar, courts de tennis, magasin pour articles de plage. Aujourd'hui le complexe est encore en activité et l'on y accède toujours par bateau, l'île ne disposant ni de pont ni de passerelle. Les pelouses ont remplacé le sable fin provenant du Soissonnais ; le toboggan ne dirige plus son pan incliné directement dans la Seine mais dans le grand bassin ; les chaises à l'extérieur, dérivées d'un modèle dessiné par Robert Mallet-Stevens en 1926, sont remplacées par du mobilier en plastique blanc ; le couronnement du corps central, constitué d'un mât à haubans garnis de flammes triangulaires surmontant un panneau équipé d'un thermomètre, d'une horloge et d'un baromètre a disparu ; les arbres ont beaucoup poussé et cachent en partie les bâtiments.





À ces quelques détails près, l'ensemble reste intact. Commandé par un industriel, marchand de matériaux originaire du nord de la France, il est dû aux architectes de Poissy L. et P. Bourgeois. Le bâtiment principal rappelle l'architecture "paquebot" en vogue à l'époque, notamment pour tous les équipements sportifs liés à l'eau. Ce vaisseau de béton peint d'un blanc immaculé, est constitué de deux longues ailes de cabines reliées par une vaste rotonde saillante. Le solarium, à l'étage, reposant sur des piliers, abrite une terrasse couverte en dessous. Le carrelage cassé qui recouvre leurs sols, mis en œuvre selon le principe de la mosaïque, forme de grands motifs géométriques. Ce genre de dessin et le matériau choisi, utilisés en parement ou revêtement de sol dans de nombreux immeubles, sont également caractéristiques de la mode décorative des années 1930. Le plan et la vue d'ensemble prise de la Seine sont extraits de la revue *La Construction moderne* (tome n° 1, 1935).



Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville

Maison d'Émile Zola Médan I.S.M.H.

"J'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant au bord de la Seine [...] La littérature a payé ce modeste asile champêtre qui a le mérite d'être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son voisinage." Lettre de Zola à Flaubert du 9 août 1878.

C'est en cherchant un logis à louer pour l'été que Zola achète finalement une petite maison en bord de Seine. Cette acquisition marque la première étape d'une aventure qui mène l'écrivain à acheter, dans les années qui suivent, de nombreuses terres afin d'étendre son domaine sur plusieurs hectares. Parallèlement, il fait réaliser une série de constructions et d'aménagements pour lesquels il ne fait appel à aucun architecte, et dirige lui-même un entrepreneur de Médan.

À sa mort en 1902, sa femme vend l'essentiel des meubles et des objets, ainsi qu'une partie des terres. Puis, en 1905, elle fait don de la propriété à l'Assistance publique. Grâce à la volonté farouche de quelques-uns et après des années d'incertitude, un véritable projet de musée d'écrivain est en cours de réalisation, qui sauvera définitivement le lieu ; d'importants travaux de restauration sont imminents.

La demeure est implantée en haut d'une pente douce qui descend vers la Seine, longée par la voie du chemin de fer Paris-Rouen. Zola achète la modeste maison (correspondant au corps central) qui date probablement des années 1830.

Elle se compose d'un vestibule et de deux pièces au rez-de-chaussée, distribution reproduite à l'étage, et enfin d'un grenier mansardé. Quelques mois plus tard, il fait réaliser, au nord, la "tour carrée" (à droite) au dernier étage de laquelle il installe son cabinet de travail (b) ; cette vaste pièce de 10 mètres de côté, s'élevant sur 5 mètres 50 de hauteur et ouverte sur le panorama de la Seine et de l'île du Platais, est surmontée d'une terrasse ; en dessous se trouve sa chambre, donnant à la fois sur la Seine et (à l'extrême droite) sur l'allée de tilleuls conduisant à la ferme. En 1880, il inaugure le chalet de l'île – le Paradou – acheté lors des démolitions de l'Exposition universelle de 1878





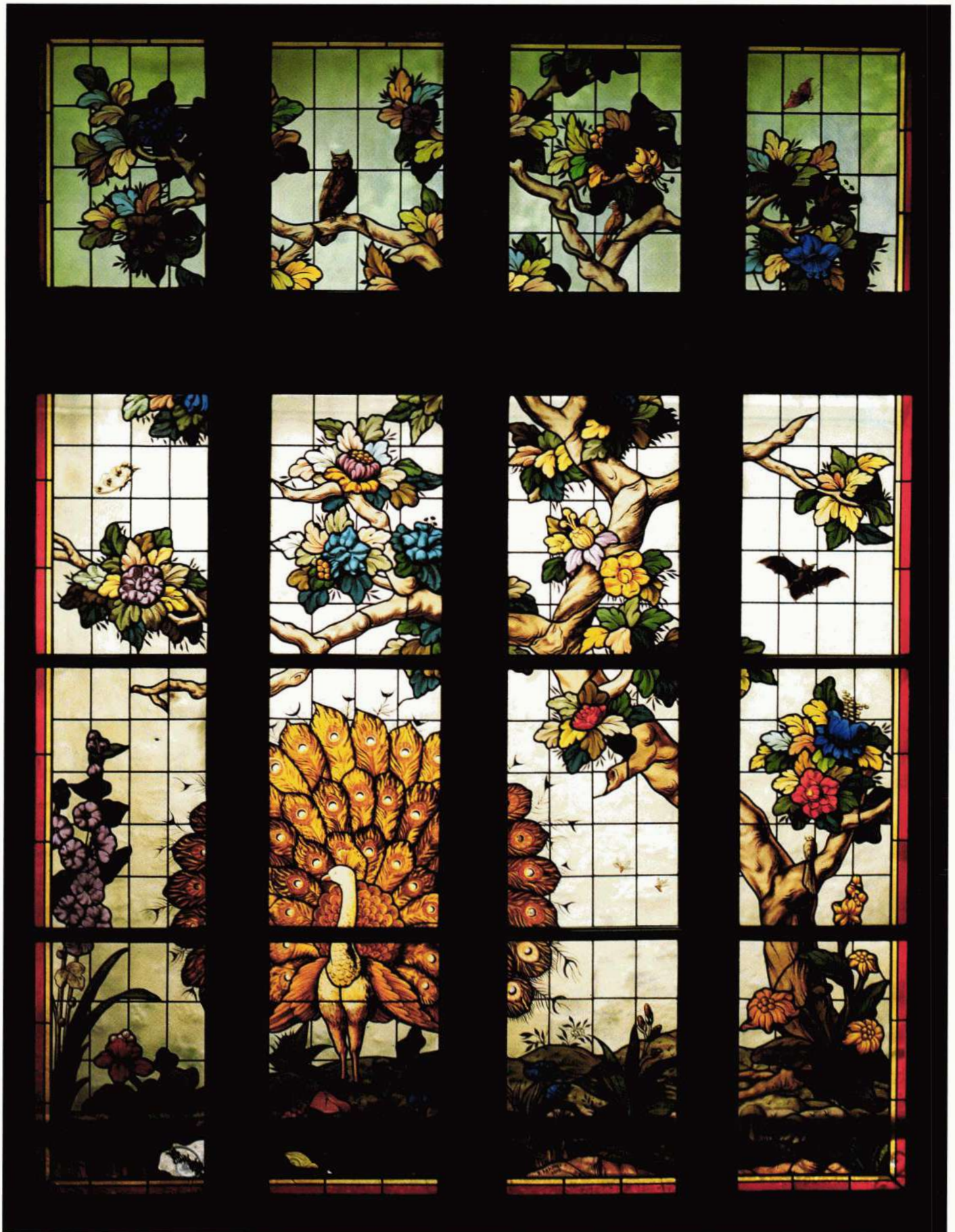
b

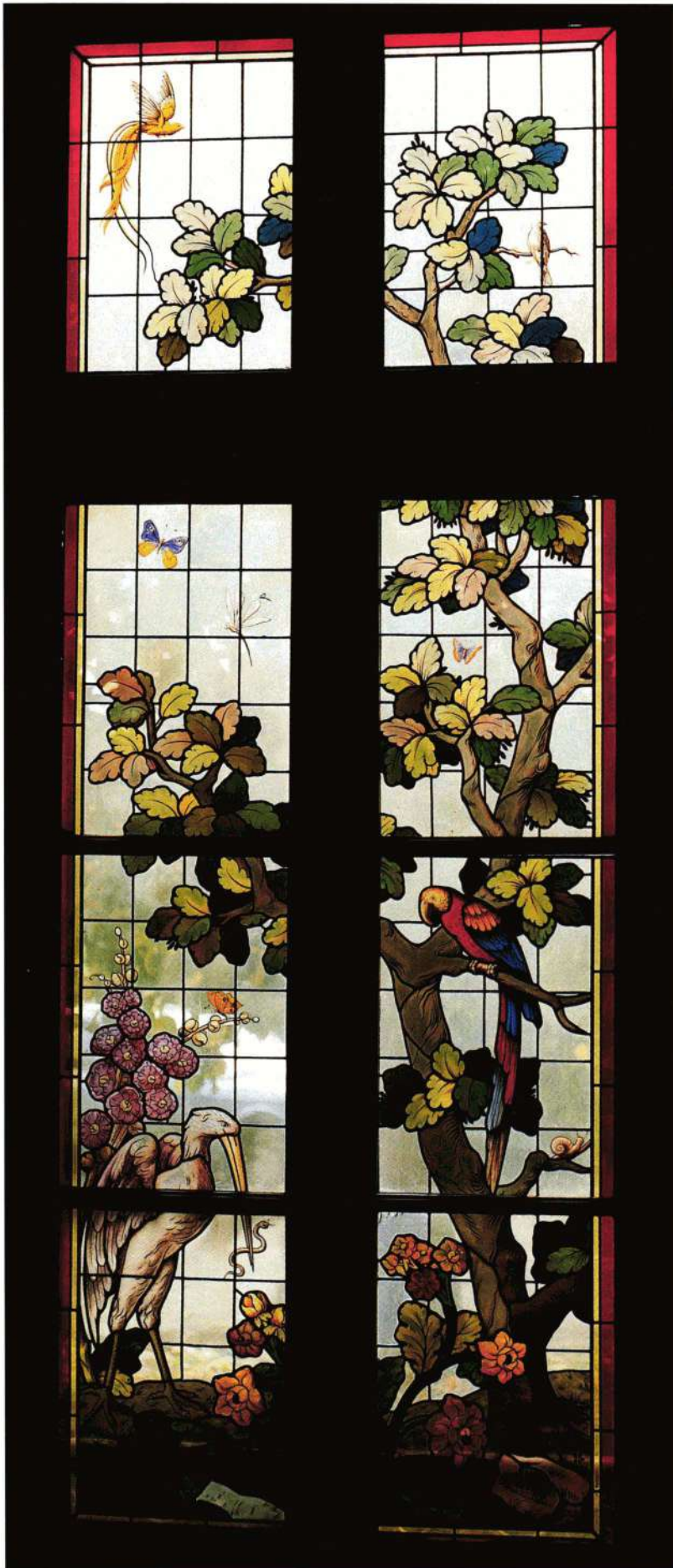


(démoli en 1935). Vers 1882/83 au nord de la propriété, il entreprend la construction d'une serre et d'une ferme qu'il peuple immédiatement de nombreux animaux. À la même époque il fait élever le pavillon "Charpentier" (à droite de la tour carrée) pour y accueillir ses amis et notamment son éditeur Georges Charpentier. Enfin, vers 1885/86 il bâtit la "tour hexagonale", comprenant au rez-de-chaussée une vaste salle de billard, et à l'étage une lingerie à usage de salon de couture, domaine de son épouse. La propriété, dans son état actuel, n'a subi que très peu de modifications. Soucieux de son confort et de celui de ses nombreux hôtes, Zola conçoit sa maison en fonction des aménagements intérieurs. Il porte une attention particulière aux commodités (calorifères, éclairage au gaz, salle de bain ...) et surtout au décor et à l'ameublement, au détriment manifeste de la composition générale. Il se révèle ainsi plus décorateur qu'architecte. En effet, durant toutes ses années médanaises, il ne cesse de faire exécuter des décors, d'acquérir des éléments mobiliers décoratifs (cheminées, vitraux anciens, une tenture en cuir de Cordoue...) ainsi que des objets d'art, des tableaux, des sculptures, des instruments de musique. Ces acquisitions n'ont pas pour vocation d'enrichir une collection, mais constituent un ensemble ornementals mûrement réfléchi à propos duquel les Goncourt, à la date du 2 avril 1891, écrivent dans leur Journal : "et là dedans, un mobilier de parvenu fastueux, un mobilier à la grosse richesse italienne [...] : un mobilier qui a un peu l'air d'un héritage par Zola d'un cardinal vénitien, mais où tout ce décrochez-moi-ça cathédraleux fait un drôle d'entour à l'auteur de l'Assommoir et de Nana".

(a) La cuisine a gardé sa faïence murale d'origine, qui recouvre à la fois tous les murs de la pièce mais aussi le plafond, dans un grand souci d'hygiène. Madame Zola, qui aimait servir elle-même de fastueux repas aux amis de son mari, donna à cette pièce, habituellement plus ordinaire, un traitement soigné.

Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville





**Vitraux de la salle de billard
Maison d'Émile Zola, Médan**
H. 408 I. 308 (a)
H. 400 I. 168 (b)
I.S.M.H.

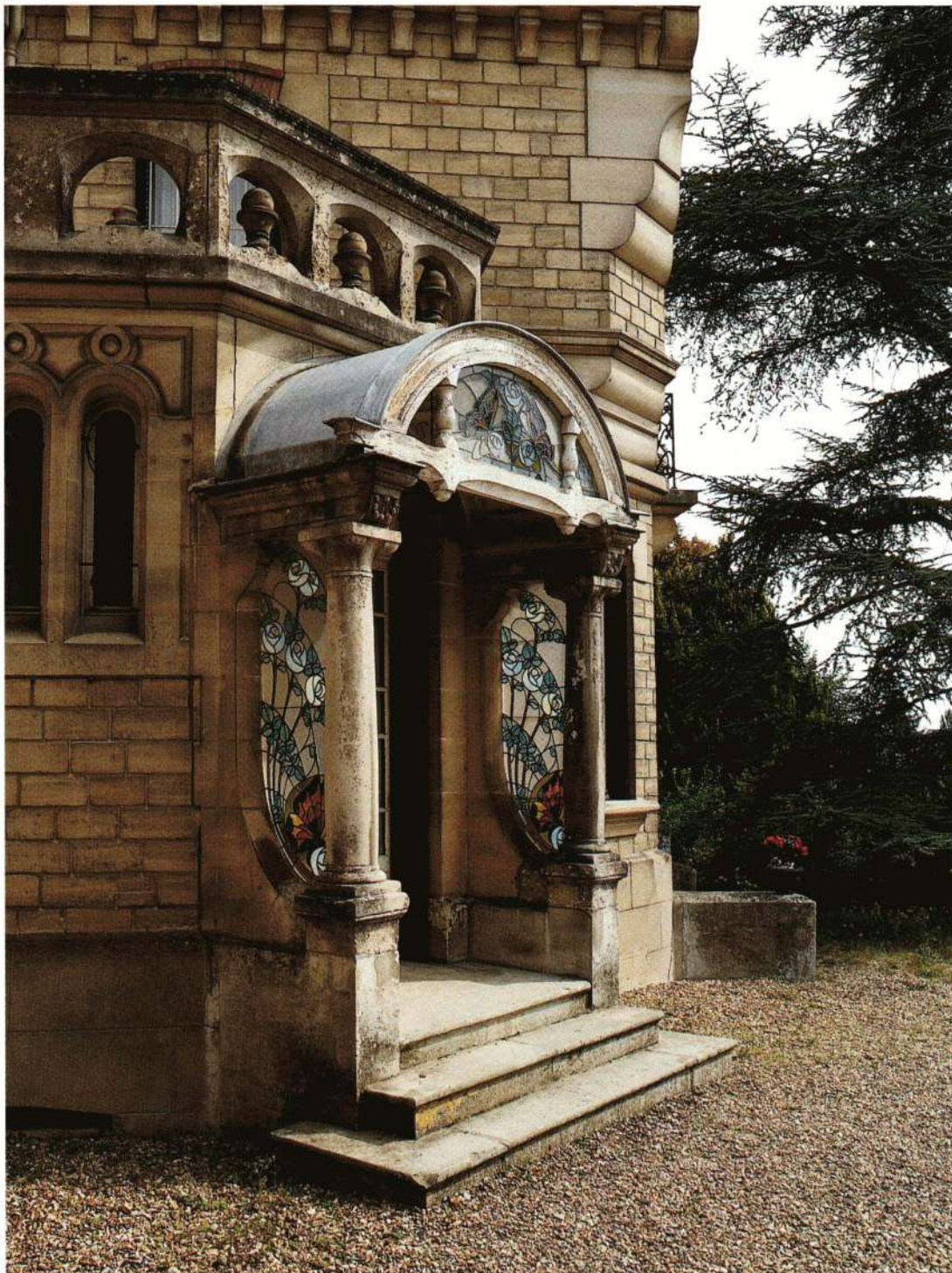
Zola consacre un soin particulier au décor de cette pièce dont il fait orner le sol d'une mosaïque de G.D. Facchina, l'un des mosaïstes de l'Opéra Garnier, et les fenêtres de verrières animalières réalisées par Henri Baboneau en 1886. Ce peintre verrier parisien a déjà travaillé à Médan : il a fourni, restauré et mis en place des fragments de vitraux anciens aux fenêtres de la salle à manger et du cabinet de travail, où il adapte les panneaux du XV^e siècle de l'histoire de sainte Madeleine, provenant de la chapelle de Malestroit (Morbihan); ces derniers sont aujourd'hui conservés aux U.S.A.

Dans la salle de billard, la grande baie occidentale et les trois fenêtres orientales, qui se déploient comme un paravent, témoignent du goût de Zola pour le naturalisme et les estampes japonaises. Les hérons, au plumage nacré habilement rendu par l'emploi d'un verre martelé, les paons, aux ocelles de la queue peintes ici à l'émail sur verre, là au jaune d'argent, la chauve-souris, l'écureuil, ou l'araignée suspendue à son fil, tous semblent issus d'un album de zoologie. Sur fond de mise en plomb rectiligne, une branche d'arbre, chargée de bouquets de feuilles et de fleurs, structure la composition décentrée, à la manière des peintures japonaises dont la vogue se répand en France au milieu du XIX^e siècle. Les verrières de Médan s'inscrivent dans la continuité des compositions "paonniques" monumentales, celles du peintre James Whistler conçues en 1876 pour la Peacock Room de Londres (remontée aux U.S.A.) et celles des céramistes Théodore Deck et Edmond Lachenal, réalisées notamment en 1879 pour l'immeuble parisien situé 5, avenue de l'Opéra. L'oiseau, originaire d'Asie, symbole de fierté et d'immortalité, deviendra à partir de 1890 un des thèmes favoris des affiches, céramiques et verrières de l'Art Nouveau. En 1986, les vitraux sont restaurés par E. Chauche.

L. F.

Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville





Maison 15, route de Poissy, Villennes-sur-Seine

Cet édifice est à peine achevé lorsqu'il est publié, aux alentours de 1900, sous forme de dessins mais aussi de deux photographies, dans le recueil d'architecture *Maisons de campagne et villas* : ensembles, détails et prix de revient : dessins et relevés par Th. Lambert. Les auteurs, deux architectes associés, Raymond Barbaud et Édouard Bauhain réalisent au cours de leur carrière de nombreuses constructions et notamment des immeubles de rapport parisiens.

L'ensemble comprend des annexes : une écurie, une remise et un logement de concierge. La villa, bâtie sur le coteau, est implantée dans l'un des angles de la partie haute de la parcelle, en léger retrait de la route. Elle est ainsi largement ouverte sur le vaste jardin paysager qui l'entoure car, malgré un plan relativement massé, l'usage du pan coupé percé d'une baie permet de multiplier les points de vue sur l'extérieur. D'ailleurs, au rez-de-chaussée, Barbaud et Bauhain conçoivent plusieurs accès directs au jardin grâce à des portes-fenêtres. Celles-ci sont précédées à deux reprises de porches, soutenant ainsi des terrasses à l'étage – celle visible ici a été aménagée en jardin d'hiver. L'élévation sur trois niveaux – dont le dernier est inclus dans un comble aux pentes extrêmement raides – participe de cette volonté de permettre au regard d'embrasser toute la vallée.

Le bas-relief de céramique, ornant la façade sur rue, est signé Jules-Louis Rispal. Il représente une nymphe jouant du luth dans le style de l'Art nouveau alors en vogue. Le nom de ce sculpteur figure à plusieurs reprises sur les façades d'immeubles parisiens, notamment lors de collaborations avec Barbaud et Bauhain. (a) Les vitraux qui ornent le porche de l'entrée principale sont sans doute posés peu de temps après l'achèvement de la maison. La composition de fleurs et de papillons, réalisée entièrement en verre à relief avec incrustation de roses en verre opalescent, appartient à la veine décorative du premier quart du XX^e siècle. (b)

Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville





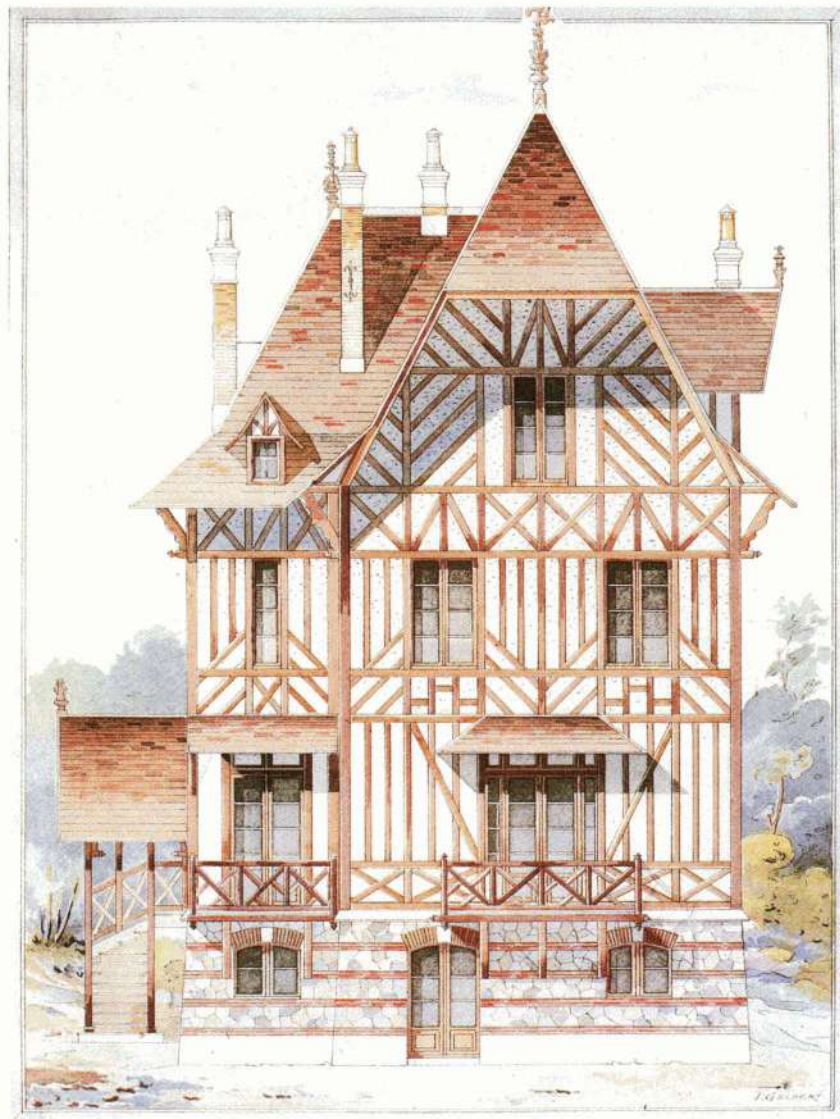
Propriété
8-10 avenue du Maréchal-Foch, Villennes-sur-Seine

Réalisée par l'architecte parisien Léon Rigoni pour son propre compte, cette villa est bâtie après 1900 et publiée en 1908 dans la revue d'architecture *l'Habitation pratique*. Elle est implantée sur une parcelle créée lors du lotissement du parc du château, le long de la voie de chemin de fer, face à la Seine. Entre la maison et la route, le cours d'eau provenant de la grande cascade traverse toujours le jardin. Malheureusement, le terrain a été réuni à la parcelle voisine et trois immeubles sont bâtis sur l'ensemble.

"Soucieux d'harmoniser son œuvre avec la nature, M. Rigoni a imprimé aux façades le genre Normand qui sied aux habitations agrestes" indique-t-on dans l'article. En effet, sur un soubassement de "meulière piquée posée en opus incertum", rythmé de rangs horizontaux de briques rouges de Bourgogne, les façades sont en maçonnerie de moellons, enduite de plâtre avec une décoration imitant le pan-de-bois et peinte en "brun Van Dyck". Le bois véritable, peint de la même couleur, est utilisé pour la réalisation des diverses balustrades et surtout de la charpente, dont les aisseliers, particulièrement travaillés, apportent une touche décorative supplémentaire. Cette maison dont le plan est finalement assez massé présente des élévations paraissant complexes du fait de l'utilisation de décrochements, du porche rejeté sur le côté, des nombreux formats de lucarnes ou de baies, protégées certaines par des auvents. Elle est couverte par des toits polymorphes à pente raide recouverts de tuiles plates. Ce style néo-régionaliste connaît un grand succès jusqu'aux années 1920, ses éléments décoratifs constituant un libre répertoire dans lequel peuvent puiser les entrepreneurs. Ainsi partout en Île-de-France, on trouve des maisons, allant de la vaste villa à la modeste résidence de retraité, évoquant le pittoresque de l'architecture normande.

Maison de gardien

Disposant d'une remise et d'une écurie en rez-de-chaussée, elle est bâtie selon le même style décoratif que la maison de maître, mais dans une mise en œuvre simplifiée.



Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville

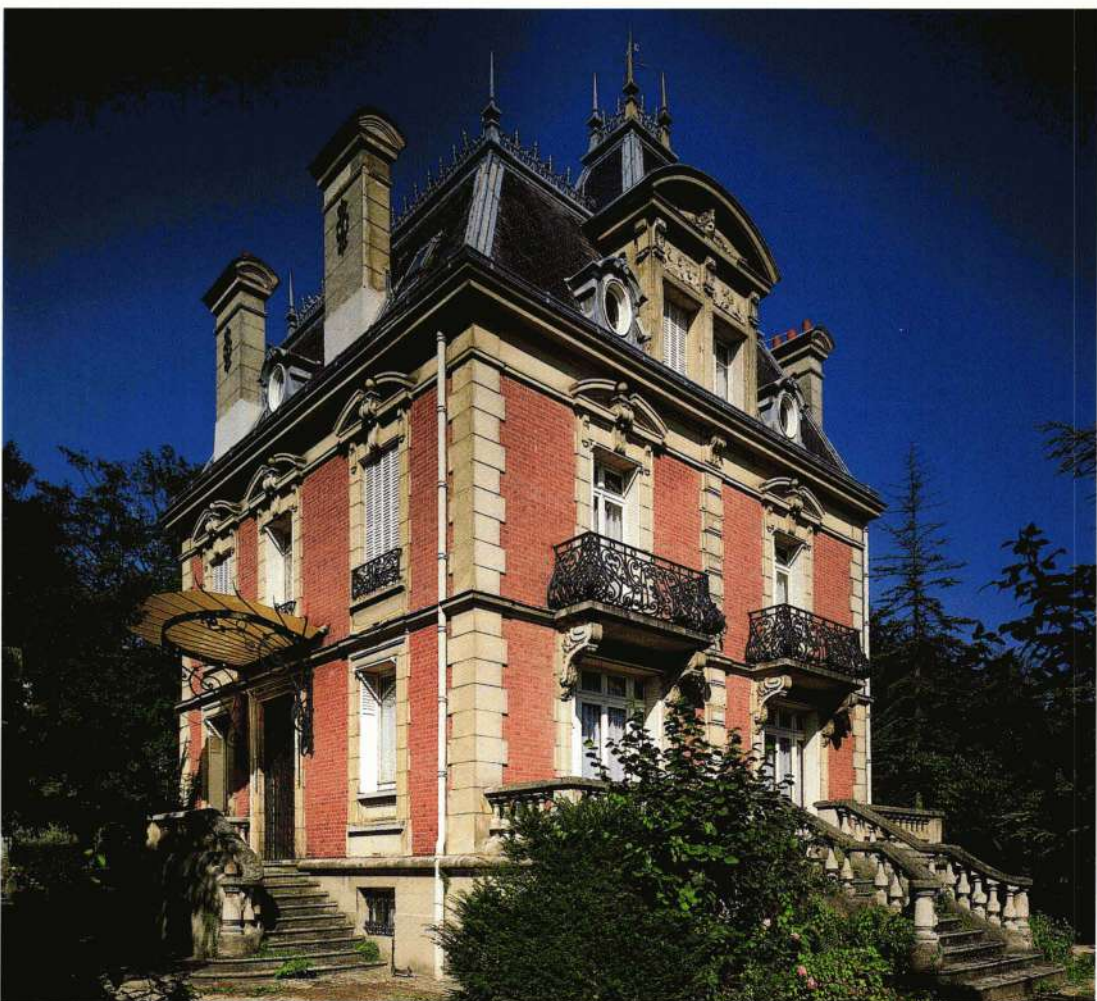
Ces deux autres villas sont également bâties sur des parcelles créées lors du lotissement du parc du château de Villennes.

Maison dite "villa Albertina" 17, avenue du Maréchal-Foch, Villennes-sur-Seine

Alfred Laumonier, maire de Villennes de 1912 à 1919, acquiert un terrain en 1896 sur lequel il fait construire cette maison. En 1902, il achète la parcelle contiguë, afin d'agrandir son jardin et d'y réaliser un parc "à l'anglaise" disposant de vestiges des fabriques du parc du château. Le style de la maison évoque l'architecture française de la seconde moitié du XVIII^e siècle : façades blanches, socle de bossages continus, étage "noble" aux baies à la modénature raffinée, attique en partie droite ou balustrade à gauche, frise de guirlandes de fruits enrubannées ou bas-reliefs, représentant les Saisons. Ces décors en stuc, réalisés en série d'après des modèles du XVIII^e siècle, sont fréquents dans la région parisienne. Cependant, l'asymétrie de la composition, les volumes décalés, la terrasse en partie haute (il faut ménager une vue vers la Seine) ou la grande baie du rez-de-chaussée ouvrant sur un balcon sont autant d'adaptations dues à l'évolution de l'architecture domestique.

Maison dite "villa Marie-Isabelle" 41, avenue du Maréchal-Foch, Villennes-sur-Seine

Le style néo-Louis XIII de cette maison se réfère à l'architecture française de la première moitié du XVII^e siècle : plan massé, emploi de chaînages de pierres appareillées en harpe, utilisation de la brique et de l'ardoise, présence de lucarnes, œils-de-bœuf, souches de cheminées massives... Mais ce langage est mis en œuvre avec une grande fantaisie et se trouve complété par des éléments anachroniques : la marquise abritant l'escalier conduisant au jardin, les souches de cheminées placées à l'aplomb des baies (en dessous desquelles sont placées les cheminées intérieures), les balcons ou la composition de la façade principale. Le perron de celle-ci conduit non pas à l'entrée du vestibule dans l'axe, mais à une partie pleine du mur, les passages étants rejetés de part et d'autre.





Chalet norvégien dit “Les Vikings”
Chemin de halage, Carrières-sous-Poissy

Ce chalet est construit entre 1882 et 1904 pour Mathilde Heintz, maîtresse de Henri Menier, membre de la célèbre famille d’industriels fabricants de chocolat, à Noisiel.

D’après l’acte de vente de 1904, le qualificatif “norvégien” revient aux commanditaires. Or, en 1895, Menier achète l’île d’Anticosti située dans le golf du Saint-Laurent au Canada afin d’y créer un domaine d’expérimentations économiques et sociales. Entre 1901 et 1905, il s’y fait construire, par Stephen Sauvestre (1846-1919), un vaste chalet tout en bois plus norvégien que celui de Carrières (toitures multiples à pentes raides, décors sculptés évoquant le style “dragon”...). Menier a rencontré l’architecte lors de l’Exposition universelle de 1889 où ce dernier a réalisé le pavillon du Nicaragua (vaste construction entièrement de bois) et surtout la fameuse tour, en collaboration avec Eiffel. Sauvestre est également l’auteur d’une villa au style très éclectique, non localisée, mais connue par une photographie de la fin du XIX^e siècle conservée au musée d’Orsay. Les aisseliers soutenant la charpente ou la forme et les menuiseries de certaines baies sont strictement identiques à ceux du chalet de Carrières.

Alors que l’engouement pour le chalet suisse remonte au milieu du XIX^e siècle, l’intérêt pour la Scandinavie résulte de la présentation, à partir de 1867, de pavillons suédois, norvégiens ou finlandais dans les sections étrangères des expositions universelles. Au XIX^e siècle, cette architecture est elle-même influencée par la typologie du chalet suisse.

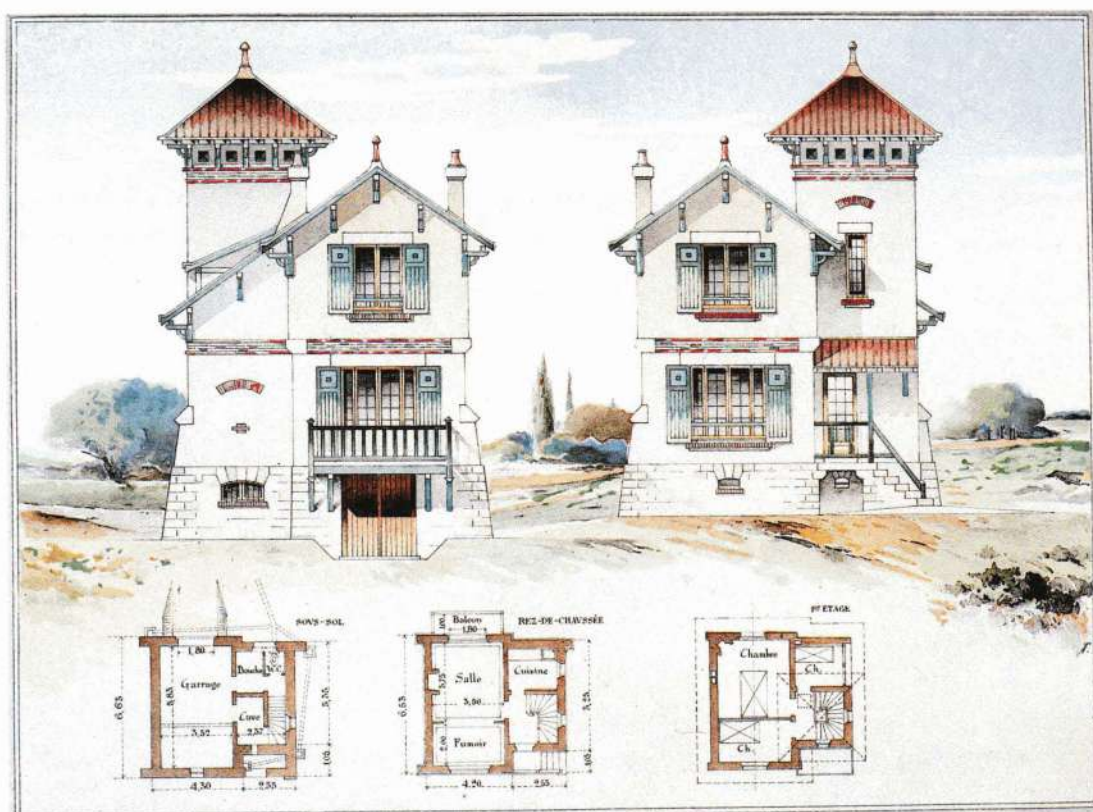
L’architecte Sauvestre conçoit ainsi cette maison en bois, isolée, placée dans le cadre romantique du bord du fleuve, et jugée sans doute “exotique” aux yeux de ses commanditaires. Elle présente un toit très suisse, aux pentes douces et à larges débords. En revanche, le caractère norvégien du chalet transparaît à travers l’asymétrie de l’élévation, la pose verticale du bardage, le décor des balustrades, les baies aux formes multiples, enfin le soubassement en moellons irréguliers formant de grandes arcades (comme celui du pavillon de l’Exposition universelle de 1900).



Organiser le rêve d'évasion : la maison de bord de ville



a



Villa Chartier (a) Orgeval

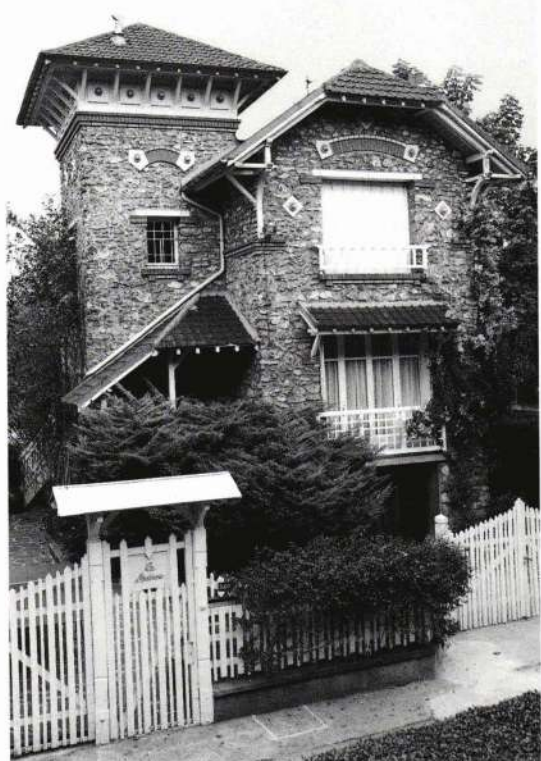
Frédéric Chartier occupe le fauteuil de maire de la commune de 1892 à 1925. Vers 1902, il se fait construire cette vaste villa dite "villa Chartier", qui abrite par la suite la mairie. L'architecte en serait E. Buffet, installé non loin de là, à Hardricourt, et connu pour deux réalisations à Meulan. Celui-ci multiplie ici les citations jusqu'à produire une composition tout à fait étonnante mêlant le style normand, le néo-gothique, l'évocation de l'Angleterre ou celle des Flandres dans le pignon à redents où s'inscrit une lucarne.

Maisons

492, chemin de la Nourrée (c) 340, chemin de la Nourrée (d) Villennes-sur-Seine

Les dessins de cette "modeste maison de campagne" (b) sont publiés dans *L'Habitation pratique* en 1906, tandis que sa photographie est éditée vers 1910 par M. Tranchant dans *L'habitation du Parisien en banlieue*. Après le travail à Paris, le repos à la campagne. Elle est signée de l'architecte Paul Huan. Ses volumes, sa composition, le choix des matériaux et leur mise en œuvre montrent à quel point l'auteur sait s'adapter à un budget très modeste. L'échelle de la construction est secondaire; les éléments du vocabulaire architectural de la villa rustique italienne (tour, toits à faible pente largement débordants, polychromie de la meulière et de la brique vernissée, motif de l'arc en plein cintre), se retrouvent ici, condensés dans une résidence de moins de 50 m² au sol. (c)

Une maison aux caractéristiques identiques (d) est visible un peu plus loin, sur le chemin qui dessert l'étroite bande de terre prise entre la Seine et le chemin de fer, lotie au début du XX^e siècle.



d



c

Le long de la Seine : des réalisations d'ingénieurs

Double écluse de la Dérivation Carrières-sous-Poissy

En 1878, lorsque l'écluse de Denouval s'avère insuffisante, une nouvelle infrastructure est conçue pour atteindre un mouillage de 3 mètres 20. L'écluse est desservie par un canal creusé dans la rive droite de la Seine et qui engendre la création de l'île de la Dérivation. Cette écluse double peut accueillir indifféremment les convois de chalds remorqués (pour la grande) et les unités isolées (pour la petite). Dès 1882, l'écluse de Carrières fonctionne 14 heures par jour. Elle voit encore passer environ 45000 péniches en 1955. Elle ferme pourtant en 1976, remplacée par la nouvelle écluse de 185 mètres, construite à Andrésy, deux ans auparavant.

Vue de la tête d'aval de la grande écluse, portes ouvertes (a)

Vue d'ensemble prise de l'aval (b)

Le bassin de la grande écluse mesure 181 mètres de long pour 141 mètres de sas, sur 12 mètres de large à l'entrée des têtes et 14 mètres au centre. La petite écluse, que l'on aperçoit à droite, mesure 78 mètres de long pour 41 mètres de sas et 8 mètres 20 de large aux têtes.

La maison de l'éclusier (c)

Elle date de 1878, comme les infrastructures de la double écluse.

Plan de la double écluse (d)

Extrait du Cours de travaux publics de M. Boutillier, 1895. L'île de la Dérivation, terre détachée de Carrières, sépare le canal de dérivation et la double écluse du grand bras du fleuve.

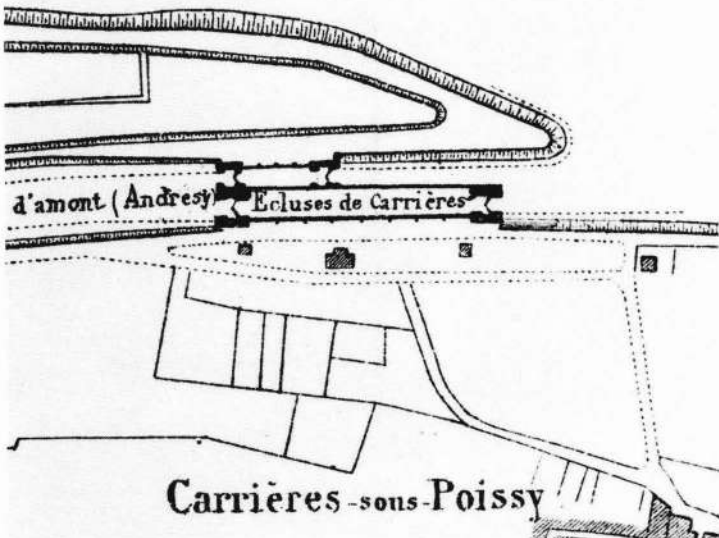
J. D.





b

FLEUVE



d



c

Le long de la Seine : des réalisations d'ingénieurs

Barrage de Denouval Carrières-sous-Poissy

À partir de 1837, l'aménagement de la Seine par des barrages éclusés permet de garantir le niveau d'eau disponible dans chacun des biefs. Il s'agit alors de barrages mobiles à fermettes et aiguillettes, selon le système mis au point par l'ingénieur des Ponts et Chaussées Poirée. Devant le renouveau de la navigation fluviale, cinq barrages éclusés, permettant 1 mètre 60 de tirant d'eau, sont prévus en 1848, puis huit en 1861-64 et enfin treize en 1876. Le barrage de Denouval est édifié entre 1845 et 1849, en complément de celui d'Andrésey qui délimite le bief de Carrières. Le trop plein se déverse le long de la rive gauche du fleuve (côté Achères) tandis que la navigation longe la rive droite (côté Andrésey et Carrières). En 1855, la commune d'Achères craignant que la montée des eaux due au barrage ne cause des inondations, entreprend la construction d'une digue sur sa rive.

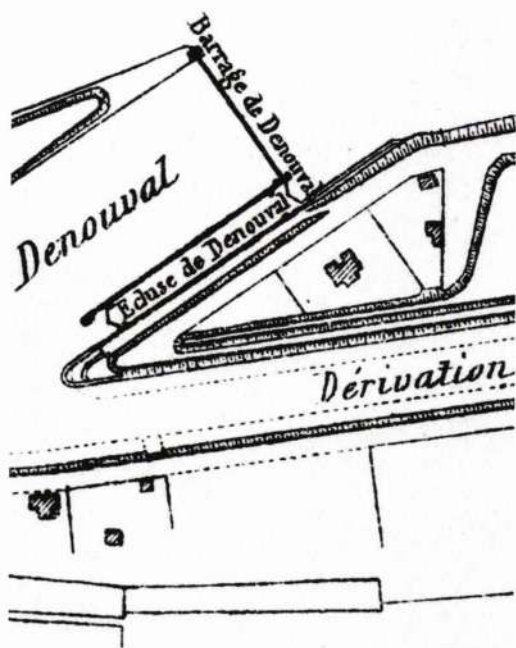
Le barrage de Denouval est doté d'une écluse en pierre provenant des carrières de l'Oise. Celle-ci souffre rapidement d'un mode de construction trop économique et d'un seuil d'écluse trop élevé qui limite le mouillage. Exhaussée à deux mètres en 1859, elle est cependant abandonnée en 1878 au profit de la nouvelle double écluse de Carrières.

Le barrage d'Andrésey est quant à lui remplacé entre 1947 et 1953 par un nouvel équipement réalisé par Truderet et Transini (génie civil), et Bouchayer et Viallet (ouvrage métallique); cet équipement est complété par une écluse de 160 mètres, adaptée aux convois poussés. Enfin, il est supprimé au profit d'un nouveau barrage – à hausse mobile mue par un vérin hydraulique – sur le site de Denouval, en 1980 (c).

Ces maisons jumelles du barragiste et de l'éclusier sont implantées sur la terre devenue pointe amont de l'île de la Dérivation, en 1846, époque de la construction du premier barrage et de son écluse. Elles demeurent longtemps les seules constructions de l'île (jusqu'au lotissement au tournant du XIX^e siècle). (b)

Cet extrait du Cours de travaux publics de M. Boutillier (1895) présente le barrage qui existe toujours et l'écluse, abandonnée en 1878, remplacée par le double équipement du canal de la Dérivation et de l'écluse de Carrières. (a)

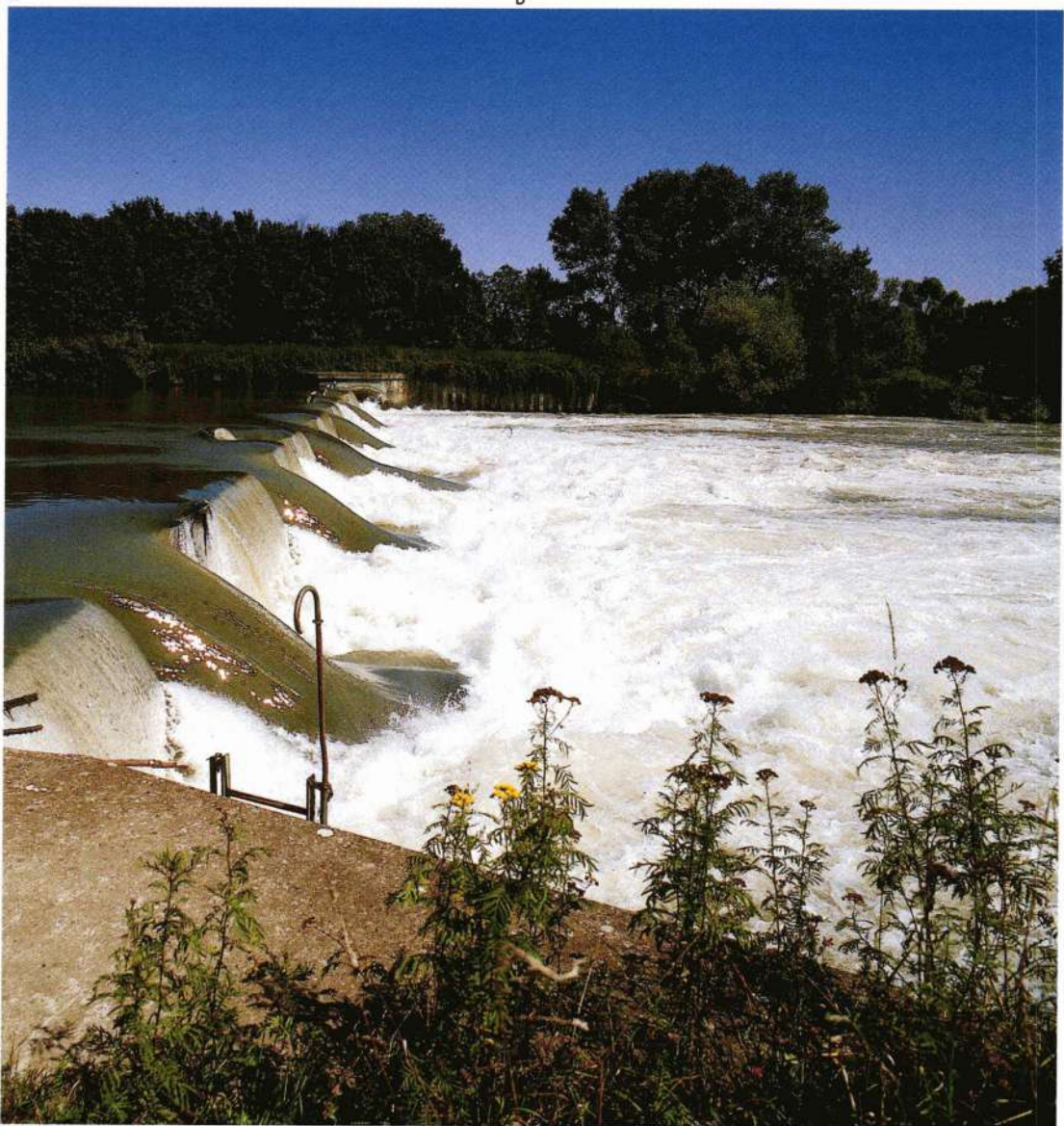
J. D.



a



b



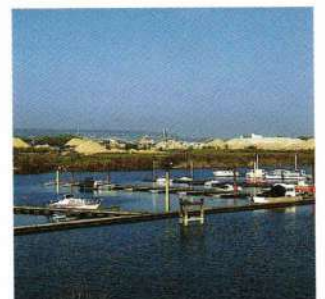
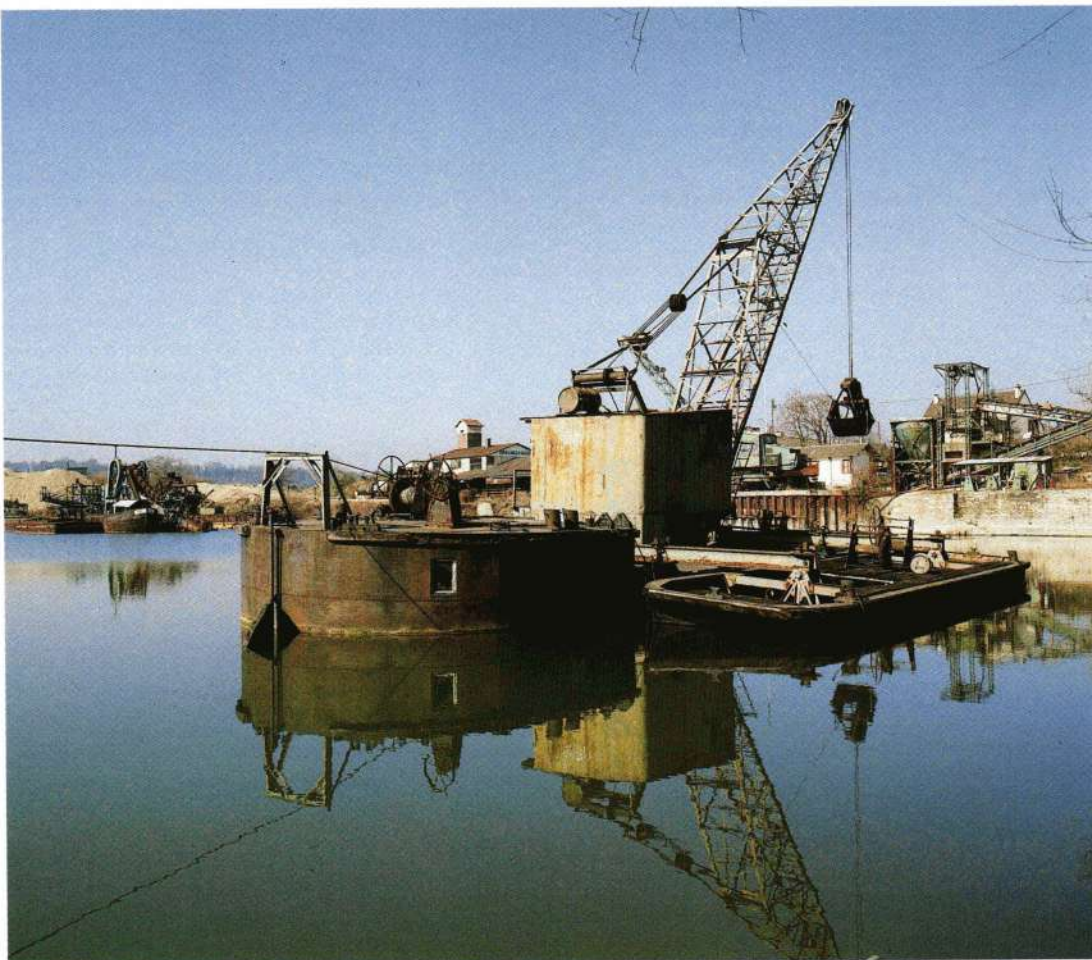
c



**Sablières
Carrières-sous-Poissy**

L'Île-de-France consomme une grande quantité de sables et de graviers à l'usage du bâtiment et des travaux publics. Le département des Yvelines en est un important producteur, l'extraction étant concentrée dans la vallée de la Seine. Ainsi à Carrières, l'exploitation qui s'amorce au début du XX^e siècle, est autorisée sur plus de 523 hectares. Dans les années 1980 deux groupes de sablières se partagent l'exploitation et recyclent également le béton de démolition en le concassant, afin de le réutiliser dans les infrastructures routières. Mais aujourd'hui, l'activité connaît une récession car les gisements se réduisent. Après l'abandon de ceux-ci, les sites peuvent être aménagés en plans d'eau ou sont remblayés (ce qui est financièrement plus rentable pour l'exploitant) et les terres dévolues à divers aménagements urbains. Dragues, grues flottantes et barges favorisent l'entretien et l'exploitation des carrières, fortement dépendantes de la voie d'eau pour l'acheminement de la production. Les installations photographiées ici en 1993 ont été démontées. En revanche, l'exploitation se poursuit notamment au-delà du port de plaisance, sur la commune de Triel. (d)

J. D.



d

Bibliographie sommaire

Bellet Jean. *Morainvilliers, ses châteaux... son église...* Archives de l'évêché de Versailles, 1946. (doc. multigraphié).

Blervaque Daniel. *Au fil du chemin...* Carrières-sous-Poissy : Service communication, 1998.

Blervaque Daniel. *L'île de la dérivation de sa création à nos jours.* Carrières-sous-Poissy : Top Ouest imp., 1987.

Cercle d'études historiques et archéologiques de Poissy. *Carrières-sous-Poissy autrefois.* Poissy : Cercle d'études historiques, 1983.

Chronos n° 29/30 (été 1994). Cercle d'études historiques et archéologiques de Poissy.

Dictionnaire descriptif des communes du département. In : Annuaire de Seine-et-Oise. 1864.

Dossier d'information. Médan, Maison d'Émile Zola (doc. multigraphié).

Griset Henri. *Histoire d'Orgeval.* Orgeval : s.n., 1951.

Histoire d'Orgeval : n° 1 à 5. Association pour la connaissance, la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine historique de notre terroir.

Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. *Principes d'analyse scientifique. Architecture, vocabulaire.* Paris : Imprimerie nationale, 1972.

Lheure Michel. *Les églises des XI^e et XII^e siècles dans l'archidiaconé du Pinceris.* Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1998.

Mazas Alain, Freydet Alain. *L'atlas des pays et paysages des Yvelines.* Versailles : CAUE 78, 1992.

Milhet Jean-Joseph. *Paysages d'Yvelines à la fin du XVIII^e siècle, le cadastre de Bertier de Sauvigny.* Versailles : Archives départementales, 1996.

Mirgon Marcel. *Villennes et ses seigneurs, essai.* Villennes-sur-Seine : Association culturelle, 1967.

Paroisses et communes de France. Dictionnaire d'histoire administrative et démographique. Région parisienne. Paris : Ed. du CNRS, 1974.

Pérouse de Montclos Jean-Marie (dir.). *Guide du patrimoine île-de-France.* Paris : CNMHS, Hachette, 1992.

Service archéologique départemental des Yvelines. *Inventaire des sites archéologiques du département des Yvelines. Base de données Hérodote.* Versailles : Conseil général.

Si Villennes m'était conté. Villennes-sur-Seine : s.n., 1989.

Les Yvelines, paysages naturels, histoire, environnement, arts, culture, loisirs. Poitiers : Projets éditions, 1990.

Glossaire

Abside : Espace intérieur de plan cintré ou polygonal s'ouvrant sur une pièce ou sur un vaisseau.

Acrotère : Ornement placé au sommet ou à la naissance d'un fronton ou d'un pignon, généralement composé d'un socle et d'un élément décoratif.

Aisselier : Pièce de bois oblique utilisée dans une charpente soutenant une pièce horizontale et portant sur une pièce verticale.

Album de la jeune architecture : Récompense décernée par la direction de l'Architecture, lorsqu'elle dépendait du ministère de l'Équipement, qui permettait au lauréat de réaliser un album présentant ses travaux, diffusé notamment aux élus locaux et décideurs.

Arc doubleau : Arc en saillie séparant deux voûtes.

Chanci : Moisissure tendant à opacifier le vernis d'un tableau.

Chasuble : Vêtement liturgique porté par le prêtre lors de la célébration de la messe.

Croupe : Petit versant réunissant à leurs extrémités les longs-pans du toit.

Coyau : Petite pièce oblique de charpente placée sur le bas d'un chevron pour adoucir la pente du versant du toit dans sa partie basse.

Cul-de-four : Voûte formant une partie de coupole.

Culot : Pierre en surplomb portant une charge.

Dais : Étoffe tendue au-dessus d'un personnage ou d'un objet digne de cet honneur et soutenue par des hampes.

Ensemble d'autel : Ensemble constitué d'un autel, meuble sur lequel est célébré le sacrifice de la messe, d'un retable, structure le plus souvent architecturée placée derrière l'autel et contribuant à l'enseignement des fidèles grâce à des représentations figurées sculptées ou peintes et enfin d'un tabernacle, armoire fermant à clé placée sur l'autel, souvent également de forme architecturée et qui contient la réserve eucharistique.

Entablement : Couronnement horizontal d'une ordonnance d'architecture comprenant une éventuelle architrave et une frise surmontée d'une corniche.

Étampage : Action visant à rectifier une pièce de métal à la forge à l'aide d'étampes. Celle du dessous est bloquée sur l'enclume, celle du dessus est placée sur le métal. La frappe permet à ce dernier d'épouser peu à peu la forme de l'empreinte.

Gâble : Élément triangulaire, souvent ajouré, dont les rampants sont moulurés couronnant l'arc de couverture d'une baie ou d'un portail.

Godron : Motif décoratif en forme de gousses ou d'œuf allongé.

Intrados : Face inférieure d'un arc, d'une voûte, d'un pont.

Joints beurrés : Joints pleins et irréguliers qui recouvrent en partie les moellons d'une maçonnerie.

Lambrequin : Bordure découpée pendant au bord d'un toit ou d'une fenêtre.

Marquise : Auvent en charpente de fer vitré.

Mur gouttereau : Mur extérieur sous la gouttière ou le chéneau d'un versant de toit.

Néolithique : Période des temps préhistoriques où l'homme commença à se sédentariser, où les outils furent polis et qui s'acheva dans la région, aux alentours de 1800 avant notre ère.

Orfroi : Pièce de tissu brodée appliquée en décor sur un tissu liturgique.

Paléolithique : Période la plus ancienne des temps préhistoriques s'achevant traditionnellement autour de 10000 avant notre ère ; les outils étaient en pierre taillée.

Panneau d'antiquaire : Panneau de vitrail composé en grande partie de pièces de verre anciennes d'origines diverses.

Périzonium : Linge noué autour des hanches.

Physiocrates : Adeptes de la doctrine présentant une théorie générale de la société reposant sur le concept philosophique de « l'ordre naturel » et sur le caractère économique du « produit net ». Ce dernier n'existe ni dans l'industrie ni dans le commerce mais est fourni par l'agriculture.

Prémontrés : Ordre religieux fondé en 1120 à Prémontré (près de Laon) et qui adopta la règle de saint Augustin.

Talus : Face d'un mur ayant une obliquité très accentuée.

Théologal : Qui a Dieu pour objet.

Toile marouflée : Toile peinte collée sur un support plus rigide (toile plus forte, bois ou mur)

Tore : Moulure pleine de profil curviligne.

A

- André Frère (1662-1753), peintre, p. 38-39
 Aviler d' Claude-Louis (? , 1764), architecte, p. 10
 Baboneau Henri (1845, après 1900),
 peintre-verrier, p. 80-81

B

- Barbaud Raymond (1860-1927), architecte, p. 82-83
 Barret Alexandre (1863-1921), architecte, p. 50
 Barye Antoine-Louis (1795-1975), sculpteur, p.68
 Bauhain Edouard (1864-1930), architecte, p. 82-83
 Blondel (?), architecte diocésain de 1845 à 1875, p. 18
 Bourgeois L. (Léon ?) (actif en 1935),
 architecte, p. 76-77
 Bourgeois P. (actif en 1935), architecte, p. 76-77
 Buffet E. (actif vers 1902) , architecte, p. 88/89
 Buyster de Philippe (1595-1688), sculpteur, p. 54-55

C

- Chauche Emmanuel (né en 1938),
 peintre-verrier, p. 80-81

D

- Deck Théodore (1823-1891), céramiste, p. 80-81
 Delatre (actif en 1874), architecte, p. 48/49
 Du Cerceau (Androuet) Baptiste (v. 1544/47-v.
 1590), architecte, p. 52-53
 Du Cerceau (Androuet) Jacques 1^{er} (1520?, 1586?),
 architecte, p. 52-53
 Duchêne Henri (1841-1901),
 architecte-paysagiste, p. 54-55
 Dumont dit Le Romain Jacques
 (1701-1781), peintre, p. 36-37
 Dumont dit Dumons de Tulle Jean-Joseph
 (1687-1779), peintre, p. 36-37
 Duvillers François-Joseph (1807-1881), architecte,
 ingénieur, paysagiste, p. 54-55

F

- Facchina G.-D. (1826-1904), mosaïste, p. 80-81
 Favier Henry (actif vers 1930), architecte, p. 15
 Francini Alessandro (? – 1648), fontainier, p. 56-57
 Francini Tomaso (1571-1661), fontainier, p. 54-57

G

- Geoffroy D. (actif en 1886), architecte, p. 51
 Guillaume Henri (actif au début du XX^e siècle),
 architecte-décorateur, p. 11, 74-75

H

- Herbet Louis-François (actif vers 1750),
 architecte, p. 10
 Hérisset Antoine (1685-1769), graveur, p. 38-39
 Huan Paul (actif en 1906), architecte, p. 88-89



Vitrail de l'oiseau bleu, château de Médan. H. 25 l. 27. Maeterlinck offrit à sa femme cette petite pièce de verre, uniquement peinte à l'émail, sans plomb de contour, qui évoque sa célèbre pièce de théâtre.

L

- Lachenal Edmond (1855-1900),
 sculpteur et céramiste, p. 80-81
 Ledoux Claude-Nicolas (1736-1806),
 architecte, p. 44-45

M

- Mallet-Stevens Robert (1886-1945),
 architecte-décorateur, p. 77
 Marchant François (actif en 1636), serrurier, p. 56-57
 Meissonier Charles (1844-1917), peintre, p. 5

N

- Narjoux Félix (1833-1891), architecte, p. 48/49

O

- Obstal van Gérard (1594-1668), sculpteur, p. 56-57

P

- Poirée Charles-Antoine-François (1785-1873),
 ingénieur, p. 92
 Potié Mme Albain (1830-1863), peintre, p. 58-59

R

- Rigoni Léon (actif en 1904), architecte, p. 84-85
 Rispal Jules-Louis (1872-1910), sculpteur, p. 82-83

S

- Sardou Pierre (1873-1952), architecte, p. 11
 Sarrazin Jacques (1588/92-1660), sculpteur, p. 54-57
 Sauvageot Louis-Charles (1842-1908),
 architecte, p. 56-57
 Sauvestre Stephen (1846-1919), architecte, p. 87
 Suffit Eugène-Jules (1831-1895), architecte, p. 73

T

- Taraval Gustave (1738-1794), graveur, p. 44/45
 Tempesta Antonio (1555-1630),
 peintre et graveur, p. 38-39
 Touret Eugène (1855-1926),
 architecte-paysagiste, p. 11, 74-75

V

- Varé Louis-Sulpice (1802-1883),
 architecte-paysagiste, p. 66-67
 Viel Charles-François (1745-1819),
 architecte, p. 44/45
 Vouet Simon (1590-1649) peintre, p. 56-57

W

- Whistler James Abbott McNeill
 (1834-1903), peintre, p. 80-81
 Wirtz Jacques (né en 19..), paysagiste, p. 54-55



Détail du panneau d'antiquaire, décorant le cabinet de travail de Zola à Médan, où L. de Finance a reconnu des éléments de bordures de la fin du XII^e siècle, récupérés vraisemblablement lors de la grande restauration des verrières hautes de la basilique Saint-Remi de Reims au XIX^e siècle.*

Crédit photographique

Copyright Inventaire général. Cl. ou reproduction J.-B. Vialles. ADAGP.
Sauf, p. 5. Cl. Studio Bernot.
p. 31. Cl. T. Augis et P. Bessas. Archives départementales des Yvelines.
P. 39. Copyright Inventaire général. Cl. P. Corbierre. ADAGP.
p. 63. Copyright Inventaire général. Cl. P. Sauvage. ADAGP.
p. 66. Cl. D. Balloud. Archives départementales des Yvelines.
p. 71. Cl. Yann Arthus-Bertrand. Altitude.
p. 74 et 75. Reproductions BnF.

Cartographie

Roland Barreau, *Nantes*

Maquette

Isabelle Duhau, Jean-Bernard Vialles, Roland Barreau

Photogravure

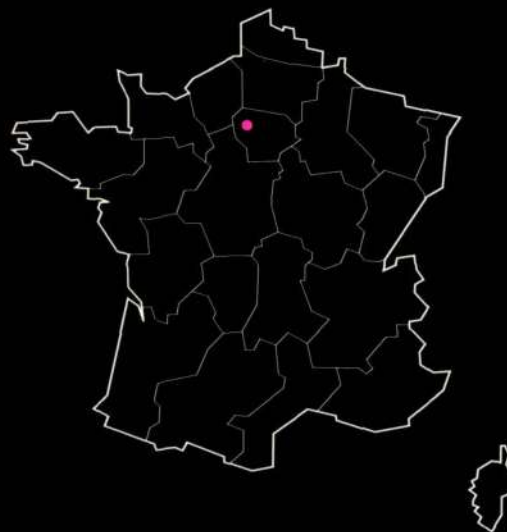
Scann'Ouest, *Nantes*

Impression

Val de Loire, *Saint-Aignan-de-Grand-Lieu*

Villennes-sur-Seine, devenue, à la fin du XIX^e siècle, une villégiature prisée pour son cadre paysager et ses loisirs nautiques, Médan, célèbre aujourd'hui pour abriter la maison d'Émile Zola, Orgeval, petite bourgade résidentielle réputée pour ses vergers, Carrières-sous-Poissy, cité dont la croissance fulgurante postérieure à la Seconde Guerre mondiale tend à faire oublier son passé rural, autant de localités que cet ouvrage nous incite à découvrir, réservant maintes surprises lors d'une promenade le long du méandre de la Seine et à travers coteaux et bois, jusqu'aux Alluets-Le-Roi.

En effet, cette nouvelle publication abondamment illustrée - la treizième réalisée dans le cadre de l'inventaire du patrimoine départemental - apporte sa contribution à la connaissance de richesses insoupçonnées, le plus souvent à portée de tous, et permet aussi d'admirer les chefs d'œuvres inaccessibles du château de Wideville à Crespières.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres de chaque région.



Direction générale de
l'Équipement culturel
11, rue de France

Yoelimes 78
CONSEIL GENERAL



ISBN 2-905913-30-4

Prix : 110 F / 16,77 €